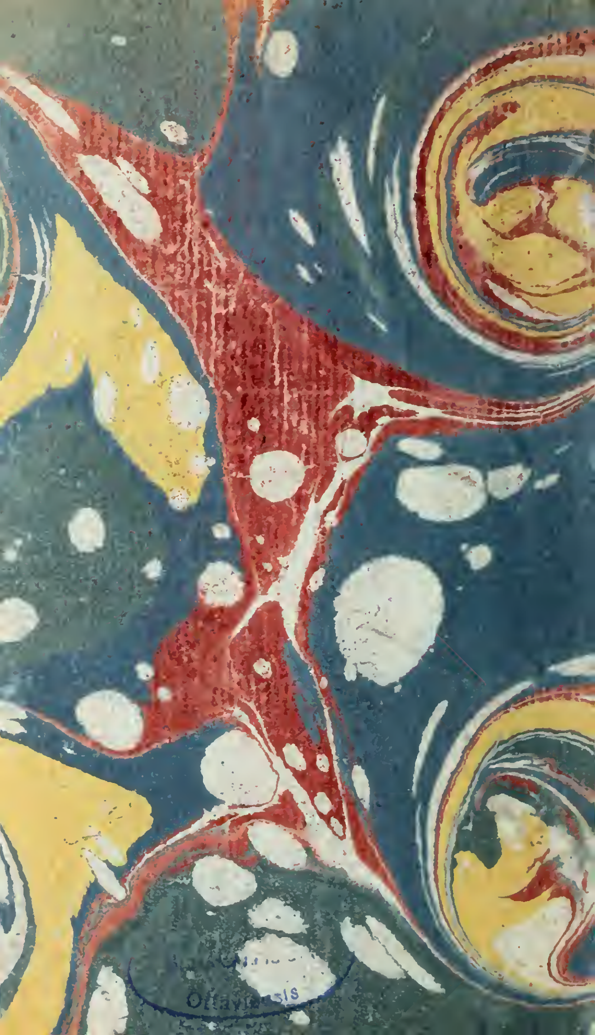






DICTIONNAIRE
DES
PHILOSOPHES.

LA PETITE
ENCYCLOPÉDIE,
OU
DICTIONNAIRE
DES PHILOSOPHES,

OUVRAGE POSTHUME D'UN DE CES MESSIEURS.

. . . . *Ridiculum acri*
Fortiùs & meliùs plerùmque ſecat res.



A ANVERS,
Chez JEAN GASBECK, Imprimeur - Libraire.

M. DCC. LXXI.

PRÉFACE.

LA nomenclature d'un ÊTRE PENSANT ne ſauroit être fort longue. Le cercle de nos idées eſt étroit : le nombre des mots doit donc être très-petit. Et n'eſt-ce pas la multitude des termes, qui a enfanté toutes les erreurs du monde ? Mon Dictionnaire ſera fort court : il ne contiendra qu'une centaine de pages, & ma Préface une vingtaine de lignes. Cependant je n'oublierai rien.

La grande Encyclopédie eſt déja l'honneur de la nation & du ſiécle aux yeux des vrais Savans : j'eſpére que la petite ſera la gloire du nom François & du Régne

de Louis XV. aux yeux des vrais Sages.

J'ai emprunté de cette grande & belle collection la marche & la méthode, & sur-tout cette idée admirable de marquer par des RENVOIS l'enchaînement des pensées, ce qui fait un tout d'une multitude de parties éparses çà & là. C'est-là sans doute une des plus belles inventions de l'esprit humain, qui seule seroit capable d'immortaliser ceux qui en sont les Auteurs.

J'ai un grand avantage sur les GRANDS HOMMES qui ont travaillé à la grande collection. Ils ont assemblé des mots, j'ai recueilli des idées. Leur Ouvrage se ressent d'ailleurs beaucoup trop des chaînes de la dépendance. Le

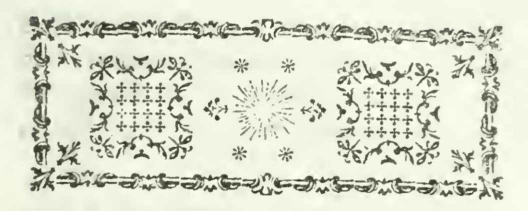
mien a été composé dans le séjour de la liberté, dans mon cabinet, où je suis à l'abri de la persécution. Il ne verra le jour que quand je ne le verrai plus, & dans un tems où l'on n'aura de pouvoir que sur mes cendres.

Jeune homme, quand il te tombera entre les mains, prens, lis, & médite. Tu trouveras tout ce qu'on a jamais sû, & tout ce qu'on peut savoir.

P. S. J'ai relu ma Préface & je vois sur le ton qui y régne, qu'on pourroit m'accuser de vanité. Mais quoique nous soyons dispensés de toute modestie, puisqu'il est évident que nous sommes les seuls dans l'univers, qui sachions & qui osions penser; je veux pourtant prévenir cette

accusation. J'ai pu parler aussi hardiment : je ne louois pas mes pensées , mais celles des autres. C'est ici le résultat des conversations & des lectures philosophiques de ma vie.





DICTIONNAIRE
DES
PHILOSOPHES.

A

ABSTINENCE. Vertus des Superstitieux. Les Philosophes de l'antiquité la vantoient beaucoup, mais les modernes ne la connoissent que de nom. De quoi s'abstiendroient ceux, qui pensent, que la nature ne les trompe jamais, & que ses penchans sont des loix immuables, & peut-être les seules loix. Les Croyans & les politiques mêmes diront, que de tels principes iroient à troubler la Société & à renverser l'Etat, & qu'un peuple d'hommes, qui ne se feroient violence sur rien, ne seroit pas long-tems un peuple. No-

tre ſiſtême ne laiſſe pas malgré cela d'être fort bon, & dans nos principes même, fort vertueux; & la raiſon en eſt claire, c'eſt qu'il eſt tout-à-fait commode. Voy. *Interêt*, *Paſſions*, *Probité*, *Vertu*, &c.

Accident. Quand on aura intérêt à dire, que la Philoſophie nous met au-deſſus de tous les accidens de la vie, il ne faut pas manquer de lui faire cet honneur. Mais gardez-vous de le penſer : l'expérience montre trop bien le contraire. La Philoſophie nous ouvre la porte des plaiſirs, mais elle ne ſauroit la fermer aux douleurs.

Acteur, Actrice. Nation chere au Philoſophe, puiſqu'ils ſont, comme lui, la victime de la ſuperſtition. Tous les Sages, exceptez-en un ſeul, ſe ſont fait une gloire de les protéger, de les louer, de les encenſer, & les Actrices ſur-tout. Quand viendra le tems, où nous penſerons comme les Anglois, & où nous enterrerons nos Comédiens avec nos Rois & nos Newtons.

Admiration. Le Sage n'admire rien; rien ne l'étonne aſſez pour exciter dans lui le ſentiment de l'admiration. Il doit pourtant admirer tout haut des ſyſtêmes, qu'il mépriſe tout bas. Cette admiration eſt néceſ-

faire aux progrès de la Philoſophie. Un jour viendra, où l'on n'admirera plus rien, que les idées de ceux qui penſeront comme nous; & qu'on pourra traiter auſſi mal d'autres Philoſophes, que nous avons droit de traiter les Croyans. Juſques alors il faut paroître unis & nous admirer mutuellement.

ADORATION, ADORER. Mots ſonores; qu'il faut avoir ſouvent à la bouche & au bout de la plume. Mais il faut prendre garde à ne pas leur donner le ſens qu'y attache la ſuperſtition. *Adorer l'Etre ſuprême*, c'eſt le premier de nos devoirs; c'eſt le cri de la Philoſophie. En quoi conſiſte cette adoration? C'eſt ce que nos Sages n'ont pas encore déterminé. Par tout ce que je vois & ce que j'entends, je penſe que cela peut conſiſter, à peu-près, *à* reconnoître que Dieu *peut-être* exiſte, & à en parler avec décence. Pour les ſignes extérieurs d'adoration, on peut *ſi on veut*, ſuivre la mode du pays. On peut auſſi s'en diſpenſer. Car nous ſommes convenus que le culte extérieur n'eſt que de bienſéance, & l'on ſait aſſés d'ailleurs ce que ſont les bienſéances aux yeux d'un vrai Philoſophe.

ADORATION & *ADORER* ſont plus uſités & ont un ſens plus étendu & plus énergi-

que, quand il s'agit des Belles ; de ce ſexe enchanteur, de cette moitié charmante du genre humain, qui a droit à tous nos hommages & ſurtout à tous nos ſentimens, puiſqu'elle en fait naître dans nos cœurs de ſi vifs & de ſi doux. On peut, ſans s'avilir, tomber à leurs genoux : on peut, ſans baſſeſſe, leur prodiguer les noms de *Divinités*, & *d'Idoles*, parler d'*Encens*, d'*Autel* & de *Sacrifice*. Ce ſont des mots inventés & mis en vogue par la Superſtition, mais conſacrés par l'amour, ils deviennent décens dans la bouche & dans les écrits du Sage. Un homme, plus grand Philoſophe encore, que grand Poëte, s'en eſt heureuſement ſervi, dans ſa complainte ſur la mort d'une fameuſe Actrice, ſupérieure par ſes talens & apparemment par ſes graces aux plus grands hommes de ſon ſiécle. Voy. *Actrice*, *Femme*, *Beauté*, &c. &c.

ADULTERE. Nos Sages ſur cet article établiſſent des principes & n'oſent tirer les conſéquences. Ils approuvent ouvertement le concubinage, & ils n'ont encore attaqué le phantôme de l'adultere que par des railleries. Cependant je ne vois pas ſur quoi, dans notre ſyſtême, ſeroit fondée la différence entre l'un & l'autre. L'un plus que l'autre eſt-il défendu par la nature ? Eſt-ce elle qui a donné à un ſeul

un droit exclusif, préjudiciable à plusieurs? Ces défenses partent de la religion & des loix, & l'on sait quel cas fait un Philosophe des loix & de la religion. D'ailleurs, si, selon le principe d'un de nos Sages, *quiconque est capable d'aimer est vertueux*, lorsqu'un mari n'aimera point sa femme, il pourra, il devra même aimer ailleurs, pour être capable de devenir vertueux. Alors l'Adultere ne sera plus un crime, il sera même une vertu. Voy. *Concubinage*, *Amour*, *Religion.*

AGE. *L'Age d'or* avoit été regardé jusques à présent, comme une chim re. La Philosophie l'a réalisé. La raison sort de l'enfance, où la religion & les loix l'avoient retenue. Pour me servir des expressions sublimes d'un de nos Sages, *les centres des ténebres commencent à devenir plus rares, & les centres de lumiere se multiplient & s'étendent.* La liberté de penser, d'écrire & de parler est déja toute établie. La liberté d'agir suivra apparemment bientôt, & elle a fait d'assez grands progrès. J'entens crier de tous côtés, que c'est-là le dernier période de l'âge de fer: & moi je m'écrie avec un transport réfléchi: quel âge mérita mieux le titre d'*Age d'or*!

AIGLE, est un mot expressif pour carac-

térifer nos Sages. Tous les autres font des aveugles, qui n'ofent envifager la lumiére. Le Philofophe ofe arrêter fes regards fur le foleil & n'en eft pas ébloui.

AIGREUR L'Aigreur dans les paroles & dans les écrits déshonore la Philofophie. Elle n'eft permife que vis-à-vis de ceux qui ofent ne pas penfer comme nous. Ne leur épargnez pas les noms d'*Ignorans*, d'*Imbéciles*, de *Pédans*, &c.

AME. Qu'on dife de l'ame de l'homme tout ce qu'on voudra, pourvu que ce qu'on en dit n'aille pas approuver fon immortalité. Qu'on l'appelle un feu, un fouffle, une monade, &c. je foufcris à tout, pourvû que rien n'ait trait aux anciennes idées qu'on donnoit de l'efprit. Car il faut dans notre fyftême, que l'ame foit mortelle : oui, il le faut, il le faut abfolument. Cette autre vie eft trop embarraffante pour nous. Il faut nous en délivrer à quelque prix que ce foit. Nous ne pourrons jamais parvenir qu'à douter. Eh bien ! ce doute nous fuffira, & ne nous empêchera pas de courir le rifque de tout ce qui pourra en arriver, de faire bonne mine, & d'infulter même à ceux qui ne doutent pas comme nous.

Ce Sage, (*a*) qui a détruit d'un feul mot,

(*a*) Locke.

à nos yeux, les Romans, qu'avoient fait de l'ame tant de raiſonneurs, qui la diſtinguoient bonnement de la matiere, par la faculté qu'elle a de penſer & de ſentir ; ce Sage qui a expliqué les reſſorts de l'eſprit humain, comme un excellent Anatomiſte, vous montre ceux du corps ; ce Sage, qui a une telle autorité parmi nous, qu'un doute de ſa part a renverſé les plus fortes démonſtrations dans nos têtes ; ce Sage ſi modeſte, qu'il n'a oſé avancer qu'en tremblant ces paroles mémorables : *nous ne ſerons peut-être jamais capables de connoître ſi un être purement matériel peut penſer ou non* : ce Sage, dis-je, étoit trop timide ; & en vérité les Théologiens eurent bien tort de ſe gendarmer d'un doute propoſé ſi modeſtement. D'abord, dit à propos un de nos Sages, (*a*) » il ne s'agiſſoit » pas de religion dans cette affaire ; c'étoit une » queſtion purement philoſophique. Car il eſt » bien évident qu'il importe peu à la religion » de quelle ſubſtance ſoit l'ame, pourvu qu'el- « le ſoit vertueuſe «. (Et il eſt clair auſſi, que ſoit qu'elle ſe croie matérielle, ou ſpirituelle, mortelle ou immortelle, elle ſera également portée à la vertu). Et puis, encore une fois, pourquoi ſe ſcandaliſer d'un doute propoſé ſi modeſtement.

(*a*) Let. Philoſ. 13ᵉ.

Pour moi, je l'avoue, j'aime mieux la noble hardieſſe d'un autre de nos Sages, qui n'eſt pas ſi grand homme, mais qui eſt plus grand Philoſophe, puiſqu'il eſt plus hardi, & plus déciſif. L'ame, ſelon lui, eſt (*a*) » une ſubſtance » matérielle & étendue, nommée *ſenſorium* » *commune*. Celui qui en voudra connoître les » propriétés, doit auparavant chercher celles » qui ſe manifeſtent dans les corps ; ſur cela il » n'eſt point de plus ſûrs guides que les ſens. » Voilà mes Philoſophes. Eux ſeuls peuvent » éclairer la raiſon dans la recherche de cette » vérité «. Voilà ce qu'on appelle parler ſans déguiſement. On n'apporte point de preuves, mais n'importe : cette hardieſſe me ſatisfait. Elle flatte je ne ſais quel intérêt que je trouve à penſer que l'ame eſt matérielle. Locke avec ſon doute me plongeoit dans l'embarras, au lieu de m'en tirer. Celui-ci veut m'en tirer d'un ſeul coup. La bonne affaire, s'il avoit raiſon !

Une choſe merveilleuſe qu'on a trouvée ; c'eſt la reſſemblance de notre ame avec celle des bêtes. Un Philoſophe, qui *ſans doute* les a anatomiſées long-tems, aſſure qu' » elles » ſont *bien certainement* de la même pâte & de » la même fabrique «. Bien plus on a pouſſé

(*a*) Hiſt. nat. de l'ame, p. 2, 3, 66 & 93.

l'analogie jusques à la plante, & c'est la pousser bien loin. Pour moi j'estime que celui de nos Sages, qui a fait l'*Homme-plante*, ne nous a pas rendu moins de service, que celui qui a créé l'*Homme-machine*. Quelle force de génie a-t-il fallu pour trouver cette analogie & pour dire (*a*) » l'homme est celui de tous » les êtres connus, qui a le plus d'ame, com» me la plante est celui qui en a le moins «. O siécle vraiment Philosophe ! Voilà donc que de nous au chou & à la laituë, il n'y a de différence que du plus au moins. O homme, que ton orgueil après cela est pitoyable ! mais que tes connoissances cependant sont aujourd'hui étendues ! Les anciens avoient-ils seulement imaginé qu'entre le jardinage & le jardinier, il y eût si peu de différence. Voy. *Animaux*, *Immortalité*, *Homme*.

Quant aux connoissances de l'*ame* & à leur principe, l'histoire en est bientôt faite dans notre systême. Une ame matérielle peut-elle autrement connoître que par les sens ? Nous laissons discuter à ceux qui ont du tems & de l'encre à perdre, si les sens sont le principe de nos connoissances, ou s'ils en sont seulement l'occasion. C'est ce qu'on appelle raisonner ; & un Philosophe se contente de penser & de sentir,

(*a*) L'homme-plante, p. 31 & 24.

Il tranche les difficultés comme un nœud gordien, & la confiance avec laquelle il prononce, prouve le pouvoir de l'enthousiasme, & la force de la conviction.

AMITIÉ. On a beaucoup vanté l'Amitié: je n'examine pas si c'est avec raison. On croyoit y trouver un dédommagement à l'amour, qu'on croyoit devoir s'interdire. Mais un Philosophe qui croit pouvoir tout accorder à l'amour, n'a que faire de l'amitié. Quand on a goûté les plaisirs de cette passion sublime, ceux de l'amitié sont bien fades. D'ailleurs la nature dicte-t-elle l'amitié ? Doit-on à un ami plus qu'à un autre homme, puisqu'on ne doit pas même à un Père ? Dans un esprit conséquent & instruit de nos principes, je ne vois ce que l'amitié seroit sans l'interêt, & où il y a interêt la reconnoissance peut-elle avoir lieu ? Serai-je obligé à mon ami de ce qu'il a voulu se satisfaire, & à moins que je ne trouve du plaisir à reconnoître ses prétendus bienfaits, que lui dois-je ? Donnons quelque chose à la simpathie, à la conformité d'humeurs & de caracteres, aux besoins mutuels. Mais quand cet instinct finit, l'amitié doit aussi s'éteindre, & il n'est plus de devoirs. Où ne pourrois-je pas pousser ces conséquences, mais il faut s'ar-

rêter. Voy. *Interêt*, *Devoir*, *Mœurs*, *Société*, *Amour.*

AMOUR. Passion dont on a dit beaucoup de mal & beaucoup de bien. Les Sages d'autrefois, & ceux surtout qui étoient devenus sages à leurs dépens, nous la représentoient comme une passion furieuse dès qu'on s'y livre, & à laquelle il est difficile de se livrer autrement qu'avec fureur, quand on ne l'étouffe pas dans son berceau. A les entendre, cette passion ne connoît ni bornes, ni loix, ni bienséances. Droits de la nature, liens du sang, nœuds de l'amitié, intérêt de la religion & de la patrie, tout céde à ses ravages, quand elle a rompu ses digues.

Les Sages de nos jours pensent bien différemment : ils sont bien plus galans & bien mieux appris. En admettant quelques traits de cette peinture, ils ne trouvent pas qu'il y ait tant de quoi se récrier. Si l'amour méprise les loix, les bienséances, la religion, la politique même, il a cela de commun avec la Philosophie, qui ne connoît d'autre autorité que celle de l'intérêt & du plaisir.

D'ailleurs, selon notre façon de penser, ce sont les loix qui ont fait les crimes de l'amour. En le contraignant, on l'a rendu furieux. Le

remède assûré contre les maux qu'il produit & les tourmens qu'il cause, c'est de céder à son pouvoir. Le remède paroîtra plaisant à tout le monde, & plusieurs penseront même qu'il doit faire un effet tout opposé. Mais fions-nous-en à un grand Philosophe. Il nous assûre que (*a*) » les hommes étoient fous, quand » ils se sont persuadés, qu'il étoit beau d'y ré» sister (à l'amour) & honteux d'y succom» ber. De suivre ses desirs, c'est le vrai » moyen de s'affranchir de leur importuni» té «.

L'Amour alors seroit une vertu, avec quelque vivacité qu'il se présentât, & quel qu'en fût l'objet. Dès que les desirs seroient des loix, il n'y auroit plus de désobéissance, & par conséquent plus de crimes. L'heureuse découverte, la belle trouvaille! siécle heureux que ne devez-vous pas à la Philosophie.

Rassurez-vous donc, Peres, Tuteurs, Maîtres trop vigilans, vous pouvez vous en rapporter aux réflexions profondes de nos Sages. Non » (*b*) on n'a rien à craindre pour les » mœurs, de la part de l'amour, il ne peut » que les perfectionner. Car toutes les vertus » se tiennent par la main, or la tendresse de

(*a*) Les Mœurs, p. 72.
(*b*) Mœurs, p. 398.

» cœur en eſt une «. Quoi de plus certain ; & l'exemple des amans ne le confirme-t-il pas tous les jours. Ne ſont-ils pas tous des hommes très-vertueux, & n'a-t-on pas vu même des ſcélérats devenir gens de bien, ſeulement en devenant amoureux ? Les hiſtoires ſont pleines de ces prodiges.

Oſez donc dire, ſage légiſlateur (*a*) que *quiconque eſt capable d'aimer, eſt vertueux, comme auſſi, quiconque eſt vertueux, eſt capable d'aimer.* Vous ne le prouvez point encore, mais c'eſt toujours un grand pas de l'avoir avancé. Un autre le prouvera peut-être, & quel avantage pour la Société. Pour vous, femmes galantes, filles de moyenne vertu, faites dreſſer une ſtatue à votre illuſtre défenſeur. Il vous a vengées des préjugés injuſtes ; que ne devez-vous pas à celui qui a érigé vos crimes & vos foibleſſes en vertus & en titres de gloire ?

AMOUR PROPRE: Qui que vous ſoyiez, qui lirez cet article, admirez la prodigieuſe révolution que la Philoſophie a opérée dans les idées. On crioit depuis long-tems contre l'amour propre. On le regardoit autrefois comme la peſte de la Société, le principe de

(*a*) Ibid, p. 398.

toutes les paſſions effrénées, la ſource des crimes & des malheurs du monde. Aujourd'hui ce n'eſt plus cela. C'eſt préciſément tout le contraire. Car dès-là que (*a*) *la douleur & le plaiſir ſont les ſeuls moteurs de l'univers moral*, il eſt tout évident que *le ſentiment de l'amour de ſoi eſt la ſeule baſe ſur laquelle on puiſſe établir les fondemens d'une morale utile*. Il eſt bien vrai que ces différens amours de ſoi auront un peu de peine à s'accorder. Mais nous ne répondons pas des ſuites, & nous aurions trop à faire.

Amour Filial. Cet amour eſt-il établi ſur la nature, ou ſur les loix? Qui eût cru qu'on pût en douter? Nos Sages ont fait plus que d'en douter, ils ont décidé la queſtion, & d'une maniére bien philoſophique. Seroit-ce un amour de reconnoiſſance qu'un Enfant devroit à ſon Pere, qui lui a donné le jour? Mais (*a*) » on ne voit pas qu'il ſoit du » à un Pere aucune reconnoiſſance à ce ti» tre «. Cet amour auroit-il pour objet le bienfait de l'éducation & le retour du à l'amour paternel? Il ceſſera donc d'être un devoir dans un Fils, quand un Pere ceſſera de le mériter.

(*a*) L'Eſprit, p. 230.
(*b*) Mœurs, p. 59.

Un Philoſophe l'a penſé ainſi : il dit que (*a*) » l'amour filial eſt très-ſuſceptible de diſpenſe. » Un Pere dont on n'éprouve que des témoi- » gnages de haine, toute la diſtinction qu'on » lui doit, c'eſt de le traiter en *ennemi reſpec-* » *table* «. Le mot eſt bien trouvé vraiment, pour adoucir ce que celui d'*ennemi* a de trop dur. Il faut encore des ménagemens dans ce ſiécle. Le tems n'eſt pas encore venu d'appeller tout par ſon nom.

Qu'on ne croie pas au reſte qu'on diſpenſe un Fils de tout amour pour un Pere qui pourroit le haïr. Car (*b*) » il y a une ſorte d'a- » mour que vous devez à tous les hommes ; » or cet amour, votre Pere, puiſqu'il eſt » homme, n'a pas moins de droit qu'un au- » tre d'y prétendre «. Et voilà cette précieuſe Humanité, qui eſt le cri glorieux de notre Philoſophie. Sauroit-on trop en étendre les bornes.

AMOUR PATERNEL. Oh ! pour celui-là ; la nature le dicte : on aime naturellement ſes ouvrages, mais puiſqu'il n'a pas, dans nos principes, d'autre appui, dès que la nature ne parlera plus, on ne ſera plus obligé d'aimer

(*a*) Ibid. p. 459.
(*b*) Ibid. p. 458.

ſes enfans. Car qui pourroit être forcé à aimer ſes ouvrages malgré ſoi.

Amour des Hommes. Voyez *Humanité*; *Société.*

Analogie. Méthode de diſcerner la vérité, qui eſt fort à la mode parmi nos Sages; comparaiſons, rapports, conjectures, convenances, chemin de la vérité aux yeux du Philoſophe.

Analyse. Jeune-homme, qui liras ce Dictionnaire, parle ſouvent d'analyſe, mais n'analyſe guéres. La méthode analytique fut toujours l'écueil de la Philoſophie. Le Sage jette de grands traits de lumiere, & ne va pas découvrir les vérités la lanterne à la main. Il faut éblouir & entraîner. Prouver n'eſt pas l'affaire du Philoſophe.

Anglois. Nous ne devons en parler, que comme d'un peuple de Sages & d'Hommes libres. Ils nous ont appris à penſer, & nous leur devons ce courage & cette hardieſſe, qui nous fait dire & écrire, ſans crainte, des choſes ſurprenantes & inouies. Je prévois qu'un jour nous battrons notre nourrice. Mais il n'eſt pas tems de révéler leurs défauts. Leur autorité nous eſt encore néceſſaire. Nous pour-

rons dire ũn jour que la plûpart du tems ils extravaguent de ſang froid. En attendant, contentons-nous de le penſer, & diſons toujours : *Ce Peuple libre, ce Peuple Philoſophe.* Envions-leur ſurtout la liberté dont ils jouiſſent (*a*) : » Il y a autant de profeſſions de » foi en Angleterre, que de citoyens, qui tous » s'en font une chacun à leur mode (*b*). Un » Anglois, comme homme libre, monte au » ciel par le chemin qui lui plaît «. Qu'il eſt heureux, & que cela eſt commode !

Animal. On étoit fort embarraſſé autrefois à aſſigner les confins qui ſéparent l'Homme de l'Animal. Aujourd'hui on a trouvé que ces confins n'exiſtoient point, puiſqu'il (*c*) » n'y a entr'eux aucune diviſion réelle (*d*). » Les animaux ont une ame capable de tou» tes les opérations que forme l'eſprit de » l'homme ; de concevoir ; d'aſſembler ſes » penſées ». Quand on voit l'utilité de cette théſe, qui en demanderoit la preuve ? On ſent bien où cela conduit, & cela doit ſuffire.

Que ſi l'ame des animaux paroit inférieure à celle de l'homme (*e*) » c'eſt dans la différen-

(*a*) 122. Des Lett. Juiv.

(*b*) 5[e] Des Lett. Philoſ. ſur la Rel. Anglic.

(*c*) Interpr. de la Nat. p. 35.

(*d*) Philoſophie du bon ſens, tom. 2, p. 207.

(*e*) L'Eſprit, p. 2.

» ce du phisique de l'homme & de l'animal ;
» qu'il faut en chercher la cause. Car, si la na-
» ture, au lieu de mains & de doigts flexi-
» bles, eut terminé nos poignets par un pied
» de cheval; qui doute que les hommes sans
» art, sans habitation, sans défense contre les
» animaux, tout occupés du soin de pourvoir
» à leur nourriture, & d'éviter les bêtes fé-
» roces, ne fussent encore errans dans les fo-
» rêts, comme des troupeaux fugitifs «. De
» quoi leur auroit servi la raison, ils n'au-
roient point eu de mains ; & que peut la
raison sans les mains. On devroit dire de
tous les hommes, ce qu'on dit de certains,
qu'ils ont l'*esprit au bout des doigts*. Pour moi
je ne désespere pas, que dans la suite les pat-
tes de certains animaux ne se perfectionnent.
Il n'y a plus que cet obstacle qui les empêche
de parler. Or, s'ils parloient, voilà la Socié-
té toute formée, voilà des Loix, un Gouver-
nement, des Sciences, des Arts, & au bout
de quelques mille ans la Philosophie établie
parmi eux.

Quant à la formation de l'animal, l'inter-
préte de la nature l'a enfin trouvée, & c'est-
là un de ces traits de génie frappant qui font
l'honneur du siécle & de la nation (*a*).

(*a*) Interpréte de la nature, p. 158.

» L'animal eſt un ſyſtême de différentes mo-
» lécules organiques, qui par l'impulſion d'une
» ſenſation, ſemblable à un toucher obtus &
» ſourd, que celui qui a créé la matiere lui
» a donné, ſe ſont combinées juſqu'à ce que
» chacune ait rencontré la place la plus con-
» venable à ſon repos «. Quelle obſcurité lumineuſe ! Lecteur, ſi vous ne comprenez pas ce que vous venez de lire, reliſez-le, peſez-en tous les termes, & ſi vous ne le comprenez pas encore, croyez que c'eſt votre faute; car cela eſt clair pour quiconque penſe. Voy. *Homme*, *Bête*.

Il eſt aſſez difficile de ſavoir quelles ſont les connoiſſances des animaux, puiſque nous connoiſſons à peine les notres, malgré le ſentiment intérieur. Quelle doit donc être la ſagacité de ce Philoſophe, qui a pu en donner la liſte, qui a découvert dans eux (*a*) » des *perceptions* générales, des *perceptions* particulieres; des *perceptions* complettes, des *perceptions* incomplettes ou abſtraites; des *perceptions* confuſes; des *perceptions* diſtinctes; des *perceptions* vagues; des *perceptions* déterminées; des *perceptions* relatives, telles que les *perceptions* de l'effet à la cauſe, des propriétés à l'être, de la forme au ſujet, de la puiſ-

(*a*) Economie animale, T. 3. p. 263 & 264.

ſance à l'acte, du deſſein aux moyens, des moyens aux ſuccès.

Je ne ſuis pas allé ſi loin dans la découverte des connoiſſances animales. Mais, quoique l'on ne me donne point de preuves, j'aime mieux croire tout cela, que de penſer qu'un Philoſophe qui ſe ſert de ſa raiſon, puiſſe ſe tromper, puiſque la raiſon ne trompe perſonne. D'ailleurs, on a été conduit à ces étonnantes découvertes par le fil de l'analogie & de la conjecture ; quelle voye plus prompte & plus ſûre de découvrir la vérité ?

Où ce fil précieux n'a-t-il pas conduit le Sage, que nous citons, dans ce labyrinthe obſcur ? Il a trouvé que les animaux ont même la connoiſſance des principes généraux & des axiomes, tels, par exemple, que celui-ci: *une choſe ne peut pas être & n'être pas en même tems ;* & il le prouve par un exemple aſſez ſenſible (*a*). » Une brebis qui a apperçu un » loup, & qui s'enfuit, eſt bien aſſûrée que » le loup étant dans l'endroit où elle l'apperçoit, ne peut pas dans le moment n'être » pas dans cet endroit . . . Peut-être n'a-t-» elle pas réduit, comme les Philoſophes, » cette connoiſſance en axiome : je dis *peut-*

(*a*) Ibid. T. 3. p. 225 & 226.

» *être*, parce qu'on en peut douter ; car nous » appercevons, par les actions des bêtes, » qu'elles acquiérent, par l'usage des sens, » des connoissances habituelles qui leur ser- » vent de régle ; ce qui est bien la même » chose, que si elles réduisoient ces connois- » sances en axiomes. Il paroît en effet qu'il ne » manque à leurs maximes, que d'être rédi- » gées en propositions «.

O Philosophie, que tu nous prépares à d'étonnantes révolutions ! si les animaux ont des *maximes*, & qu'il ne leur manque que de les rédiger en *propositions*, ils n'ont donc qu'un pas à faire, pour devenir Philosophes ; & les bois vont être peuplés de Sages. Qui sait même si ce grand pas n'est pas déja fait ; & connoissons-nous assez les animaux, pour assûrer que leurs *maximes* ne sont pas encore rédigées en *propositions*. Hélas ! peut-être les forêts sont de véritables licées. Peut-être les singes & les ours sont-ils de plus grands Philosophes que nous. Peut-être ont-ils trouvé des vérités dont nous n'avons pas même l'idée. Car, s'ils ont commencé à philosopher, ils ont du faire, en peu de tems, de plus grands progrès que nous dans l'étude de la Sagesse. Ils n'y sont point gênés par la tyrannie de la Superstition. C'est elle, qui a arrêté

parmi nous la découverte de ces vérités admirables, que *non-ſeulement les bêtes, mais encore les plantes ont une ame*, & qu'*entre la leur & la notre il n'y a de la différence que du plus au moins*; que *la penſée inétendue & indiviſible eſt la modification d'une ame matérielle & étendue*; que l'*évidence eſt de toutes les démonſtrations la plus foible, lorſqu'on n'eſt pas prévenu*; que *le principe de contradiction même n'eſt pas certain*, & que conſéquemment *le pour & le contre peuvent être vrais en même tems*; que *le meilleur moyen de devenir vertueux, c'eſt de faire l'amour*; que *la probité eſt l'habitude des actions utiles*, &c. &c. &c. &c. &c. Voy. *Bêtes, Homme.*

APOSTROPHE. Figure familiére aux Philoſophes : ſeuls ils en ont fait connoître l'énergie. C'eſt cette figure qui rend leurs diſcours ſi éloquens. Quand je les entens s'écrier, ô Homme, ô Nature, je ſuis tranſporté.

ARGUMENTATION, ARGUMENTER. Noms odieux au Philoſophe : méthode pédanteſque : elle donne des entraves au génie. Un homme qui argumente n'a qu'une marche péſamment didactique. Celle du Philoſophe eſt d'aller par ſauts & par bonds; de franchir des intervalles immenſes, pour nous découvrir d'un ſeul

trait des vérités inouies, auxquelles cent ans d'argumentation ne nous conduiroient jamais.

Athée, Athéisme. Un Sage a dit (*a*) » qu'on ne finiroit point si l'on vouloit donner la liste de tous les peuples qui vivent » sans avoir l'idée de Dieu «. Bayle a su même, par je ne sais quelle voie, car il ne le dit pas, que ces peuples sont situés dans les terres australes & *inconnues*. C'est un nouveau motif qui devroit engager les Princes à ne rien épargner pour la découverte de ces terres. Un peuple entier d'Athées seroit un fait rare & intéressant pour la Philosophie.

Ceux de nos Philosophes qui sont Déistes, aiment bien mieux les *Athées* que les *Superstitieux*, surtout quand on prend ce dernier terme selon toute l'étendue que nous lui donnons. Il est certain d'ailleurs que (*b*) » la » Superstition est plus injurieuse à Dieu, que » l'Athéisme « par la même raison qu'un sujet, qui par ignorance ou par étourderie, reconnoîtroit un grand de la Cour pour son Roi, le prenant pour le Roi lui-même, ou honoreroit son Prince à sa mode, selon son génie grossier, seroit bien plus coupable que celui qui

(*a*) L'Esprit, p. 237.

(*b*) Pens. Philos. n°. 12.

refuseroit de le reconnoître pour son Souverain, quand il le verroit revêtu de toutes les marques de son autorité.

Vous, qui regardez les Athées avec horreur, aux yeux de qui ils sont ou des fous ou des monstres, ne soyez point surpris que les Déistes prennent leur défense & cherchent à les justifier. Ils sont nos freres, ils sont Philosophes comme nous. Ecoutez un de nos Sages, & jugez mieux des Athées (*a*). » Rien n'empê» che, dit-il, qu'un Athée ne croie aussi fer» mement, en vertu de ses sophismes, qu'il » n'y a point de Dieu, que le Théiste croit » l'existence de Dieu en vertu des démonstra» tions qu'il en a «. Il faut donc avoir de la compassion pour l'Athée & non de l'horreur. Si son cerveau est tellement dérangé, que les sophismes fassent sur lui le même effet que les démonstrations sur un cerveau bien constitué, ne plaindrez-vous pas plutôt son malheur, que de détester son crime?

Si vous voulez le convertir, chargez-en un Déiste. » Seul il peut lui faire tête, dit un » de nos Sages, & le Superstitieux n'est pas » de sa force. La raison de cela saute aux » yeux «. Les Déistes & les Athées sont d'accord sur un si grand nombre d'articles, qu'il ne vaut pas la peine qu'ils se divisent pour un

(*a*) Encycl. au mot *Athée*.

seul,

ſeul, qui, à le bien prendre, eſt le moins intéreſſant de tous pour eux. Car ſi l'ame eſt mortelle, & qu'une ame mortelle n'ait point de devoirs; ſi les idées de la vertu & du vice ſont arbitraires; ſi la probité n'eſt que l'habitude des actions utiles; ſi &c. &c. qu'importe que Dieu exiſte ou non? D'ailleurs pluſieurs Déiſtes ont des idées ſur l'exiſtence de Dieu & ſur ſa maniére d'être, qui ne doivent pas beaucoup effaroucher les Athées. Voy. *Dieu*, *Déiſtes*.

Autorité. C'eſt le mot le plus odieux au vrai Philoſophe. Car Autorité impoſe dépendance, & Philoſophie crie ſans ceſſe *Liberté* & ne peut ſubſiſter ſans elle.

En fait de mœurs & de conduite nous ne connoiſſons que les avis de la nature; ce ſont nos loix. En fait de créance & d'opinion, il y a penſée & langage. Il eſt clair que l'eſſence de la Philoſophie conſiſte dans la liberté de penſer. L'Autorité de ſa raiſon eſt la ſeule qu'un ſage reconnoiſſe. A la vérité cette raiſon, qui ne trompe jamais, dicte aux divers Philoſophes des choſes toutes oppoſées. Les Anglois, qui ont le bonheur de pouvoir parler comme ils penſent, & qui ne ſuivent en tout que leur raiſon, ont au-

tant de professions de foi que de citoyens, qui tous s'en font une, chacun à leur mode. Ces créances sont souvent contradictoires. Mais ce pourroit bien être là une preuve, que cet axiome *la vérité est une, & ne peut se trouver en même temps dans deux propositions contradictoires*, est un axiome hazardé, ou même erroné ; & que peut-être on trouvera bientôt que le *pour* & le *contre* peuvent être vrais tout à la fois. L'importante découverte pour la gloire de la Philosophie ! Quoi qu'il en soit, qu'on pense comme on voudra ; & quel homme, pour grand qu'il soit, pourroit assujettir mon ame jalouse de sa liberté ? Cependant dans le langage, il est nécessaire, pour les progrès de la Sagesse, qu'on se mette sous les étendards de quelque autorité respectable. Les Philosophes ont le double droit & de mépriser ceux qui citent, & de citer eux-mêmes. Les noms de *Génies sublimes*, de *Génies créateurs*, d'*Écrits éloquens & lumineux*, ne peuvent manquer de faire un bon effet. Combien de vérités, qui ne doivent leur fortune qu'aux noms illustres des Auteurs, qui par les éloges de nos Sages ont tiré de ces vérités plus de gloire, qu'ils ne leur en avoient communiqué ! Quand nous serons parvenus à ce point d'indépendance, où est heureuse-

ment monté un Peuple Philosophe ; nous secouerons tous publiquement le joug de toute *autorité*, & celle même des Sages: Etre suprême ! Quelle abondance de vérités vont éclorre par la communication des idées les plus surprenantes !

Autorité Politique. « (*a*) L'Inégali-
» té des conditions étant un droit barbare ;
» (*b*) aucune sujettion naturelle, dans la-
» quelle les hommes sont nés à l'égard de
» leur Pere, ou de leur Prince, n'a jamais
» été regardée comme un lien, qui les obli-
» ge, sans leur propre consentement, à se
» soumettre à eux. Le Prince tient de ses
» sujets mêmes l'autorité qu'il a sur eux.
» Le gouvernement est un bien public, qui
» par conséquent ne peut jamais être en-
» levé au peuple, à qui seul il appartient
» essentiellement en propriété. C'est toujours
» lui qui en fait le bail, & il intervient
» dans le contrat, qui en adjuge l'exercice. »

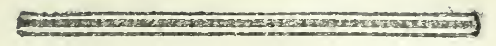
Tirera les conséquences qui voudra : ce n'est pas notre affaire. Le Philosophe ne fait-il pas assés pour le bien de l'Etat, & pour la tranquillité publique, d'oser publier de pa-

(*a*) Encycl. Disc. prélim. Tom. I.

(*b*) Ibid. au mot *Gouvernement*.

veilles maximes. Il a mis sur les voies ; son devoir est rempli. Ceux qui connoissent là-dessus notre façon de penser, en sont quelquefois surpris ; mais j'en appelle aux plus grands partisans de l'autorité, n'est-ce pas la Religion qui en est le plus solide fondement, & ses préceptes les titres les plus surs ? Le fondement ruiné, dans l'opinion du Sage, & les titres déclarés faux, que doit devenir l'autorité à ses yeux ? Faut-il toujours le répéter, & ne sait-on pas ce que nous pensons de cette Religion ? Voyez *Gouvernement*, *Intérêt*.





B.

BASTILLE, BISSÊTRE. Mots que tout Philosophe doit avoir présens à l'esprit ; quand il écrit sur la Sagesse, excepté moi ; qui ne veux imprimer qu'après ma mort.

BEAUTÉ. L'Empire de la beauté n'étoit autrefois que l'empire de l'amour ; & l'empire de l'amour étoit le plus souvent, aux yeux de l'imbécille antiquité, l'empire des désordres & des crimes. Aujourd'hui tout cela est changé. Le régne de la beauté & de l'amour est devenu, grace à nos Sages, le régne de la vertu. Cette vérité inconnue à tous les siécles qui ont précédé le nôtre, est fondée sur ces deux principes de notre morale : *Quiconque est capable d'aimer, est vertueux. Toutes les vertus se tiennent par la main, & la tendresse du cœur en est une.*

O Hommes ! combien devez-vous chérir ces bienfacteurs de l'humanité, ces restaurateurs de la raison, ces créateurs de la morale, qui vous ont rendu la vertu si facile, & si agréable ! Voy. *Amour*, *Concubinage*, *Adultére*, *Femmes*, *Libertinage*, &c.

Bestes. Êtres ſemblables à l'homme, ſelon nos Sages, & qui en un ſens leur ſont bien ſupérieurs. C'eſt d'elles que les hommes ont appris les premiéres leçons, & elles ont été nos premiers maîtres.

» (*a*) Les *Bêtes* ont une ame capable de » toutes les opérations, que forme l'eſprit » de l'homme, de concevoir, d'aſſembler » ſes penſées, d'en tirer une juſte conſéquen- » ce. (*b*) Les hommes diſperſés dans les » forêts obſerverent, imiterent leur induſ- » trie, & s'éleverent ainſi juſques à l'inſtinct » des *Bêtes.* » Qu'ils étoient donc peu de choſe, avant que de s'élever ſi haut!

» (*c*) Si les *Bêtes* n'ont pas les ſuprêmes » avantages que nous avons, elles en ont » que nous n'avons pas. Elles n'ont pas nos » eſpérances, mais elles n'ont pas nos crain- » tes, & ne font pas un auſſi mauvais » uſage de leurs paſſions. » Elles ſont donc plus heureuſes & plus eſtimables que nous.

Il ſeroit bien hardi d'aſſurer, que les *Bêtes* ne ſeront pas un jour de grands Philoſophes, & qu'elles ne feront pas de plus grands pas que nous dans la ſageſſe & dans les ſciences.

(*a*) Philoſ. du bon ſens, Tom 2. p. 207.

(*b*) Origine de l'inégalité des Hommes, p. 13.

(*c*) Encycl. au mot *Bêtes.*

Ce qui enchaîne leur induſtrie & leur eſprit, c'eſt (*a*) qu'elles ont des pattes & non des mains ; que leur vie eſt plus courte que la nôtre ; que mieux armées & mieux vêtues, elles ont moins de beſoins, & doivent avoir conſéquemment moins d'inventions ; qu'elles ne forment qu'une Société fugitive devant l'homme toujours armé pour les pourſuivre ; qu'elles ne ſont pas auſſi multipliées que l'homme, & qu'une eſpèce d'animal a plus d'idées & d'eſprit, à meſure qu'elle eſt plus multipliée.

Or qui pourroit aſſurer que tout cela ne changera pas ; que dans la ſucceſſion des tems les pattes des animaux, par des changemens ſucceſſifs, ne deviendront pas des mains ; que leur vie ne ſera pas plus longue ; que perdant les armes & les vêtemens que la nature leur a donnés, ils n'auront pas plus de beſoins & conſéquemment plus d'induſtrie ; qu'ils ne s'uniront pas en Société plus permanente, ne fût-ce que pour mieux réſiſter à l'homme ; qu'enfin quelque eſpèce d'animal ne multipliera pas autant & plus que l'homme ? Leur Philoſophie ne tenant qu'à cela, qui pourroit la ſoutenir impoſſible ?

(*a*) Extrait de l'Eſprit, p. 2 & 3.

Déja les ſinges ont des mains, & peut-être d'abord ils n'en avoient point. Il ne leur manque que de vivre plus long-tems, d'avoir plus de beſoins, de vivre en Société, & ſur-tout de *s'ennuyer*: car » (*a*) on doit » regarder l'ennui, comme un des principes » de la perfectibilité de l'eſprit humain. »

Pour moi je ſuis étonné que cette grande révolution ne ſoit pas encore arrivée; & il faut qu'il y ait quelque autre raiſon, que le Sage que je viens de citer n'a pas vue. Peut-être auſſi la révolution eſt commencée; & ſi les *Bêtes* n'ont pas fait du progrès dans les arts, elles en ont peut-être fait de plus grands que nous dans la Sageſſe. Les arts ont été nos premiers pas, & ils feront chez elles peut-être les derniers. En ce cas, elles ſeront plus ſages & plus heureuſes que nous.

Pourquoi ne pas chercher les moyens d'entendre le langage des *Bêtes*, & de leur faire entendre le nôtre? Je ne puis me perſuader, que des animaux qui ont de la mémoire (*b*) & des fonctions ſenſitives ſi étendues, (*c*) le diſcernement, la rémémoration, les relations, les indications, les abſtractions, les

(*a*) Ibid. p. 3.

(*b*) L'Eſprit, p. 1 & 2.

(*c*) Encycl. au mot *Evidence*.

déductions, les inductions, & les passions, n'ayent pas une langue assés étendue. Dans un siécle aussi éclairé que le nôtre, regarderoit-on comme impossible d'entendre ces langues, & de donner aux animaux quelque idée des nôtres?

Déja par la voye de l'analogie nos Sages ont été conduits à assurer, que les bêtes connoissent les mêmes principes, & les mêmes axiomes que nous. Oui » (*a*) ces prin» cipes généraux, ces premiéres vérités, » que les Philosophes nous présentent sous » le nom imposant d'*axiomes*, & que l'on » a mis au rang des vérités intellectuelles, » & même au rang des vérités innées, ne » sont que des connoissances que les hom» mes & les *Bêtes* acquiérent & distinguent » par le seul sentiment. »

Des hommes plus heureux ou plus habiles ont poussé plus loin leurs découvertes. Ils ont trouvé, qu'on pouvoit réduire à *cinquante-six* chefs les connoissances naturelles primitives & évidentes. Or » ces *cinquante-* » *six* premiéres vérités évidentes sont les ré» gles de la conduite de tous les animaux, » dans leurs actions relatives à leur conser» vation, à leurs besoins, à leurs inclinations,

(*a*) Economie animale, T. 3. p. 226.

» à leur bonheur & à leur malheur. » Combien d'hommes qui n'en ſavent pas tant !

Si, ſans connoître la langue des animaux, on a fait de ſi merveilleuſes découvertes par rapport à leurs connoiſſances, que de prodiges ne nous découvriroit pas peut être leur langage ? Quelle variété d'idées dans cette diverſité d'eſpèces, qui » (*a*) ſe forment, chacune à part, un ſyſtême de » connoiſſances ! » Quel aſſemblage d'idées logues dans chaque eſpèce, dont » (*b*) les » individus font les mêmes *études*, & ont » en commun les mêmes idées ! »

Quel dommage que » (*c*) les *Bêtes* ſoient » pour nous comme des étrangers, qui s'entendent entr'eux, qui nous entendent, mais » que nous n'entendons pas ! » Pourquoi (*d*) » les animaux domeſtiques ſont-ils capables » de quelque intelligence des ſons articulés, » de ſorte que toutes les fois que nos penſées ne renferment que des idées commu- » nes, ils ſe font une habitude de lier ces » penſées au ſon dont nous les accompagnons » conſtamment ; » tandis que nous, depuis

(*a*) Traité des Animaux, p. 99.

(*b*) Ibid.

(*c*) Traité de l'Ame, p. 154.

(*d*) Traité des Animaux, p. 103.

que nous vivons avec eux, ne ſavons pas encore le premier mot de leur Dictionnaire?

Ils parleront un jour : » (*a*) un rien peut-» être les en empêche, & ce foible obſtacle » ſera peut-être un jour levé. Les hommes » qui parlent, doivent ſonger qu'ils n'ont » pas toujours parlé. »

Ils parleront un jour ; mais ne ſeroit-ce pas notre honte, qu'ils euſſent fait tous les frais de ce commerce qu'ils établiroient avec nous, & que nous n'y euſſions contribué en rien? Je croirois donc ce problême digne d'être propoſé par toutes les Académies de l'Europe : *Par quelle voye on pourroit parvenir plus facilement & plus ſûrement à comprendre le langage des Bêtes, & à leur faire mieux entendre le nôtre.* On pourroit d'abord ſe borner à une eſpèce, celle du chien par exemple, ou même de l'âne, dont les braîmens, peu agréables à la vérité, ont des nuances plus ſenſibles, & un accent plus marqué. Il ſeroit curieux de découvrir dès le premier pas, que la patience de cet animal eſt tout-à-fait philoſophique.

Concluons, que ſi rien ne nous remplit mieux d'un ſage orgueil, que la Philoſophie, rien auſſi ne diminue plus efficacement notre

(*a*) Les Animaux plus que machine, p. 6.

amour propre. Par toutes les découvertes que l'on a faites dans les connoiſſances & les études des animaux, rien de plus évident que ce que dit un Sage : » (*a*) Tout » le régne animal eſt compoſé de différens » ſinges, plus ou moins adroits, à la tête » deſquels *Pope* a mis *Neuwton.* »

Bien. Que d'erreurs ſur cet article, que la Philoſophie a diſſipées par l'éclat de ſa lumiére ! Le *Bien*, ſelon les idées reçues, étoit l'accompliſſement des devoirs ; l'*Homme de bien* étoit l'homme fidéle aux loix. Les avantages de la nature ou de la fortune n'etoient des *Biens*, aux yeux des anciens Sages, qu'autant qu'on en faiſoit un bon uſage, & ils méritoient d'être appellés des maux, quand on en abuſoit. Voici des idées toutes nouvelles & toutes contraires aux premiéres. (*b*) » On peut donner le nom de *Bien* à toutes » les choſes, qui par l'ordre établi par l'Au- » teur de la nature, ſont les canaux par » leſquels il fait, pour ainſi dire, couler les » plaiſirs juſqu'à l'ame. Plus les plaiſirs » qu'elles nous procurent ſont vifs, ſolides

(*a*) Syſtême d'Épicure.

(*b*) Encycl. au mot *Bien*.

» & durables, plus elles participent à la quali-
» té de bien. »

Les trahiſons donc, les révoltes, les vols, les meurtres & les parricides pourront être appellés des *Biens*. Pourquoi non, dès-là qu'ils feront couler dans l'ame des traîtres, des parricides, des meurtriers & des raviſſeurs, des plaiſirs vifs & durables? Or rien de plus ordinaire. Voyez-en la preuve au mot *Bonheur*.

Bizarre. On a bien mal à propos rendu ce mot & ce qu'il ſignifie, odieux & mépriſable. Les hommes qu'on appelle *Bizarres*, ſont de véritables Philoſophes. Qu'eſt-ce en effet qu'un homme *Bizarre?* C'eſt un homme qui fronde les préjugés & les idées reçues, qui penſe, parle, agit au rebours des autres hommes, qui ne connoît pour loix que ſes goûts, que rien ne gêne, ni égards, ni bienſéances, ni coutumes. Or quoi de plus philoſophique que ce caractere? Ne ſont-ce pas là les vrais Sages?

Je le dis avec douleur, mais je ne puis m'en taire. La Philoſophie eſt devenue trop commune; il n'y a plus ni mérite, ni diſtinction à être Philoſophe. Je ne donne pas dix ans à notre France, & il faudra avoir

de la Religion pour ſe diſtinguer du peuple, & il n'eſt pas néceſſaire d'avertir combien la ſignification de ce mot eſt étendue. Pluſieurs s'applaudiſſent de ce que *les centres de lumières s'étendent*, & que *les centres des ténèbres ſe rétreciſſent.* Je ne ſais pas s'il ne ſeroit pas plus convenable de s'en plaindre. Car enfin il eſt triſte de penſer comme tout le monde.

Bonheur. Si vous avez cru juſques à préſent, que le véritable bonheur conſiſtoit & ne pouvoit conſiſter que dans la vertu, détrompez-vous, ô homme qui aſpirez à la Sageſſe, & ſachez que » (*a*) par » rapport à la félicité le bien & le mal » ſont fort indifférens ; & que celui qui » aura une plus grande ſatisfaction à faire le » mal, ſera plus *heureux* que quiconque » en aura moins à faire le bien. (*b*) Il » eſt même des hommes aſſés malheureuſement nés pour ne pouvoir être *heureux*, » que par des actions qui menent à la » grève. »

Vous frémiſſez, peut-être, en liſant ceci : j'en ai autrefois frémi tout comme

(*a*) Diſc. ſur la vie heureuſe, p. 54.

(*b*) L'Eſprit, p. 574.

vous; mais peu-à-peu on s'apprivoiſe avec ces idées. Elles paroiſſent d'abord affreuſes, & finiſſent par paroître agréables. Si vous voulez y réfléchir, vous en verrez bientôt la raiſon.



C

CATÉCHISME. Nous nous sommes réconciliés avec ce mot, qui nous étoit odieux, & que nous avions banni de notre langue, depuis qu'un de nos Sages a le projet d'un » (*a*) *Catéchisme de Probité*, » dont les maximes simples & vraies, & à » la portée de tous les esprits, apprendront » aux peuples, qu'on doit regarder les actions comme indifférentes en elles-mêmes, & que c'est au besoin de l'Etat à » déterminer celles qui sont dignes d'estime ou de mépris, & au Législateur à » fixer l'instant où chaque action cesse d'être vertueuse & devient vicieuse. »

Nous avons, il est vrai, le Catéchisme des Philosophes, (*b*) auquel un plaisant a donné un nom ridicule : mais nous entendons raillerie. Je ne sais si nos Messieurs ont goûté cet écrit. Pour moi, je dois beaucoup de reconnoissance à son Auteur. Il m'a épargné la peine de chercher

(*a*) L'Esprit.

(*b*) Catéchisme & décisions de cas de conscience à l'usage des Cacouacs.

dans leurs ſources les plus belles idées & les plus admirables découvertes de nos Sages ; & ce n'eſt pas un petit ſervice rendu à un pareſſeux.

Quoi qu'il en ſoit, ce Catéchiſme n'eſt pas à la portée de tous les eſprits. Il faudroit encore une fois un *Catéchiſme de Probité.* On nous le demande depuis long-tems, & il ſeroit bien à ſouhaiter que nos Meſſieurs puſſent s'aſſembler pour convenir de quelque choſe. Je prévois que l'entrepriſe ſera difficile, vu la liberté de penſer, & l'indépendance qui eſt notre plus beau droit. Mais que ne peut pas le zèle philoſophique ?

CERTITUDE. Uu ſiécle Philoſophe découvre plus de vérités, que des milliers de ſiécles qui l'ont précédé n'ont trouvé d'erreurs. Que de découvertes admirables dues à la ſagacité & au courage de ceux qui ont oſé penſer ! Cependant pluſieurs d'entr'eux ſoutiennent qu'il n'y a rien de certain. (*a*) » Les hommes, diſent-ils, ne ſont faits » que pour le vraiſemblable. (*b*) Qu'on » eſſaye de démontrer les vérités les plus » communes, les plus évidentes, on n'y par-

(*a*) Pyrrhon. du Sage, §. 125.

(*b*) Ibid. §. 12.

» viendra jamais. (*a*) Il ne faut rien ad-
» mettre comme démontré, parce que
» rien ne l'eſt. (*b*) Qu'on ne me parle pas
» de ce qui ſaute aux yeux, de ce qu'on
» conçoit clairement. L'Évidence eſt de tou-
» tes les démonſtrations celle qu'on recher-
» che le plus, & elle eſt la plus foible quand
» on n'eſt pas prévenu. »

Les Philoſophes ſeroient donc les victimes des erreurs & les eſclaves des préjugés comme le peuple ? Et que devient donc cette multitude des vérités que nous avons fait connoître à l'univers ? D'où partent ces *centres de lumiéres*, qui s'étendent toujours plus ? Où prend ſa ſource cet air de confiance & de conviction qui nous diſtingue, & qui reſſemble ſi fort à de l'enthouſiaſme ? Nous n'aurions donc plus aucun droit d'inſulter nos adverſaires ? Car ſi nous ne pouvons parvenir qu'au doute & à la vraiſemblance, nous aurions mauvaiſe grace d'être ſi déciſifs & ſi plaiſans. Il faut être de bonne foi. Tout cela eſt dur à digérer. Mais voyons la preuve qu'apporte en faveur de ſa thèſe le Sage déja cité.

(*a*) Pyrrhon. du Sage, §. 35.
(*b*) Ibid. §. 24.

» (*a*) Ce qui eſt conteſté ne ſauroit être
» regardé comme certain. (*b*) Il n'y a point
» de ſentiment qui ne trouve des défenſeurs
» & des adverſaires. Quel parti choiſir ? Dou-
» tons. (*c*) Les Mahométans croient que l'Al-
» coran eſt véritable : les Enfans, que les
» phantômes ſont redoutables : donc il n'y
» a rien d'évident. »

Ce Sage a prouvé lui-même contre ſa thèſe : car il la pouſſe juſques à la démonſtration. Je ne ſuis pas étonné, après cela, qu'il s'écrie dans le tranſport de ſa conviction : *Tire-toi de-là, Philoſophe, ſi tu le peux.*

Le cas eſt en effet embarraſſant. L'exemple des Mahométans & des Enfans me frappe ſur-tout & me ſubjugue. *Les Mahométans croient que l'Alcoran eſt véritable : les Enfans, que les phantômes ſont redoutables : donc il n'y a rien d'évident.*

Pour moi, je n'oſerai plus aſſurer qu'*il fait jour en plein midi.* Car ſi je vais aux Petites-Maiſons, aſſurément quelqu'un des Sages qui les habitent me conteſtera ma propoſition : or *ce qui eſt conteſté ne ſauroit être regardé comme certain.*

(*a*) Ibid. §. 19.
(*b*) Ibid. §. 18.
(*c*) Ibid. §. 25.

Cependant ma difficulté revient toujours; comment concilier si peu de certitude avec tant de vérités, que la Philosophie a fait connoître à l'univers? Dirons-nous que ce qui est vrai n'est pas toujours certain? Oui, nous répondroit-on, ce qui est vrai, sans être connu pour tel; mais le vrai reconnu, & le certain ne sont que la même chose.

Il faudra donc se borner à dire que la grande vérité, qui nous a appris la Philosophie, c'est que nous ne savons rien, & que nous ne pouvons rien savoir.

Quand elle ne nous auroit rendu que ce service, n'auroit-elle pas beaucoup fait pour nous? L'étude ne seroit plus alors qu'un amusement. Les sciences seroient des jeux plus ou moins ingénieux. Il régneroit parmi les Savans & les Auteurs une paix parfaite. Car voudroit-on traiter sérieusement des bagatelles, & se déchirer pour de vraisemblances? On diroit des connoissances, comme des goûts, qu'il ne faut pas en disputer.

Qu'on ne dise pas au reste, que la Philosophie, en nous inspirant du dégoût pour les Sciences, & en nous ôtant le seul aiguillon de l'étude, qui est l'amour du vrai, nous la feroit abandonner, & nous replongeroit dans la barbarie. Car d'abord;

avouons-le, c'eſt l'amour de la belle gloire, encore plus que celui de la vérité, qui nous anime; & nous ambitionnerons toujours l'honneur d'avoir fait des rèves plus ingénieux. D'ailleurs la plus belle, la plus utile, la plus agréable partie de notre Philoſophie ſubſiſteroit toujours, & quand nous ne pourrions devenir ſavans, nous pourions toujours être heureux. Nous pourrions également faire l'amour pour acquérir de la vertu, & ſatiſfaire nos deſirs pour faire ceſſer leurs importunités. Ces vérités ſont ſenſibles; des Philoſophes n'en douteront jamais.

CHARITÉ. Terme bas & populaire. Subſtituez-lui toujours celui d'*Humanité* : il eſt plus noble & plus ſonore. Et puis cette Charité a des devoirs trop étendus. L'Humanité bien entendue eſt plus à la portée de tous les cœurs. D'ailleurs quelle honte pour un Philoſophe de ſe ſervir d'un mot ſi fort chéri des Croyans! Voy. *Humanité.*

CHASTETÉ. On la croyoit autrefois une vertu; mais il eſt évident que ce n'en eſt pas une, depuis qu'il a été dit, que les *hommes étoient fous de ſe perſuader, qu'il étoit beau de réſiſter à l'Amour, & honteux d'y ſuccomber.* O Philoſophie! quelle révolution tu

as opéré dans les idées! Qui pourroit te refuser le nom de Sageſſe !

Ciel. C'eſt, dit un Sage, un Palais qui a quatre portes où l'on peut aborder des quatre côtés du monde. Les Juifs y vont par le chemin de l'Orient, facile & uni; les Chrétiens par celui de l'Occident, raboteux & mauvais; les Turcs par celui du Septentrion, encore plus gâté; les Religions des Indes & de l'Amérique par celui du Midi, rempli de boues & entouré de précipices: mais enfin on y arrive. Et les Déiſtes & Philoſophes, par quel chemin y arrivent-ils? Ce Sage ne devoit pas nous oublier. Nous auroit-il confondus avec les Chrétiens? Mais ne préſente-t-on au ciel que des noms?

Climat. L'influence des climats ſur les mœurs eſt une idée vraiment Philoſophique. L'Hiſtoire des nations la contredit: mais un Philoſophe ne reſpecte l'Hiſtoire & ne la fait valoir, que quand elle appuye ſes opinions. Quoi qu'on en diſe, cette idée de l'influence des climats tient à toutes les vérités Philoſophiques ſur les Loix, la Vertu, a Religion, les Mœurs. Par elle le Sage lie l'univers phyſique au monde moral. Le

Thermomètre devient auſſi utile à la Morale qu'à la Phyſique. Les Légiſlateurs vont le conſulter pour régler & réformer leurs loix, & on aura enfin quelque choſe de fixe dans un ſujet ſi important, où juſques à préſent on avoit erré à l'aventure.

Concubinage. C'eſt ſous ce nom odieux que les Superſtitieux ont repréſenté l'amour: & quels traits, quelles invectives n'ont-ils pas lancé contre lui? Les loix ſe ſont unies là-deſſus à l'ancienne Morale. Les maximes d'honneur plus fortes encore ont achevé de flétrir l'amour, ſur-tout aux yeux d'un ſexe plus foible que le nôtre, & expoſé à de plus vives attaques.

Mais nos Philoſophes ont bien vengé le *Concubinage* de la Superſtition, de la Morale, des loix, & des maximes d'honneur. Ils ne comprennent pas » (*a*) ſous quel pré-
» texte on qualifieroit de crime le Concubi-
» nage. C'eſt une union durable entre deux
» amans, qui n'ont qu'un cœur, qu'une vo-
» lonté, qu'une ame. L'inſtinct de la nature
» exige-t-il quelque choſe de plus? Eh! qu'a
» donc de préférable le dur joug du mariage?
» Son indiſſolubilité? Une union fondée ſur

(*a*) Mœurs, p. 347 & 348.

» la tendresse n'est-elle pas plus *pure*, plus » *sainte*, plus *estimable*, que celle qui n'est » affermie que par la nécessité ? »

J'entens d'ici murmurer bien des hommes peu Philosophes. Mais qu'ils ne s'avisent pas de disputer. Le Sage qui a enfin rédigé le code de nos loix & de nos mœurs, leur impose silence, & les avertit qu'*il* (*a*) *faut en convenir sans contester.*

Ce n'est pas tout encore. Le *Concubinage* qui passoit pour une suite de crimes, est devenu, grace à nos Sages, le plus puissant ressort des vertus. *Quiconque est capable d'aimer, est vertueux.* C'est rendre la vertu bien commune & bien facile, & c'est tant mieux pour l'Humanité.

CONFIANCE. Celle des Philosophes n'est pas l'effet d'un sot orgueil. C'est le fruit de l'enthousiasme que la vérité inspire, & la preuve d'une forte conviction. Elle produit d'ailleurs un merveilleux effet pour les progrès du grand ouvrage de l'établissement de la Philosophie. Elle donne à nos discours une force invincible, qui subjugue les esprits plus efficacement que de bonnes raisons.

O Homme, si tu ne sais pas débiter avec

(*a*) Ibid.

aſſûrance les choſes les plus ſurprenantes ; & les plus abſurdes aux yeux du vulgaire, tu n'es pas inſpiré, tu n'es pas encore Philoſophe

Connoissance. Pour la nature & le principe des connoiſſances humaines, voy. *Bêtes*, *Animaux*, *Ame* : pour leur certitude, voy. *Certitude*.

Conscience. » (*a*) Dès que pour être » heureux, il faut étouffer les remords ; » dès qu'ils ſont inutiles avant le crime, & » qu'ils ne ſervent pas plus après, que pen- » dant qu'on le commet ; » que faire de la Conſcience ? Un épouvantail de chenevière, pour contenir le peuple. Mais (*b*) » la bon- » ne Philoſophie ſe déshonoreroit en pure » perte en réaliſant des ſpectres, (*c*) en » s'occupant de ces fâcheuſes réminiſcences, » & (*d*) en s'arrêtant à ces vieux préju- » gés. »

Ce ne feroit encore rien que de ſe déshonorer ; mais c'eſt qu'on ſe rendroit malheureux. Cette Conſcience n'entend pas raillerie,

(*a*) Diſc. ſur la vie heur. p. 30.
(*b*) Ibid.
(*c*) Ibid.
(*d*) Ibid.

quand on l'écoute, & ce doit être la première victime immolée à notre bonheur. Plusieurs voudroient nous faire craindre qu'elle ne se venge un jour avec usure ; mais c'est à nous tranquilliser sur cet article que les Philosophes travaillent sans relâche ; & il faut espérer qu'ils n'y travailleront pas long-tems inutilement. Voy. *Remords*.

CONSÉQUENT. Les Philosophes ne se piquent pas d'être *Conséquens*. Cela est bon pour ceux qui cherchent la vérité le compas & la toise à la main ; froids dissertateurs, qui vous avertissent de tous les pas qu'ils font, & qui toujours craignant de s'égarer, reviennent sans cesse sur leurs traces, pour voir s'ils sont dans le chemin de la vérité. Le Sage, éclairé d'une plus vive lumière, franchit d'un seul de ses pas des intervalles immenses ; & si chemin faisant il s'égare, il est doux de s'égarer ainsi dans ce pays charmant. Les contradictions, épouvantail des foibles, n'épouvantent point des esprits vraiment forts. Voy. *Contradiction*.

CONTRADICTION. J'ai vu des esprits populaires s'étonner & se scandaliser des *contradictions* des Philosophes. Comment, disent-ils, des *Sages*, qui tous ont trouvé la vé-

rité, qui ſuivent tous pour guides la nature & la raiſon *qui ne les trompent jamais*, peuvent-ils ſe contredire & n'être pas d'accord entre eux & avec eux-mêmes? Ceux qui s'étonnent ainſi ont la vue bien courte, de ne pas appercevoir la raiſon de ce myſtére.

Si les *Sages* ne s'accordent pas entre eux, c'eſt l'effet de l'indépendance, & de la liberté de penſer. Plus la Philoſophie fera de progrès, moins ils s'accorderont; parce que les forces de la liberté & de l'indépendance croîtront en raiſon directe des progrès de la Philoſophie. Après avoir ſecoué l'autorité des loix & de la religion, on ſecouera l'autorité des autres Philoſophes. Le dernier période de la Sageſſe ſera de parvenir à cet heureux état où eſt parvenu un peuple Philoſophe (les Anglois,) chez qui il y a autant de ſyſtêmes qu'il y a de têtes, & où chacun va au ciel par le chemin qui lui plaît.

Que les *Sages* ne s'accordent pas avec eux-mêmes, cela eſt, je l'avoue, plus difficile à comprendre; mais la choſe n'eſt pourtant pas incompréhenſible. Il faut toujours ſe ſouvenir, que les Philoſophes ne ſuivent pas pour guide une raiſon peſamment didactique, mais un ſentiment vivement emporté. Or qui ne

quand ſçait que le ſentiment a des variations journaliéres ?

Enfin ſi on me force de dire, comment ces *contradictions* multipliées s'accordent avec la vérité, je dirai, pour ne pas diſputer, que je n'en ſçais rien ; mais qu'il eſt bien ſûr que le ſentiment & la nature ne trompent point, & que les Philoſophes ne ſuivent pas d'autres guides. Que ſi l'on me pouſſe à bout, je demanderai fort ſérieuſement qu'on me prouve que la vérité eſt une, & qu'elle ne peut pas ſe trouver en même tems dans le blanc & dans le noir. Alors, ſi l'on me demande de quel côté eſt la vérité dans tant de ſyſtêmes contradictoires, je répondrai : Partout où il y a des Philoſophes.

J'ajoûte, d'après un de nos Sages, que les *contradictions* du même Philoſophe ſur le même objet ne donnent pas un dégré de certitude de plus à l'opinion oppoſée, puiſque (*a*) *le principe de contradiction même n'eſt pas certain*. Vous conclurez, ſi vous voulez, qu'il n'y a donc aucun ſigne d'évidence & de certitude dans nos connoiſſances *Philoſophiques*. Pluſieurs de nos Philoſophes ne craindront pas d'en convenir, & peut-être moi tout le premier.

(*a*) Pyrrhoniſme du Sage, §. 110.

Copistes, Plagiaires. *O Homines, ſervum pecus!* Philoſophes, voilà votre épouvantail. Rien ne peut vous déshonorer, comme de penſer d'après autrui, & d'être de ſerviles Copiſtes. Inventez, enfantez, faites du nouveau, ſi vous voulez mériter le nom de *Sages*: mais preſſez-vous; tout bientôt aura été dit, juſques aux choſes les plus étranges. J'en vois déja qui commencent à radoter. On a mis tous les Anciens à contribution: on a pillé tous les autres: on a traduit tout ce que les Anglois avoient de bon; pluſieurs, Juſqu'à l'inépuiſable V*** commencent à ſe répéter, à ſe piller eux-mêmes. Bientôt on perdra cette derniére reſſource. Heureux les Philoſophes qui ſont venus les premiers, lorſque les grandes vérités de la Philoſophie étonnoient encore & paroiſſoient toutes nouvelles. Aujourd'hui elles ne ſurprennent plus. On nous reproche depuis long-temps, que nous rebattons les mêmes choſes, & qu'on y a répondu cent fois.

Corps. Y a-t-il des corps dans le monde, ou tout ce que nous croyons voir, toucher, entendre, n'exiſte-t-il que dans notre imagination? Nos ſenſations ont-elles des objets réels hors d'elles-mêmes, ou n'y a-t-il de réel dans le monde que ces ſenſations?

Grande queſtion que bien des gens croient ne pouvoir être ſérieuſement propoſée que par des fous, & honnêtement traitée autre part qu'aux Petites-Maiſons.

Mais ce qui prouve que ces gens-là ſe trompent, c'eſt qu'un de nos Sages ſoutient dans le plus grand ſérieux, que » (*a*) » l'exiſtence des corps n'eſt qu'une proba-» bilité », & un autre en avouant qu'il y a ſans doute de la folie à s'imaginer qu'on ſoit le ſeul être exiſtant, ajoûte fort à propos (*b*) qu'il » ne peut démontrer qu'une » folie ſoit une erreur. »

J'en vois d'ici qui riront, quand ils liront ceci ; d'autres leveront les épaules ; & moi je leur répondrai : *Ris, Parterre, ris.*

Cosmopolite. Citoyen de l'univers. Titre qui convient admirablement bien au Philoſophe. Le Sage n'a point de patrie. Sa patrie c'eſt l'univers, & ſes concitoyens tous les hommes. Il parle pourtant toujours de *Patrie*, & il a fort à cœur la gloire de la nation : mais tout cela s'explique. Voy. *Patrie*, *Humanité*, *Intérêt.*

Couleuvres. On appelle *avaler des Couleuvres*, dans un ſens figuré, être obligé d'a-

(*a*) L'Eſprit, p. 6.
(*b*) Pyrrhon. du Sage, §. 29 & 30.

vouer des conféquences abfurdes, monftrueufes, ridicules, ou être pris en contradiction, & être forcé d'adopter le pour & le contre. Ces *Couleuvres* ont été long-tems l'effroi des raifonneurs. Quand ils trouvoient fur leur chemin des conféquences fâcheufes, ils fe croyoient obligés de revenir fur leurs principes, & de douter de leur vérité. Nos *Sages* font familiarifés avec ces *Couleuvres*; ils en avalent tous les jours des milliers, & n'en font point incommodés. Les conféquences les plus terribles, & qui auroient autrefois fait friffonner les plus hardis difcoureurs, ne les épouvantent plus. Ils fe difent affûrés de leurs principes; les conféquences font enfuite ce qu'elles peuvent. Si elles font fâcheufes, tant pis pour elles; eft-ce la faute des principes, ou de ceux qui les ont trouvés?

CRAINTE. Sans la force majeure, le nom même de ce fentiment incommode feroit bientôt aboli parmi nous. La *Crainte* des loix & de ceux qui ont en main l'autorité pour les faire obferver, eft la feule contre laquelle nous n'ayons pas de remède bon ou mauvais. » (*a*) La Politique n'eft pas fi com- » mode que notre Philofophie. La Juftice eft

(*a*) Difcours fur la vie heureufe, p. 94 & 95.

» sa fille : les Gibets & les Bourreaux sont » à ses ordres. » Un *Sage* ne craint pas de le dire : » Crains-les plus que ta conscience » & les Dieux. » Conseil digne d'un Philosophe, d'un bienfacteur de l'humanité & d'un restaurateur de la raison. Voyez *Remords*, *Intérêt*.

CRÉATION. Plusieurs de nos Sages ne conçoivent pas la création ; or c'est une grande régle parmi nous de pouvoir tout comprendre, ou de nier du moins tout ce que nous ne comprenons pas. Il est à la vérité dans la nature, & il se présente tous les jours à nous des choses que nous ne concevons pas ; mais de nier ces choses-là ne meneroit à rien ; au lieu que, si l'on pouvoit démontrer la Création impossible, cela auroit de grandes suites.

Un Philosophe est venu, qui a dit : » (*a*) Si » de rien il se pouvoit faire quelque chose, » on appercevroit perpétuellement sortir du » néant de nouvelles choses. » Mais ceux qui admettent la possibilité & le fait même de la Création, ne prétendent pas que de rien il se puisse faire quelque chose, sans la volonté libre d'un Etre tout-puissant lequel a pu vouloir créer autrefois, & ne le vouloir plus

(*a*) Philosophie du bon sens, T. 1. p. 289.

aujourd'hui. Notre Philoſophe donc, je ſuis obligé de l'avouer, a manqué ſon coup.

Dans un autre endroit, le même Sage laiſſant à part la poſſibilité de la Création, en a attaqué le fait dans l'exiſtence de ce monde. Il a dit : » (*a*) Un Etre ſouverainement par- » fait, tel que Dieu l'eſt, ne ſauroit créer » un Etre rempli de mille imperfections. » Mais outre qu'il eſt eſſentiel à l'Etre créé de n'être pas parfait, que diront à cela ceux qui penſent que *tout eſt bien* ? D'ailleurs ce qui nous paroît des imperfections, pourroit bien ne l'être pas aux yeux de l'Etre ſouverainement parfait. Quand on parle de ſouveraine perfection, un Philoſophe même doit craindre de ſe trop avancer. La machine du monde eſt ſi compliquée, elle tient à tant d'objets, elle roule ſur tant de reſſorts ! Ce qui nous paroît des ombres, ſert peut-être à relever les couleurs du tableau.

D'autres, au défaut des raiſonnemens ſur une matiére qui ne donne pas beaucoup de priſe, ont aſſemblé des témoignages, & aſſûrent que » (*b*) la plupart des *Philoſo-* » *phes Chrétiens*, auſſi bien que les Philoſo- » phes Payens, reconnoiſſent que le mon-

(*a*) Philoſophie du bon ſens, p. 263. Tom. I.
(*b*) Hiſt. nat. de l'Ame, p. 8.

» de existe nécessairement par lui-même, » qu'il n'est point de sa nature d'avoir pu » commencer ni de pouvoir finir. »

Ces autorités sont respectables sans doute; sur-tout celles des *Philosophes Chrétiens*, non pas parce qu'ils sont Chrétiens, car ils ne le sont que de nom; mais parce qu'ils sont de ce siécle. On souhaiteroit pourtant qu'ils accompagnassent leur opinion de quelque bonne raison. La chose est si importante! Il faut espérer qu'ils en trouveront dans la suite.

Pour moi j'y ai travaillé; mais je l'avoue pour la premiére fois de ma vie, je n'ai pas été content de moi-même.

Crime, Criminel. Termes qui, au dire d'un de nos Sages, ne sont pas absolus, mais relatifs aux motifs & aux conséquences des actions. « (*a*) On auroit tort de » penser que ce que nous appellons *crime*, » le soit en effet, indépendamment des » conséquences; & qu'il faille le punir, » abstraction faite des motifs. Le crime qui » nous paroît le plus affreux, devient louable & nécessaire lorsque le besoin nous » y oblige. Un Sage puniroit celui qui

(*a*) Pyrrhon. du Sage, §. 103.

» fait de bonnes actions par des motifs con-
» damnables, & récompenseroit celui qui
» en fait de mauvaises par des motifs de
» vertu. »

C'est-là une importante leçon à insérer dans le *Catéchisme de Probité*. On y apprendra au Peuple comment il faut diriger son intention & purifier ses motifs, pour changer les crimes en vertus & être toujours innocent. Pour le Philosophe, il faura bien trouver ce moyen de lui-même.

Quant à la punition des crimes, il ne sera pas si aisé de convertir les Juges & de les engager à faire grace aux criminels en faveur de leurs bons motifs. Voy. à ce sujet *Crainte*, *Remords*, &c.

CULTE. Quand nous disons que » (*a*) le » culte extérieur est de bienséance, & non » d'obligation: » quand nous nous écrions avec un grand Poëte, *Qu'on soit juste, il suffit, le reste est arbitraire*; on nous demande des preuves. Mais quelles meilleures preuves veut-on que nos lumiéres naturelles? Or » nos » lumiéres naturelles nous ont appris, que » nul Etre suprême n'exige un culte des hom- » mes. » Que veut-on de plus? Feroit-on

(*a*) Les Mœurs, p. 100.

le tort à nos *lumières naturelles* de les ſuſpecter d'ignorance ou de mauvaiſe foi?

Cyniques. » (*a*) Ces incidens, mais » très-vertueux Philoſophes » ont autrefois poſé les mêmes principes ; mais plus heureux ou plus courageux, ils les ſuivoient dans la pratique un peu mieux que nous ne le faiſons. Nous le ferons peut-être, quand nous aurons appris aux hommes à les eſtimer. C'eſt déja beaucoup d'avoir oſé louer des Philoſophes dont le nom ſeul faiſoit horreur ; Philoſophes qui mériterent le mieux de tous ce beau nom, puiſqu'aucune Secte ne fronda jamais ſi univerſellement le préjugé.

(*a*) Encyclop. au mot *Cynique*





D

DÉCENCE. Terme qui a d'heureufes applications parmi les Sages. Le culte extérieur n'étant, felon eux, que de bienféance, on ne doit à la Religion du pays que des apparences & des dehors. Le mot de *Décence* eft très-propre à exprimer cette conduite d'une maniére *décente*.

On a dit de l'illuftre Philofophe qui le premier a découvert le véritable *Efprit des Loix*, qu'il étoit mort dans des fentimens de Religion finceres & édifians. Cela feroit bien honteux pour la mémoire de ce grand homme, de s'être ainfi démenti fur la fin de fes jours, & de n'avoir pas eu le courage de courir le rifque de ce qui pouvoit en arriver. Un Sage qui a fait fon éloge, a voulu le juftifier fur cette imputation déshonorante aux yeux des Philofophes. Il a dit de lui qu'il étoit mort *avec décence*; cela n'eft peut-être pas fi vrai, mais cela eft mieux dit.

DÉISTE, eft devenu aujourd'hui un terme fort vague. Autrefois il fignifioit un homme qui rejettant toute efpèce de révélation, & ne voulant fe conduire que par la lumiére

de la raiſon, croyoit ſeulement qu'il y a un Dieu, une Providence, des vices, des vertus, des récompenſes & des punitions futures. Aujourd'hui il y a des Déiſtes qui croient un Dieu le matin, & le ſoir ne le croient plus. D'autres croient un Dieu, mais un Dieu qui n'a pas créé le Monde, qui ne le gouverne point, & qui n'a point d'autre fonction que celle d'Être ſuprême. Ceux-ci croient l'ame immortelle; enſeignent qu'on peut avoir de juſtes idées du vice & de la vertu; que la vertu ſera récompenſée dans l'autre vie, & le vice puni, mais ſeulement par des punitions temporelles. Ceux-là tiennent l'ame matérielle, pour pouvoir ſe flatter qu'elle eſt mortelle : il n'y a point, dans leur opinion, d'autre vie après celle-ci, & notre ame ſe diſſout avec notre corps.

Quelques-uns enſeignent même, que les idées du vice & de la vertu ſont arbitraires & faites de main d'homme. Il en eſt qui diſtinguent entre l'honnête & l'utile; il en eſt qui les confondent, & qui n'aſſignent pour règle des mœurs que l'intérêt. Les uns veulent des loix, les autres n'en voudroient point.

C'eſt pourquoi je ſerois d'avis qu'on ſ p. primât ces noms d'*Athées* & de *Déiſtes*, de

Matérialiſtes , de *Spinoſiſtes ;* & qu'on s'en tînt à ceux de *Philoſophes* & de *Sages* , qui pourront convenir à tous, quelles que ſoient leurs opinions.

Un grand Homme a dit : (*a*) Les *Théiſtes* ; qui ſont par-tout ſi nombreux , n'ont jamais cauſé le moindre tumulte ; & la raiſon qu'il en donne , c'eſt que ce ſont des Philoſophes. Nous n'avons pas encore fait le dénombrement , & nous avons manqué d'occaſions de prouver , que c'eſt par amour pour la paix & non par force que nous ſommes tranquilles. Mais en attendant que nous faſſions notre dénombrement & nos preuves , je trouve cette réflexion admirable , & capable de faire beaucoup d'honneur à la Philoſophie.

DEVOIR. Ce mot doit être banni de la langue des Matérialiſtes. Ils ne peuvent le prononcer ſans rire de bon cœur. Il paroît en effet (*b*) « qu'une ame mortelle n'a » point de devoirs. On croit lui faire beau» coup d'honneur , de vouloir la décorer d'u» ne prétendue loi née avec elle. Elle n'eſt » point la dupe de cet honneur-là. Une ame » bien *organiſée* , contente de ce qu'elle eſt , & » ne portant pas ſes vues plus loin , dédai-

(*a*) Œuv. de V.*** ſur le Théiſme , p. 249. T. IV.
(*b*) Diſcours ſur la vie heur. p. 65.

» gne tout ce qu'on lui accorde au deſſus de
» ce qui lui appartient en propre, & ſe ré-
» duit au ſentiment. »

Il eſt encore évident que » (*a*) la pro-
» bité étant l'habitude des actions utiles, &
» (*b*) devant être néceſſairement fondée ſur
» la baſe de l'intérêt perſonnel », le nom de
Devoirs devient inutile, ou même ridicule,
On pourra pourtant le conſerver encore quelque tems, juſques à ce que le *Catéchiſme de Probité* paroiſſe, & ait inſtruit ſuffiſamment le peuple. Mais quand la révolution ſera parfaite, le nom même de *Devoirs* ſera aboli; chacun vivra exactement pour ſoi, & ne ſe mettra en peine des autres, qu'autant qu'il y trouvera ſon plaiſir ou ſon intérêt. On ne trompera plus perſonne. Chacun ſçaura à quoi s'en tenir. Il n'y aura plus ni amitié, ni obéiſſance, ni reconnoiſſance, ni ingratitude, ni perfidie. L'intérêt ſera la ſeule loi, le ſeul ſentiment. Les Peres, les Maîtres, & les Princes en ſeront un peu embarraſſés pour gouverner; car en ôtant un ſi grand frein aux paſſions du Peuple, on ôte un grand reſſort au gouvernement. Mais c'eſt l'affaire de ceux qui ſont au timon. Il eſt

(*a*) L'Eſprit, p. 731:
(*b*) Ibid. p. 232.

vrai que ſi le déſordre ſe met dans le vaiſſeau, le Pilote ne ſera pas le ſeul à périr. N'importe, le Sage penſe que *trop de prudence entraîne trop de ſoin, il ne ſait pas prévoir les malheurs de ſi loin.*

DIEU. Moi qui ſuis Déiſte à tout rompre, je ne puis comprendre qu'on puiſſe mettre en queſtion *ſi Dieu exiſte*. C'eſt, en voyant une Horloge, demander s'il y a jamais eu d'Horlogers, & en liſant l'Encyclopédie, & en voyant les choſes rares & inouies qu'elle renferme, demander ſi le haſard a produit ces admirables articles.

Cependant il faut avouer, qu'avant l'établiſſement du Chriſtianiſme l'Exiſtence de Dieu étoit encore une queſtion, & qu'on ne voit dans les écrits des idées nettes ſur l'Etre ſuprême, que depuis que les Chrétiens exiſtent. Il eſt bien triſte de devoir un avantage ſi important à une Religion que nous aimons ſi peu, & à laquelle nous en voulons, quand nous attaquons toutes les autres.

Ne pourroit-on pas ſe paſſer de ſon ſecours? La Philoſophie toute ſeule ne peut-elle pas démontrer l'Exiſtence de Dieu? Les Croyans même en conviennent; & cela saute aux yeux. Nous aſſûrons nous-mêmes, que

(*a*) » le Déiſte ſeul peut faire tête à l'A-» thée, & que le Superſtitieux n'eſt pas de » ſa force. »

Pourquoi donc pluſieurs de nos Sages parlent-ils avec ſi peu de décence de l'Exiſtence de Dieu ? L'un dit que (*b*) « elle eſt le plus » grand & le plus enraciné de tous les pré-» jugés ; » L'autre que (*c*) « il eſt difficile » de la démontrer par les ſeules lumiéres de » la raiſon, & que ces lumiéres nous ſuffi-» ſent ſeulement pour être aſſûrés qu'il eſt » impoſſible de démontrer le contraire ; » Celui-ci trouve mauvais, (*d*) « qu'on en-» ſeigne de bonne heure aux enfans *ce que* » *c'eſt que Dieu*, & qu'on leur apprenne à » répondre à une queſtion, à laquelle les » Philoſophes ont bien de la peine à répon-» dre. C'eſt, ſelon lui, leur inculquer une » des plus importantes vérités d'une maniére » capable de la décrier un jour au Tribunal » de la raiſon. » Celui-là juſtifie l'Athée, & ſoutient (*e*) « que rien n'empêche que » l'Athée croye auſſi fermement en vertu de » ſes Sophiſmes, qu'il n'y a point de Dieu,

(*a*) Penſées Philoſophiques, n°. 13.
(*b*) Réflexions ſur l'Exiſtence de l'Ame & de Dieu.
(*c*) Pyrrhoniſme du Sage, §. 96.
(*d*) Penſées Philoſophiques, n°. 25.
(*e*) Encyclopédie, au mot *Athée*.

» que le Théiſte croit ſon Exiſtence en ver-
» tu des démonſtrations qu'il en a. »

Tout cela & bien d'autres choſes ſont tort à la Philoſophie, & c'eſt de quoi ſe plaignent ceux qui s'intéreſſent à ſa gloire. Il eſt fort à craindre qu'on ne prenne tous les Déiſtes pour des Athées déguiſés ; or le nom d'Athée fait encore horreur.

Un plus grand tort encore, que toutes ces propoſitions indiſcrettes font à la Philoſophie, c'eſt de perſuader que nos principes ne peuvent ſubſiſter avec l'Exiſtence de Dieu, & qu'ils nous conduiſent comme néceſſairement à la nier. Si le monde, dit-on, eſt éternel ; ſi la matiére eſt un être néceſſaire & capable de penſer ; ſi l'ame eſt mortelle : ſi les idées de la vertu & du vice ſont des inventions humaines ; ſi l'intérêt eſt la ſeule règle de nos actions ; ſi l'honnête & l'utile ſont la même choſe ; ſi une ame mortelle n'a point de devoirs ; ſi la Probité n'eſt que l'habitude des actions utiles ; s'il n'y a pas d'autre vie après celle-ci, ni de récompenſes pour les bons & de punitions pour les méchans ; que faire de Dieu ? quel caractére lui donner ? quel pouvoir lui attribuer ? quelle occupation lui accorder dans le gouvernement du monde ? Le phyſique va ſans doute ſans

lui ; dans le moral on s'en paſſe : qu'en faire donc ?

Tout cela n'eſt pas ſans doute embarraſſant pour nos Sages. Mais je voudrois qu'au lieu de répandre des doutes ſur l'Exiſtence de Dieu , ils prouvaſſent au contraire que leurs principes les plus étonnans aux yeux du vulgaire peuvent fort bien ſubſiſter avec la créance d'un Etre ſuprême , tout-puiſſant , ſouverainement parfait , l'Auteur de toute lumiére & de toute raiſon , le moteur , le principe , la fin de tout ce qui exiſte , &c. &c. &c.

Ce que c'eſt que Dieu n'eſt pas une queſtion auſſi aiſée à réſoudre pour des Philoſophes , que celle de ſon Exiſtence. La réponſe dépend des idées qu'on s'eſt formées ſur l'immortalité de l'Ame , ſur les notions du bien & du mal , ſur le principe & ſur le nombre de nos devoirs , &c. &c. Selon la façon de penſer ſur ces articles importans , on donne ou l'on ôte à Dieu telle ou telle perfection.

Si jamais nous dreſſons les articles de notre créance , je prévois qu'aucun article ne donnera autant de peine à rédiger que celui-ci , du moins ſi l'on veut le dreſſer de maniére à ſatisfaire tout le monde & à l'adapter à tous les ſyſtêmes. Ce ſeul point me fait

déseſpérer que nous ayons jamais un corps de Doctrine. Le *Catéchiſme de Probité* coûtera moins à arranger. Nous convenons aſſez & nous ſommes aſſez d'accord ſur la Morale, mais pour le dogme nous ſommes furieuſement diviſés.

Divorce. Les Philoſophes ont penſé à tout ce qui concerne les mœurs & le gouvernement ; & quand un Légiſlateur qui aura l'autorité en main, voudra faire une refonte générale dans les Loix & dans les uſages, il trouvera les matériaux tout prêts dans ce Dictionnaire, qui eſt l'élixir des penſées de nos Sages.

Il trouvera dans cet article des principes ſur la néceſſité de permettre le divorce. Elle eſt fondée ſur ce que (*a*) » l'indiſſolubi» lité abſolue du mariage, dont on fait, » dans quelques cantons de la terre, une » maxime de conſcience, loin d'attacher » les Epoux à leurs devoirs réciproques, » contribue, peut-être plus que toute autre » cauſe, à leurs infidélités. (*b*) Ce feroit » même vouloir abroger cette loi, que de » l'étendre à des cas où elle eſt impratica» ble : or il peut arriver, & il arrive en

(*a*) Mœurs, p. 346.
(*b*) Ibid. p. 344.

» effet, que l'incompatibilité des humeurs
» rend la concorde impoſſible entre deux
» Epoux. »

Pour moi, s'il faut dire mon ſentiment, je ne penſe pas que la permiſſion du divorce ſoit fort néceſſaire. D'abord, excepté chez le peuple, on ſçait aſſez s'arranger ſans en venir à un éclat, & quand un mari & une femme ne s'aiment point, ils ſçavent, ſans ſe ſéparer tout-à-fait, vivre de bonne amitié, ſans ſe gêner l'un l'autre, & avec la politeſſe qu'ils ſe devroient s'ils avoient toujours été étrangers l'un pour l'autre. Et ſi ces maximes de conduite tout-à-fait édifiantes gagnent toujours plus de terrein, ſi la pratique s'en répand de proche en proche, c'eſt ſans contredit aux progrès de la Philoſophie qu'on en eſt redevable.

Pour le peuple, il faut attendre que le *Catéchiſme de Probité* paroiſſe. Alors, quand on aura bien inculqué aux eſprits les plus groſſiers le grand principe des mœurs, que *quiconque eſt capable d'aimer, eſt vertueux*, le mari & la femme, bien loin de ſe tourmenter l'un l'autre, travailleront à acquérir de la vertu ; & quand ils ne pourront l'acquérir enſemble (ne s'aimant plus), ils chercheront chacun de leur côté un maître ou

une maitresse, capables de leur donner de bonnes leçons de vertu. Alors les idées du peuple même étant entiérement changées, les infidélités de la femme ne seront plus le déshonneur d'un mari : elles seront même sa gloire. Il aura l'honneur d'avoir épousé une femme qui travaille de toutes ses forces à devenir vertueuse.

On voit bien qu'alors la loi du divorce est peu nécessaire ; & que pouvant d'ailleurs avoir des inconvéniens, il est inutile de s'y exposer en l'établissant. Voy. *Adultére*, *Amour*, *Concubinage*.

DOULEUR. Elle partage avec le plaisir l'empire de l'univers moral. (*a*) C'en sont là les deux seuls moteurs. Principe d'un grand usage, & qui tient à tout dans la conduite. Car de là il suit évidemment que (*b*) » tout » sentiment qui naît en nous de la crainte » des souffrances, ou de l'amour du plaisir, » est *légitime*, & conforme à notre instinct. » Pour le détail des conséquences, c'est l'affaire de chaque particulier ; mais si quelqu'un en tire de trop fortes, les Philosophes ne prétendent pas en répondre.

(*a*) L'Esprit, p. 230.
(*b*) Mœurs, p. 82.

Doute. Le doute eſt le flambeau du Philoſophe : ſouvent même il lui tient lieu de preuves ; mais il y a des doutes ſi *lumineux* ; il y en a ſur-tout de ſi utiles pour ce monde, que quand on ne peut parvenir au-delà, on eſt auſſi tranquille ſur ce qui pourra arriver après la mort, que ſi on étoit appuyé de cent démonſtrations.

Bien plus, quoiqu'on ne faſſe que douter, on ne laiſſe pas d'être en droit de ſe moquer de ceux qui ne doutent pas, & de leur inſulter. Le Pyrrhoniſme donne de grands priviléges. Il diſpenſe de donner des preuves & de répandre des lumiéres. On en eſt quitte pour dire *comment ceci*, *pourquoi cela?* C'eſt aux Croyans à prouver, à démontrer ; le Pyrrhonien ſe contente d'objecter. Il attaque toujours, il ne répond jamais.

Le chemin du *doute* eſt pourtant un terrein gliſſant. Il y a plus de bonheur que d'habileté à ſçavoir ſe retenir, & à n'aller que juſqu'où l'on veut. Il arrive bien ſouvent que l'on ne ſçait où l'on en eſt, ni d'où l'on eſt parti, ni comment s'en tirer. Il faut s'écrier alors : ô Homme ! que tes lumiéres ſont courtes ! tu ſens que tu es né pour la liberté, & tu as pourtant beſoin d'un guide : comment concilier tes contradictions ?



E

ELOQUENCE. On doit à notre ſiécle Philoſophe l'avantage de voir l'Eloquence réconciliée avec la Sageſſe. Dans les tems de Barbarie qui nous ont précédés, ceux qui portoient le nom de *Philoſophes*, n'étoient que de vrais pédans, froids diſſertateurs ; diſcoureurs peſans, qui débitoient des inepties dans un langage barbare. Nos Sages ont trouvé la vraie Eloquence des choſes, & ont embelli l'Eloquence du ſtyle. Qui l'eût cru, que la Vérité, qui s'étoit toujours exprimée didactiquement & peſamment, dût inſpirer plus d'enthouſiaſme que les paſſions les plus ardentes? Où voit-on plus de chaleur, plus de traits de lumiére, plus de grands coups frappés, plus d'expreſſions ſurprenantes, plus de vrai ſublime, que dans les écrits de nos Philoſophes modernes?

O vous, qui voulez vous former à la vraie Eloquence, ne recourez pas aux Grecs & aux Romains; laiſſez-là les prétendus grands Hommes du ſiécle de Louis le Grand ; mais feuilletez nuit & jour les ouvrages des Sages de ce ſiécle : *Nocturnâ verſate manu, verſate diurnâ.*

J'ai long-temps balancé pour décider, ſi je ferois connoître à tout le monde la clef de cette Eloquence de ſtyle qui paroît ſi ſinguliére. Rien de ſi ſimple & de ſi aiſé à ſaiſir: mais la ſimplicité a toujours caractériſé les plus belles découvertes. Si les eſprits les plus médiocres peuvent s'élever par-là à la plus haute réputation, tant mieux. La Philoſophie ne ſauroit avoir trop de grands Hommes ſous ſes drapeaux. Voici donc tout l'art de cette Eloquence ſinguliére.

Elle conſiſte, pour le fonds, à ne dire que des choſes neuves, ſurprenantes, inouies, ou du moins des choſes oubliées & renouvellées des anciens temps, ce qui eſt plus aiſé: car pour du neuf véritablement neuf, il eſt difficile d'en trouver; & ſans vouloir bleſſer la réputation de perſonne, ni diminuer leur gloire, je pourrois faire un ouvrage, qui prouvât que les choſes le plus ſublimement étranges qui nous frappent, ſont un réchauffé des anciens temps.

Pour le ſtyle, le tout conſiſte à combiner heureuſement un certain nombre de mots ſonores, intéreſſans, qui tous préſentent les choſes en grand & ſous des vues générales. Le nombre de ces mots eſt fort petit, & vous les trouverez preſque tous, quant aux

ſubſtantifs, dans ce Dictionnaire. Pour les adjectifs qui expriment les qualités des choſes, & qui ſont ſouvent le plus bel effet, parce qu'ils donnent au diſcours un air *penſé*, j'en citerai ici quelques-uns; les autres vous les aurez bien-tôt appris. Le Dictionnaire du Philoſophe eſt fort court, parce qu'il ne renferme que des penſées.

Ces mots ſont, pour les ſubſtantifs, *Humanité*, *Société*, *Eſprit*, *Univers*, *Fanatiſme*, *Superſtition*, *Nature*, *Etre ſuprême*, *Préjugés*, *Sentiment*, *Vertu*, *Senſation*, *Mœurs*, *Tolérance*, *Intérêt*, *Bonheur*, *Barbarie*, *Bien*, *Evidence*, *Devoirs*, *Plaiſirs*, *Paſſions*, *Oracle*, *Organe*, *Liberté*, *Penſée*, *Hauteur*, *Profondeur*, &c. &c. &c. qui combinés avec les adjectifs *Sublime*, *Délicieux*, *Lumineux*, *Doux*, *Fidèle*, *Syſtématique*, *Frappant*, *Tranſcendant*, *Immenſe*, *Animé*, *Eclairé*, *Courageux*, *Curieux*, *Intéreſſant*, *Immortel*, *Hardi*, &c. &c. ſont un effet merveilleux, puiſqu'ils éblouiſſent & entraînent ſans donner le tems, ni laiſſer la liberté d'examiner la ſolidité & la vérité des penſées.

Si tu peux, ô Homme, enchaſſer habilement dans tes périodes, au milieu des exclamations pompeuſes & des vives apoſtrophes, quelque choſe de ſemblable à *Centres de lu-*

mière, Centres de ténèbres ; Spectacles des pensées ; Arpens d'une nuit immense ; Déposés dans l'abîme de l'oubli ; Surnageant sur la vaste étendue des siécles ; Elans du génie ; Sources de sagesse ouvertes ; Restaurateurs de la raison ; Bienfacteurs de l'humanité, Sensibilité sourde ; Inquiétude automate ; Etendue de la sottise humaine ; Sphére d'idées ; Sceptre d'ignorance ; Talisman d'imbécillité ; Entendement appliqué à l'entendement ; Vulgaire imbécille ; Innocent artifice ; Obscurité volontaire ; Etonnement des siécles, &c. &c. &c.

Si, dis-je, tu peux t'élever à cette hauteur d'expressions, l'immortalité t'est assûrée. Tu as dans ce seul article toute la Grammaire & toute la Rhétorique des Philosophes. Tout y est réduit à un seul principe, mais principe fécond d'où découlent les plus grandes beautés.

ENNUI. Un Philosophe illustre, examinant les causes du peu de progrès des animaux dans les Arts & dans les Sciences, a trouvé que la principale étoit, par rapport aux singes sur-tout, que » (*a*) la disposition » de leur corps les tenant, comme les Enfans, dans un mouvement perpétuel, » ils ne sont pas susceptibles de l'*Ennui*,

(*a*) L'Esprit, p. 3.

» qu'on doit regarder comme un des prin-
» cipes de la perfectibilité de l'Esprit humain. »

Voilà ſans doute une importante découverte, qui prouve qu'il eſt très-poſſible que les animaux deviennent un jour auſſi ſavans, & peut-être plus Philoſophes que nous; car qui pourroit aſſûrer que jamais ils ne s'ennuieront? Peut-être la révolution eſt-elle plus prochaine qu'on ne penſe. Du moins ai-je déja remarqué des chiens & des chats qui avoient tout l'air de s'ennuyer; & s'il faut en juger par les règles infaillibles de l'analogie, je puis aſſûrer qu'ils s'ennuyoient parfaitement: car ils reſſembloient au mieux aux hommes qui s'ennuient.

On pourroit demander pourquoi l'*Ennui* étant ſi commun dans le monde, l'Eſprit eſt ſi peu perfectionné, dans les conditions ſurtout où l'on s'ennuie le plus. C'eſt ſans doute parce qu'avant cette découverte, qui eſt toute récente, on ne ſe doutoit pas même de l'influence de l'*Ennui* ſur la perfectibilité de l'Eſprit humain. Dès qu'on le ſaura, on tirera parti d'un état qui eſt en lui-même fort déſagréable, & bien loin de fuir l'*Ennui*, on le recherchera.

Esprit. Si la matiére peut penſer, il eſt

ſort douteux qu'il y ait des Eſprits dans le monde. Car nous ne connoiſſons l'Eſprit que par la Religion ou par le ſentiment. La Religion, nous ſommes convenus qu'elle ne ſeroit pas même conſultée. Le ſentiment nous avertit que nous penſons, & nous fait comprendre que ceux qui nous communiquent des penſées ſemblables aux nôtres, penſent auſſi. Mais ſi la penſée peut être l'attribut de la matiére, il peut donc ſe faire que nous penſions, & que nous ne ſoyons pas des *Eſprits*. Voilà donc les titres de *Beaux Eſprits*, de *Grands Eſprits*, d'*Eſprits Forts*, qu'il faudra ſupprimer; que ferons nous donc? *des Etres Penſans.* Auſſi je vois que ce mot prend faveur. Il eſt vrai qu'on le reſtreint aux ſeuls *Sages* qui oſent penſer. Car les autres ne penſent pas, ils répétent les penſées d'autrui.

Il paroît à bien des gens impoſſible & contradictoire, que la penſée qui eſt évidemment une ſimple indiviſible inétendue, ſoit ou puiſſe être une modification d'une ſubſtance étendue & diviſible, telle qu'eſt la matiére. Ils croient avoir là-deſſus ville gagnée. Mais ils ne ſavent pas que » (*a*) *le principe de contradiction n'eſt pas certain*, & que

(*a*) Pirrhon. du Sage, §. 110.

prouver que deux choſes ſont contradictoires & incompatibles, ce n'eſt pas prouver qu'elles ne peuvent être enſemble ; ils ne ſavent pas que ſi autrefois le blanc & le noir, le *pour* & le *contre* ne pouvoient être vrais en même tems, nous avons changé tout cela. Ainſi cette difficulté, qui étoit l'épouvantail des Philoſophes anciens, ne nous épouvante plus. Et c'eſt ainſi que la Philoſophie dégage tous les jours la raiſon des liens qu'elle s'étoit formés à elle-même. Qui pourroit alors nous arrêter dans nos recherches ? & doit-on être étonné après cela des découvertes ſingulières que nos Sages font tous les jours ? Voy. *Immortalité.*

(*a*) L'*Eſprit Philoſophique*, a dit un de nos Sages, eſt le grand Pacificateur des Etats ; & la preuve en eſt claire. Le Philoſophe enſeigne 1°. que (*b*) les gouvernemens, de quelque eſpèce qu'ils ſoient, ſont légitimes auſſi long-tems, que, par l'intention du Souverain, ils tendent au bonheur des peuples. Mais qu'ils (*c*) peuvent ſe diſſoudre, quand les Puiſſances légiſlatives ou exécutrices agiſſent par la force au-delà de l'au-

(*a*) Encyclop. au mot *Fanatiſme.*
(*b*) Encyclop. au mot *Gouvernement.*
(*c*) Ibid.

torité qui leur a été commiſe, & d'une maniére oppoſée à la confiance qu'on a priſe en elles. 2°. Que (*a*) le Prince tient de ſes Sujets mêmes l'autorité qu'il a ſur eux. 3°. Que (*b*) la ſenſibilité phyſique & l'intérêt perſonnel ſont les auteurs de toute juſtice. 4°. Que (*c*) la probité n'eſt que l'habitude des choſes utiles. 5°. Que le crime le plus affreux devient louable & néceſſaire quand le beſoin du meilleur nous y oblige, &c.

Or il eſt clair que toutes ces belles maximes, & pluſieurs autres belles encore ſont très-capables de faire le bonheur des Etats, & d'en maintenir la tranquillité.

ÊTRE. J'aime bien qu'en parlant de Dieu, on diſe l'*Être Suprême*. Je voudrois même qu'on ne ſe ſervît jamais d'une autre expreſſion. D'abord il eſt contre la décence, qu'un Philoſophe parle comme le peuple, & ſe ſerve d'expreſſions bourgeoiſes & ſurannées. Mais il eſt encore une meilleure raiſon. C'eſt que les Sages ne conviennent pas entr'eux ſur l'idée attachée à ce mot *Dieu*. Les uns y font entrer plus ou moins d'idées que les autres. Les uns tiennent que Dieu a créé le

(*a*) Encycl. au mot *Autorité*.
(*b*) L'Eſprit, p. 90.
(*c*) Ibid. p. 73.

monde, & d'autres ſoutiennent qu'il n'a pu même le créer. Ceux-ci le croient libre, ceux-là prétendent qu'il eſt néceſſité au plus parfait. Il en eſt qui admettent une Providence, d'autres croient que Dieu ne s'embarraſſe guéres de nous. Mais quand on aura dépouillé Dieu de toutes ſes perfections, il ſera toujours l'*Etre Suprême*, & cette idée de Dieu ſera toujours commune à tous les Philoſophes, au moins à ceux qui croient à ſon Exiſtence.

ÉVIDENCE. On avoit toujours cru que l'Evidence étoit le ſigne certain & infaillible de la vérité. Vieille Philoſophie ! Il eſt venu un Sage qui a dit ; « (*a*) l'Evidence eſt de toutes les démonſtrations celle » qu'on recherche le plus, & elle eſt la » plus foible, lorſqu'on n'eſt pas prévenu. » S'attendoit-on à cette découverte, & n'a-t-elle pas de quoi étonner les (*b*) *Inveſtigateurs* les plus hardis ? Qu'on diſe après cela que nos Sages ne ſont pas des Génies Créateurs & des Etres Penſans.

Or voilà donc le fondement de toute certitude & de toute vérité renverſé de fond

(*a*) Pyrrhon. du Sage, §. 24.
(*b*) C'eſt moi qui ai fait ce mot.

en comble ; car d'un côté comment s'aſſûrer qu'on n'eſt pas prévenu ; & de l'autre quelle démonſtration ſera aſſez forte pour nous perſuader, ſi l'Evidence eſt la plus foible de toutes ? Tout me fait comprendre qu'il n'y aura bientôt plus qu'une ſecte de Philoſophes, & que le Scepticiſme envahira tout. Les Anglois ont fini par penſer chacun à ſa mode ; autant de têtes, autant d'opinions. Nous finirons peut-être par penſer tous de la même façon, en doutant de tout, & ne croyant rien, pas même les vérités découvertes par nos Sages.



F

FANATISME ; FANATIQUES. Termes odieux à ceux-mêmes à qui nous les appliquons & dont l'heureuſe application a contribué merveilleuſement aux progrès de la Philoſophie, en ôtant tout crédit à ſes adverſaires autrefois ſi redoutables.

Le *Fanatiſme* eſt l'abus de la Religion. Si la Religion étoit quelque choſe de bon, elle n'en ſeroit pas moins bonne, parce qu'on en auroit abuſé. Si même elle étoit auſſi reſpectable que le prétendent ſes partiſans, il faudroit avoir autant d'horreur pour ceux qui affectent de la confondre avec le Fanatiſme, que pour les Fanatiques même les plus impies, qui l'ont fait ſervir aux plus damnables projets ; il faudroit avoir pour elle les ſentimens qu'on a pour un homme juſte, dont un ſcélérat a emprunté l'habit & le nom, & qui par cette ſupercherie ſe voit couvert d'un opprobre qu'il n'a pas mérité. Mais les Philoſophes de ce ſiécle n'avoueront pas aiſément, que la Religion ſoit bonne en elle-même, dépouillée même de ſes abus; & on ſait aſſez les raiſons qu'ils ont pour ne pas l'avouer.

Ainſi gardons-nous bien d'ôter au *Fanatiſme*

le maſque ſous lequel il s'eſt caché. Peignons-le toujours des plus horribles couleurs. On ſait aſſez à préſent ce que cela veut dire ; on eſt au fait, & nous n'avons pas beſoin de parler plus clairement pour nous faire entendre.

Répétons ſouvent ce qu'a dit un des Sages, que (*a*) » le Fanatiſme a fait beau» coup plus de mal que l'impiété ; & que » tous ceux qui s'occupent à le détruire, » de quelque nom odieux qu'on les appelle, » ſont les vrais citoyens qui travaillent pour » les intérêts du Prince & la tranquillité du » peuple. »

Sous ce nom de *Fanatiſme* que ne pouvons-nous pas dire des adverſaires de la Philoſophie ? Quelque fortes que ſoient les couleurs dont nous les noircirons, ils en conviendront avec nous ; mais ils auront beau rejetter l'application qu'on en fait à eux, & ſe récrier contre l'injuſtice, qui rend la Religion reſponſable des horreurs qu'elle condamne : d'autres, & en grand nombre, ne laiſſeront pas de fair ecette application, & ſe chargeront ſans ſcrupule de cette injuſtice. Que ſi on demande où eſt la bonne foi ;

(*a*) Encyclop. au mot *Fanatiſme*.

où eſt la Probité ? nous n'aurons pas recours à l'ancienne maxime *dolus ; an virtus, quis in hoſte requirat* ; mais nous dirons que notre maxime à nous, c'eſt que *la Probité eſt l'habitude des actions utiles.*

Femmes. Les Sages de l'Antiquité étoient de mauſſades Pédans ; les Philoſophes du moyen âge étoient des Docteurs gothiques & des Scholaſtiques barbares : mais les Sages & les Philoſophes de ce ſiécle poli & éclairé ſont la galanterie même. Que ne leur doivent pas les Femmes, cette précieuſe moitié de l'humanité ? Un Sage d'un trait de plume a plus contribué à établir leur empire ſur des fondemens durables, que les folies ſublimes des Poëtes, & les douceurs fades des Romanciers. Nous avons plus fait que d'établir leur empire ; nous l'avons juſtifié & rendu reſpectable à la Sageſſe la plus auſtére. Car ſi *celui qui ſait aimer eſt vertueux*, quel droit n'ont pas à nos hommages celles qui font aimer ? Ce ſeul axiôme juſtifie ces noms de *Déeſſes* & de *Divinités* qu'on leur prodiguoit ci-devant ſans trop ſavoir pourquoi, & que bien des gens trouvoient aſſez ridicules. Quoi de plus divin en effet, que ce qui inſpire la vertu &

ſi efficacement, & ſi agréablement ? Il eſt vrai que nous rendons aux Femmes le même ſervice. Auſſi rien ne les empêchera plus de nous appeller leur *Idole.*

Formation des Êtres. Terme qu'il faudroit ſubſtituer à celui de *Création*, que pluſieurs Philoſophes ne peuvent goûter, croyant cette Création impoſſible. Le langage ſeroit plus uniforme & il n'y auroit plus d'équivoque.

L'*Interprète de la Nature* rapporte ſur la Formation des Etres un ſyſtême qui paroîtra ſublime & ſatisfaiſant à ceux qui pourront le comprendre. C'eſt celui du Docteur *Baumann*, » (*a*) dont les ſublimes idées » peuvent jetter des lumiéres dans les pro- » fondeurs de la nature. » S'il eſt inintelligible, il a cela de commun avec beaucoup de ſyſtêmes fort eſtimés, & le Lecteur doit, s'il ne le comprend pas, croire que c'eſt ſa faute.

Ce ſyſtême conſiſte (*b*) à attribuer à l'Etre corporel le *Deſir*, l'*Averſion*, la *Mémoire* & l'*Intelligence*. En un mot toutes les qualités que nous reconnoiſſens dans

(*a*) Interpr. de la Nat. p. 151.
(*b*) Ibid. p. 140.

les animaux, il faut les reconnoître, proportion gardée des formes & des masses, dans la particule la plus petite de la matiére, comme dans le plus gros animal.

Or (*a*) » chaque partie élémentaire, en s'accumulant & en se combinant, ne perdra pas ce petit dégré de *Sentiment* & de *Perception* : ces qualités lui sont essentielles. Mais de ces *perceptions* rassemblées & combinées, il en résultera une *perception* unique, proportionnée à la masse & à la disposition ; & ce systême de *perceptions*, dans lequel chaque élément aura perdu la *mémoire de soi*, & concourra à former la conscience du tout, sera l'ame de l'animal. » Et voilà justement comment dans le régne animal se fait la formation des Etres.

Nous avouons nous-mêmes que (*b*) » ce » systême ébranleroit l'Existence de Dieu...» Car en vertu de la copulation universelle de toutes les molécules sensibles & pensantes, . . . le monde semblable à un grand animal auroit une ame ; & le monde pouvant être infini, cette ame du monde pourroit être un *systême infini de perceptions*, & le monde pourroit être Dieu.

(*a*) Ibid. p. 146. & 147.
(*b*) Ibid. p. 150. & 151.

Cependant ce qui prouve, comme je l'ai dit (articles *Conſéquent* & *Contradiction*) qu'on peut être grand Philoſophe & n'être pas conſéquent, tomber dans des contradictions, & pourtant ne jamais trahir la vérité, un Sage nous aſſûre (*a*) qu' » en liſant » l'ouvrage de ce Docteur, on apprend à » concilier les idées philoſophiques les plus » hardies avec le reſpect le plus profond » pour la Religion. » La choſe paroîtra bien difficile ; mais de quoi ne viennent pas à bout de grands génies, éclairés par la Philoſophie ?

Ce qui eſt encore plus ſûr, c'eſt que (*b*) quoique nous n'admettions pas les idées du Docteur, nous aurions bien mal conçu le mérite des conjectures nouvelles ſur un ſujet, dont ſe ſont occupés les premiers Hommes dans tous les ſiécles, & la difficulté de combattre les ſiennes avec ſuccès, ſi nous ne les regardions pas comme le fruit d'une méditation profonde, comme une entrepriſe hardie ſur le ſyſtême univerſel de la nature, & comme *la tentative d'un grand Philoſophe.*

Les grands ſyſtêmes ne ſe ſont pas per-

(*a*) Ibid. p. 142.
(*b*) Ibid. p. 154. & 155.

fectionnés tout d'un coup, & ne sont jamais sortis qu'ébauchés des mains de leurs Auteurs. L'Interprète éclairé de la nature, à qui il semble qu'elle a dit son sécret, propose des corrections à faire dans le systême du Docteur *Baumann*, mais de maniére à faire juger qu'il est né pour créer lui-même, & non pour raccommoder les créations d'autrui.

« Ce Docteur, dit-il, (*a*) au lieu d'attribuer aux molécules organiques le desir, l'aversion, le sentiment & la pensée, devoit se contenter d'y supposer une *Sensibilité* mille fois moindre que celle que le Tout-puissant a accordée aux animaux les plus stupides & les plus voisins de la matiére morte. En conséquence de cette *Sensibilité sourde* & de la différence des configurations, il n'y auroit eu pour une molécule organique quelconque, qu'une situation la plus commode de toutes, qu'elle auroit sans cesse cherchée par un *Inquiétude automate*, comme il arrive aux animaux de s'agiter pendant le sommeil, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé la disposition la plus convenable au repos. »

De plus ce Philosophe nous assûre (&

(*a*) Ibid. p. 156.

nous pouvons l'en croire) que » (*a*) ce ſeul principe ſatisferoit d'une maniére aſſez ſimple, & (ce qui eſt bien plus à remarquer) *ſans aucune conſéquence dangereuſe*, aux Phénomènes, que le Docteur *Baumann* ſe propoſoit d'expliquer, & à ces merveilles ſans nombre, qui tiennent ſi *ſtupéfaits* nos Obſervateurs d'inſectes. »

Jeune homme, ſi tu trouves plus ſatisfaiſant ce que la Religion t'enſeigne ſur l'origine des êtres, & ſi un Dieu Créateur, qui a donné l'être & toutes les maniéres d'être à tout ce qui exiſte, te paroît une idée plus ſimple, plus noble, plus claire, plus raiſonnable ; ſi tu étois tenté de traiter ces belles tentatives de deux Grands Philoſophes de rêveries pitoyables, ſonge que tu ne dois pas juger avec tant de précipitation les Reſtaurateurs de la raiſon & les Bienfacteurs de l'humanité, & que ce n'eſt que quand il s'agit de la Religion, qu'il eſt honteux de croire ce qu'on ne comprend pas.

(*a*) Ibid. 156. & 157.



G

GALIMATHIAS: Ceux qui appellent de ce nom les écrits de plusieurs de nos Sages, ne savent pas distinguer entre Galimathias & chose profondément pensée. La plupart de nos Sages sont ce qu'on peut appeller de grands Génies. Or l'on sait assez que c'est le propos des Hommes de génie, de dédaigner trop souvent de s'abaisser à la portée du vulgaire ; d'exprimer les choses, comme ils les conçoivent ; de peindre d'un seul mot une foule de choses ; & sur-tout de franchir de grands intervalles dans leur marche, & de passer d'une grande idée à une grande idée, sans traverser les notions intermédiaires. Faute de pouvoir y suppléer, le vulgaire n'y voit qu'un amas de termes inintelligibles ; & il appelle cela du *Galimathias* : à la bonne heure, pourvu qu'il convienne que c'est souvent un *Sublime Galimathias.*

GOUVERNEMENT. Nos Philosophes ont si fort à cœur cet article, que contre leur ordinaire ils ont paru respecter l'autorité de la Religion, & ont bien voulu perdre leur

tems à expliquer ses écritures. Elles enseignent que toute puissance vient de Dieu, & que celui qui résiste à la puissance, résiste à l'ordre de Dieu. *Non est potestas nisi à Deo; quæ autem sunt à Deo ordinata sunt : itaque qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit*. Toute la difficulté est dans ces mots : *Quæ autem sunt à Deo ordinata sunt*. Or nous accommodons cette maxime avec nos principes, en disant : (*a*) » Que toute puissance qui vient de Dieu, est une *puissance réglée*. Car c'est ainsi qu'il faut entendre les paroles du texte, conformément » à la droite raison, & au sens littéral ; » & non conformément à l'interprétation de » la bassesse & de la flatterie, qui prétendent que toute Puissance quelle qu'elle » soit, vient de Dieu. »

Nos idées sont plus saines que cela. Nous soutenons que (*b*) » les gouvernemens, » *de quelque espèce qu'ils soient*, sont légitimes aussi long-tems, que par l'intention du Souverain ils tendent au bonheur des peuples. » D'où il suit évidemment que (*c*) » ils peuvent se dissoudre,

(*a*) Encycl. au mot *Autorité*.
(*b*) Ibid. au mot *Gouvernement*.
(*c*) Ibid.

» quand les Puiſſances légiſlatives ou exé-
» cutrices agiſſent par la force au-delà
» de l'autorité qui leur a été commiſe,
» & d'une maniére oppoſée à la confiance
» qu'on a priſe en elles. »

Ce ſyſtême eſt fort ſimple, étant applicable à toutes les eſpèces de gouvernemens, ſoit monarchiques, ſoit ariſtocratiques, ſoit démocratiques, ſoit mêlés. L'Autorité appartient toujours à la nation. Ceux à qui on la confie, ne l'ont qu'en dépôt. (*a*) Les conditions de ce pacte ſont différentes dans les différens Etats : mais par-tout la nation eſt en droit de maintenir *envers & contre tous* le contrat quelle a fait.

Ces, principes il eſt vrai, pouſſés juſqu'à leurs derniéres conſéquences, pourroient ébranler tous les trônes de l'Europe, & armer contre les Souverains le mécontentement des peuples. Mais cela n'empêche pas que l'*Eſprit Philoſophique*, qui les a produits, ne ſoit le *Pacificateur des Empires*, comme l'a dit un de nos Sages.

(*a*) Encycl. *Autorité.*



H

HOMME. La connoiſſance de l'Homme eſt la fin de tous les travaux du Philoſophe. C'eſt à elle qu'il dirige toutes ſes études, & qu'il rapporte toutes ſes découvertes. Peu lui importeroit d'avoir deviné à force de réflexions & d'obſervations, que les Animaux connoiſſent les cinquante-ſix vérités ; qu'ils ont des axiômes ; qu'il ne manque à leurs maximes que d'être réduites en propoſitions ; que s'ils avoient des mains, & qu'ils puſſent s'ennuyer, ils philoſopheroient tout comme nous, &c. &c. &c. Tout cela, dis-je, nous importeroit fort peu, ſi la reſſemblance devenant par là à-peu-près égale entre les Animaux & nous ; & tout le monde, (même les Croyans) convenant que leur ame meurt avec eux, nous eſpérions que, comme la leur, notre ame ne ſurvivra pas à la deſtruction de notre machine. Et toutes les belles découvertes qu'on a faites dans l'univers moral, de quoi ſerviront-elles, ſi l'on eſt encore incertain de l'origine de l'Homme & de ſa deſtination ?

Or il faut avouer que c'eſt l'article de toute la Philoſophie, ſur lequel on eſt le

moins avancé, quoiqu'il ſoit le plus important. La Religion nous préſente ſur l'Homme un ſyſtême ſuivi, ſoutenu, clair & ſenſible; mais il a une queue pui ne ſçauroit plaire, & nous paſſerions à la Religion ſes enſeignemens les plus myſtérieux, plutôt que celui-là.

Travaillez donc jour & nuit, ô Sages, à la réſolution de ce grand Problême qui vous occupera peut-être pluſieurs ſiécles. Heureux ceux qui naîtront quand cette ſolution ſera complette ! Quel ſera leur bonheur ! Car enfin il eſt aſſez triſte de n'être parvenu encore qu'à deviner ſur une matiére ſi importante; & ſi l'on ne s'étoit muni de bonne heure contre de certaines craintes, on ne ſçait quelquefois ce qui en arriveroit.

ORIGINE DE L'HOMME. Il faut la chercher dans celle de l'animalité. L'Homme & le Sage même eſt un animal. Or « (*a*) le Philoſophe » abandonné à ſes conjectures ne pourroit-il » pas *ſoupçonner* que l'animalité avoit de toute » éternité ſes élémens épars çà & là, & con» fondus dans la matiére; qu'il eſt arrivé à » ces élémens de ſe réunir, parce qu'il étoit » poſſible que cela ſe fit; que l'Embryon » formé de ces élémens a paſſé par une in-

(*a*) Interpr. de la Nature, p. 191. & 192.

» finité d'organiſations & de développemens;
» qu'il a eu par ſucceſſion du mouvement,
» de la ſenſation, des idées, de la penſée,
» de la réflexion, de la conſcience, des ſen-
» timens, des paſſions, des ſignes, des geſ-
» tes, des ſons, des ſons articulés, une
» langue, des loix, des ſciences & des arts.»

Les derniers articles ſont aſſez bien nuancés ; qui a des ſons articulés peut aiſément avoir une langue, & qui a une langue peut avoir des Loix & des Arts. Mais les premiéres couleurs ſont trop tranchantes, & le ſaut du mouvement à la ſenſation eſt un peu violent. Il faut eſpérer qu'on trouvera les notions intermédiaires qui lieront toutes les parties. Ce n'eſt ici qu'une mappemonde où l'on a marqué de gros en gros les lieux principaux. Quelque jour, flattons-nous-en, nous aurons des cartes où tout ſera marqué, juſqu'aux plus petits Villages.

Si vous voulez une autre conjecture, le même Sage vous dira qu' (*a*) « on croiroit
» volontiers qu'il n'y a jamais eu qu'un pre-
» mier animal, prototype de tous les ani-
» maux, dont la nature n'a fait qu'allonger
» racourcir, transformer, multiplier, oblité-
» rer certains organes. » Mais il vous laiſſe

(*a*) Ibid. p. 33 & 34.

à deviner

à deviner quelle eſt cette nature ſi agiſſante ; ſi c'eſt le haſard ou un Être intelligent. Quoi qu'il en ſoit, (*a*) « imaginez les doigts de la » main réunis, & la matiére des ongles ſi » abondante, que venant à s'étendre & à ſe » gonfler, elle enveloppe & couvre le tout ; » au lieu de la main d'un homme, vous au- » rez le pied d'un cheval. » Or vous pouvez voir à l'article *Animal*, que c'eſt en cela que conſiſte la différence qui ſe trouve entre les Hommes & les Bêtes, quant aux progrès dans les Sciences & dans les Arts.

Vous pouvez penſer enfin avec un autre Philoſophe, que (*b*) « les Animaux formés » d'un germe éternel, quel qu'il ait été, à » force de ſe mêler entr'eux, ont produit » ce beau monſtre qu'on appelle *Homme*. » A ce compte-là les Animaux ſeroient nos aînés dans ce monde, & nous leur devrions à ce titre-là quelque ſorte de reſpect. D'ailleurs cette idée un peu mieux étayée iroit à expliquer d'une maniére plauſible les différentes inclinations des Hommes. L'un tiendroit plus de l'Ane, l'autre du Chat, celui-ci du Renard, celui-là du Singe, l'un du

(*a*) Ibid.

(*b*) *Syſtême d'Epicure* par la Métrie.

Lion, l'autre de la Pie, &c. &c. Les Philosophes tiendroient de tous ceux-là.

Etat Primitif de l'Homme. En voici l'Hiſtoire qu'en a faite un Philoſophe ; Hiſtoire la plus ancienne du monde ſans contredit, puiſqu'elle précède de pluſieurs milliers de ſiécles toutes les époques connues. Que ſi vous demandez dans quel livre cet Hiſtorien a puiſé ſes mémoires ; en quelle langue ce livre eſt écrit ; & comment ce Philoſophe a pu faire pour deviner cette langue, il vous répondra lui-même avec ſon emphaſe ordinaire : (*a*) « O Homme, de quel-
» que contrée que tu ſois, quelles que ſoient
» les opinions, écoute, voici ton hiſtoire,
» telle que j'ai cru la lire, non dans les li-
» vres de tes ſemblables qui ſont menteurs,
» mais dans la nature qui ne ment jamais.

» Les Hommes, dans l'état de la Nature,
» vivoient comme des Sauvages, n'ayant ni
» domicile fixe, ni aucun beſoin l'un de l'au-
» tre. Ils ſe rencontroient à peine deux fois
» dans la vie, ſans ſe connoître & ſans ſe
» parler. Il eſt aiſé de comprendre qu'un pa-
» reil commerce n'exigeoit pas un langage
» plus raffiné que celui des Corneilles & des

(*a*) Diſcours ſur l'inégalité des conditions.

» Singes ; qui s'attroupent à-peu-près de
» même. Des cris inarticulés & quelques
» bruits imitatifs durent composer pendant
» quelque tems la langue universelle.

» Dans cet état l'Homme ne s'occupoit de
» rien. Son ame que rien n'agitoit, se li-
» vroit au seul sentiment de son existence
» actuelle, sans aucune idée de l'avenir,
» quelque prochain qu'il pût être. Ses pro-
» jets, comme ses vûes, s'étendoient à peine
» jusques à la fin de la journée.

» Seul, oisif & toujours dans le danger;
» il aimoit à dormir, & avoit le sommeil
» léger comme les animaux, qui pensant peu
» dorment, pour ainsi dire, tout le temps
» qu'ils ne pensent point. Sa conservation
» faisant son unique soin, ses facultés les
» plus exercées devoient être celles qui ont
» pour objet principal l'attaque & la défen-
» se, soit pour subjuguer sa proye, soit pour
» se garantir d'être celle d'un autre animal.

» L'*Homme naturel* n'éprouvoit que les
» passions de la nature. Ses desirs ne pas-
» soient pas ses besoins physiques. Les seuls
» biens qu'il connoissoit dans l'univers étoient
» la nourriture, une femelle & le repos : les
» seuls maux qu'il craignoit étoient la dou-
» leur & la faim ; pour la mort il ne la con-

» noiſſoit pas. La connoiſſance de la mort & » de ſes terreurs eſt une des premiéres ac» quiſitions que l'homme ait faites en s'éloi» gnant de la condition *Animale.* »

Les Hommes dans cet état primitif n'avoient ni Loix ni Mœurs. « Leurs unions » ſe formoient au hâſard, & ils ſe quit» toient avec la même facilité. La Mere » allaitoit d'abord ſes enfans pour ſon pro» pre beſoin; puis l'habitude les lui ayant » rendus chers, elle les nourriſſoit enſuite » pour le leur. Si-tôt qu'ils avoient la force » de chercher leur pâture, ils ne tardoient » pas à quitter la Mere elle-même; ils en » étoient bien-tôt au point de ne pas ſe » connoître eux-mêmes. »

Telle eſt en abrégé l'hiſtoire de l'Homme dans l'état de la nature. Qu'elle eſt humiliante pour nous, vous écriez-vous! l'hiſtoire de l'Ours & du Taureau ſeroit-elle différente? Que nous ſommes heureux d'être nés dans un ſiécle ſi éloigné de ces commencemens honteux! Point du tout; vous êtes dans l'erreur, s'écrie notre Philoſophe. « Cet état » primitif de l'Homme étoit un état heureux » & *digne de l'Auteur qui lui a donné l'ê-* » *tre* . . . . . Il ſemble que le genre hu» main étoit fait pour y reſter toujours,

» & que cet état eſt la véritable jeuneſſe » du monde. »

Destination de l'Homme. Selon les principes de nos Sages il eſt deſtiné à être malheureux. Il n'eſt point queſtion pour lui dans notre ſyſtême, d'un avenir. Ceux qui en croient un parmi nous, n'ont pas trop pu dire ce que c'eſt. Il eſt donc deſtiné ici-bas à lutter contre la douleur, & à courir le plaiſir, qui ſont tout à la fois les ſeuls Moteurs de ſes devoirs & de ſon bonheur. S'il n'eſt pas arrivé dans ce monde par haſard, l'Etre Suprême, qui l'y a placé, ne ſe met pas beaucoup en peine de lui. Il a des deſirs multipliés & oppoſés entr'eux, qu'il ne peut ſatisfaire tous à la fois. Quand il ſe ſeroit mis au-deſſus des craintes que la Religion inſpire, & qu'il auroit étouffé tous les remords de la conſcience, il y a l'Autorité & les Loix dont le règne eſt dans ce monde, & qu'on ne mépriſe pas impunément. Il a une multitude de rivaux & de concurrens, qui traverſent tous ſes deſſeins & s'oppoſent à ſon bonheur. Ses ſemblables ſont aſſez barbares pour ne pas vouloir qu'il cherche ſon plaiſir, c'eſt-à-dire, qu'il ſuive ſon inſtinct à leurs dépens; &

lui de ſon côté eſt aſſez cruel, pour s'oppoſer de même au bonheur & à l'inſtinct des autres. Il deſire, il pourſuit, il manque ſouvent, rarement il poſſéde, il eſt malade enfin & il meurt : *c'étoit bien la peine de naître.*

Que devient-il après la mort ? C'eſt ce qu'on ne ſait pas encore. On a trouvé ſeulement, qu'il peut alors n'être plus rien. On travaille depuis long-tems à changer ce doute en démonſtration ; & ce ſera la plus belle découverte qu'on puiſſe faire ſur la condition de l'Homme. Celle-là ſeule nous tiendra lieu de toutes les autres. Voy. *Animaux*, *Ame*, *Immortalité.*

HONNÊTE. La diſtinction de l'Honnête & de l'Utile étoit autrefois fort embarraſſante. La Philoſophie l'a abolie entiérement ; & ſelon nos principes, l'Honnête & l'Utile ne ſont que la même choſe. Quel ſervice rendu à la Société ! Voy. *Probité*, *Intérêt.*

HUMANITÉ. Que ce mot eſt beau ! Qu'il eſt ſonore ! Qu'il eſt intéreſſant ! Qu'il fait honneur à la Philoſophie ! Le Sage ne ſauroit l'avoir trop ſouvent à la bouche, & au bout de la plume. Un Philoſophe a imaginé le projet d'un *Catéchiſme de Probité* :

mais l'*Humanité* mérite-t-elle moins cet honneur ? Je vais mettre ici les premiéres queſtions. Un autre remplira le projet en entier.

D. Qu'eſt-ce que l'Humanité ?

R. C'eſt l'amour des Hommes.

D. Doit-on les aimer tous, juſqu'à ſes ennemis ?

R. Il n'eſt qu'une Religion auſtére, qui ait pouſſé juſques-là les obligations de l'Humanité.

D. Doit-on à ſes Parens quelque choſe de plus que l'Humanité ?

R. Cela dépend : s'ils vous aiment, il faut les aimer plus que les autres hommes ; mais ſi (*a*) « Un Pere vous fait éprouver des témoignages de haine, toute la diſtinction qu'on lui doit, c'eſt de le traiter en *Ennemi Reſpectable.* »

D. Je ne lui dois donc alors que du reſpect ?

R. Pardonnez-moi ; (*b*) « il y a une ſorte d'amour que vous devez à tous les hommes ; or cet amour, votre Pere, puiſqu'il eſt homme, n'a pas moins droit qu'un autre d'y prétendre. »

D. Mais il me ſemble que vous avez dit,

(*a*) Mœurs, p. 459.
(*b*) Ibid. p. 459.

qu'on n'étoit pas obligé d'avoir pour ses Ennemis de l'Amour.

R. Je vous ai déja répondu, qu'il faut traiter un Pere en *Ennemi respectable*.

D. Est-on obligé d'aimer ses concitoyens, & le Pays où l'on est né ?

R. (a) « Il est clair qu'un Enfant ne » naît sujet d'aucun Pays ni d'aucun Gou- » vernement. A l'âge de raison, il est hom- » me libre, il est le maître de choisir le Gou- » vernement sous lequel il trouve bon de » vivre » Il n'a donc de Patrie que celle qu'il veut choisir.

D. Et s'il ne s'attache à aucune ?

R. Il se souviendra qu'il est un Amour qu'on doit à tous les Hommes.

D. L'Humanité oblige-t-elle de compatir aux maux des Hommes misérables ?

R. Oui, si cela vous est agréable.

D. Mais, si ce sentiment me trouble & me chagrine ?

R. En ce cas-là vous n'y êtes pas obligé.

D. Dois-je sacrifier mes biens, mon tems & mes soins pour le soulagement des indigens, de ceux qui sont dans le besoin & dans l'oppression ?

R. Oui, si cela vous fait plaisir.

(a) Encyclop. au mot *Gouvernement*.

D. Mais, si j'aime mieux me divertir, & dépenser mon argent pour satisfaire mes desirs ?

R. En ce cas-là vous n'êtes pas obligé de vous sacrifier pour les malheureux.

D. Sur quel principe dites-vous tout ce que vous venez de m'apprendre ?

R. Sur ce que (*a*) « le plaisir & la dou-» leur sont les seuls moteurs de l'univers mo-» ral, » & doivent être conséquemment les règles de votre conduite.

D. L'Humanité défend-elle de faire du mal aux autres Hommes ?

R. Oui, si ce mal doit vous faire souffrir, ou vous ôter quelque plaisir.

D. Mais, si au contraire je souffre de ne pas lui faire du mal, & que je trouve beaucoup de plaisir à le dépouiller & à le maltraiter ?

R. Alors vous le pouvez légitimement.

D. Pourquoi cela ?

R. C'est que (*b*) « Tout sentiment, » qui naît en nous de la crainte des souf-» frances ou de l'amour du plaisir, est lé-» gitime & conforme à notre instinct. »

(*a*) L'Esprit, p. 230.

(*b*) Mœurs, p. 82.

D. Les vols & les aſſaſſinats ſeront donc légitimes ?

R. Oui, s'ils ſont néceſſaires à votre bonheur.

D. Comment cela ?

R. C'eſt que (*a*) « le crime qui nous » paroît le plus affreux, devient néceſ- » ſaire lorſque le beſoin du meilleur nous y » oblige. »

D. Mais peut-on être heureux en faiſant du mal à ſes ſemblables ?

R. Oui, (*b*) « celui qui aura plus de » ſatisfaction à faire le mal, ſera plus heu- » reux que quiconque en aura moins à » faire le bien. »

D. Cette maxime s'étend-elle juſques aux plus grands crimes ?

R. Oui : (*c*) « il eſt des hommes aſſez » malheureuſement nés, pour ne pouvoir » être heureux que par des actions qui » menent à la grève. »

D. A qui dois-je donc l'Humanité ?

R. A ceux qui contribueront à votre plaiſir & à votre bonheur.

(*a*) Pyrrhoniſme du Sage, §. 103.
(*b*) Diſc. ſur la vie heur. p. 106.
(*c*) L'Eſprit, p. 754.

I.

IGNORANT. *Bête* & *Ignorant* avoient été jusqu'à-présent synonimes ; mais on se servoit indifféremment de ces termes, sans trop savoir la raison de leur identité. Un Sage nous l'a apprise : C'est que (*a*) « les Hommes *Igno-*
» *rans* ont cela de commun avec les *Bêtes*,
» qu'ils se bornent à des vérités réelles, parce
» que leurs fonctions sensitives ne s'étendent
» pas au-delà des sens. »

IMAGE. La Religion enseigne, que l'ame de l'Homme a été faite à l'*Image* & à la ressemblance de Dieu ; & la Philosophie prétend, qu'elle a été formée à l'*Image* & à la ressemblance des Bêtes. L'un est plus glorieux, mais il a des suites terribles. L'autre paroît d'abord un peu honteux ; mais quand il sera bien prouvé, il aura les suites les plus agréables & les plus utiles pour ce monde. Voy. *Animaux*, *Bêtes*, *Ame*, *Immortalité*.

IMBÉCILLITÉ. Le Sage, qui a fait l'Histoire de l'*Homme naturel*, demande (*b*) « pour-
» quoi de tous les animaux l'Homme est le

(*a*) Encyclopédie, au mot *Evidence*.
(*b*) Discours sur l'inégalité des conditions.

» ſeul ſujet à devenir imbécille ? N'eſt-ce
» point, dit-il, qu'il retourne ainſi dans ſon
» état primitif ? état pourtant qui, ſelon le
» même Sage, *eſt digne de l'Auteur qui lui a*
» *donné l'être.* » A ce compte-là, « (*a*) on
» ſeroit obligé de louer comme un être bien-
» faiſant celui qui le premier ſuggéra aux
» Habitans de l'Orenoque l'uſage de ces ais
» qu'ils appliquent ſur les tempes de leurs
» enfans, & qui leur aſſûrent du moins une
» partie de leur imbécillité, & de leur bonheur
» originel. » Mais ſi c'eſt pour les hommes un bonheur que cet état d'imbécillité, pourquoi cet illuſtre Philoſophe dit-il, qu'*il ſeroit affreux de louer cet être bienfaiſant* ?

O Homme, l'orgueil te dévore; mais que les Philoſophes travaillent puiſſamment à t'en guérir ! Les uns te font ſemblable au Bœuf qui rumine & à l'Ane qui brait : d'autres t'apprennent que tu étois fait pour être toujours imbécille, & que tu ne peux être heureux qu'en le devenant.

Immortalité. Il eſt deux ſortes d'Immortalité. L'une c'eſt la vie que la réputation & la célébrité donnent à un homme après ſa mort, dans le ſouvenir des autres hommes.

(*a*) Ibid.

C'eſt cette paſſion d'Immortalité ſouvent utile, ſouvent funeſte, qui fait faire beaucoup de ſottiſes, & quelques belles actions. L'autre Immortalité eſt celle de notre ame, que la plus ancienne des opinions prétend devoir ſurvivre à la deſtruction du corps qu'elle anime. L'eſpérance ou la crainte de cette Immortalité, accompagnée de certaines circonſtances, que la Religion y avoit ajoûtées, a toujours été aux hommes un aiguillon pour le bien & un frein dans le mal.

Les Philoſophes ne diſputent pas de ſon utilité, du moins quant au bas peuple : car pour les gens d'un certain rang, la croyance de l'Immortalité de l'ame n'eſt point un attribut qui leur ſoit néceſſaire pour devenir ou pour être *Honnêtes-hommes.* C'eſt le ſentiment du Philoſophe du bon ſens, & on doit lui en ſavoir gré.

Le point litigieux eſt l'Exiſtence de cette Immortalité, article le plus important ſans doute de la Philoſophie, & le pivot ſur lequel elle roule toute entiére. Car, ſi l'ame eſt immortelle, que deviendra-t-elle après la mort ? Elle tombera ſans doute dans le ſein de l'Auteur de ſon être : mais n'aura-t-elle point de compte à lui rendre ? Se ſera-t-elle fait dans ce monde une idée juſte de ſes de-

voirs ? N'aura-t-elle pas abusé de sa raison & de ses sens ? Si elle en a abusé, quelle sera sa punition? Sera-t-elle éternelle? Toutes questions très-embarrassantes & très-capables de donner à penser.

Si au contraire l'ame est mortelle, il est clair, comme disent nos Philosophes, qu'*elle n'a point de devoirs*; qu'elle est bornée au bonheur d'ici-bas, quel qu'il puisse être; que son intérêt est sa règle; ses penchans, ses loix; le plaisir ou la douleur, les Moteurs de sa morale; la crainte des loix humaines, le seul frein à ses entreprises. Car de lui vouloir faire pratiquer le bien pour le bien, on ne sauroit trop sur quoi s'appuyer. Je ne vois pas même en vertu de quoi une ame mortelle se mettroit beaucoup en peine de l'Être Suprême, avec qui elle n'aura jamais rien à démêler, & que nous voyons distribuer ici-bas les maux & les biens, sans trop de rapport à la fidélité ou à l'injustice des hommes. Devra-t-elle beaucoup de reconnoissance à l'Auteur de son Être, dont la raison ne lui apprend pas les vues & les desseins sur elle, & qui peut-être l'aura rendue ici-bas pauvre, persécutée & malheureuse?

Moi donc, qui m'intéresse singuliérement

à la gloire de la Philoſophie & à ſes progrès; je voudrois qu'on s'attachât ſur-tout à prouver deux choſes : la premiére, que l'ame eſt mortelle ; la ſeconde, que, quoiqu'elle ſoit mortelle, elle a des devoirs à remplir, & par rapport à Dieu, & par rapport aux autres hommes.

Quant au premier article, le plus important de tous, ſur qui tout roule, je répéterai ici ce que j'ai dit en parlant de l'Homme ; que c'eſt l'article ſur lequel on eſt le moins avancé. Nos Philoſophes même ne s'accordent pas ſur ce fondement de notre Philoſophie.

Les uns décident hardîment, ſans le prouver, que (*a*) « l'orgueilleux Monarque meurt » tout entier comme le Sujet modeſte & le » Chien fidèle ; & que (*b*) dans un ſiécle » auſſi éclairé que le nôtre, où la nature eſt » ſi connue, il eſt enfin démontré par mille » preuves (qu'ils n'apportent pas) qu'il n'y » a qu'une vie & qu'une félicité » . . . . . Mais malheureuſement ceux qui parlent de la ſorte ne ſont pas les plus illuſtres de nos Sages.

Un des plus célèbres dit au contraire, que (*c*) l'*Immortalité de l'ame* eſt une choſe

(*a*) La Métrie.
(*b*) Diſcours ſur la vie heureuſe.
(*c*) Œuv. de V. . . . ch. 15. ſur Locke.

presque décidée. Et ailleurs il la regarde au moins comme une question problématique. (*a*) « L'espérance d'être après sa mort, dit-il, » n'est fondée que sur la probabilité, que » ce qui pense, pensera; on n'en a point de » démonstration. Lucrèce, pour détruire cette » espérance, apporte dans son troisiéme livre » des argumens dont la force afflige. Mais il » n'oppose que des vraisemblances à des vrai- » semblances encore plus fortes. »

Si nous voulons remonter aux principes; outre que pour un Déiste, qui admet un Dieu juste & sage, il est impertinent d'admettre un systême, où des Scélérats puissans & habiles, qui auroient échappé aux loix, ne seroient jamais punis; & où des Justes indignement traités ici-bas, ne seroient jamais dédommagés des injustices qu'ils auroient essuyées, & des malheurs qu'ils auroient éprouvés: outre ce raisonnement assez juste; sur quoi fondons-nous la mortalité de l'ame? Sur sa matérialité sans doute. Mais quand il seroit prouvé que la matiére peut penser, & quand la ressemblance des animaux & des hommes seroit assez démontrée, pour que nous pussions décider que notre ame est véritablement ma-

(*a*) Lettres Philosoph. 13[e]. édit. d'*Amsterdam*. 1734.

térielle, comme nous préſumons qu'eſt la leur; deux points ſur leſquels nous n'avons rien de certain: car ſur le premier, les Philoſophes modérés ſe contentent de dire d'après Locke, que *nous ne ſerons peut-être jamais capables de connoître, ſi un être purement matériel peut penſer ou non.* Pour le ſecond, nous ne connoiſſons pas aſſez l'ame des animaux, pour décider qu'elle eſt matérielle & mortelle; & nous n'avons pas encore fait aſſez de découvertes dans l'analogie de notre ame avec la leur, pour démontrer qu'elle eſt de la même eſpèce.

Mais quand ces deux points ne feroient pas problématiques parmi nous, qui pourroit aſſûrer, du moins parmi les Déiſtes, qu'une ame matérielle ne peut pas être immortelle; & que l'Être Suprême, qui lui a donné la faculté de penſer, ne peut pas la lui conſerver éternellement?

Il faudra donc faire un pas de plus, & faire penſer la matiére dans l'homme ſans le ſecours d'une Intelligence Suprême; ce qui eſt la même choſe que de n'admettre point de Dieu. Car ſi nous avons, ſans ſon ſecours, la faculté de penſer, le plus beau privilége d'un Être, tout l'ordre & toutes les beautés de l'univers pourront à plus forte raiſon ſe

paſſer de lui. C'eſt un grand pas qu'ont fait plusieurs Déiſtes, mais que plusieurs auſſi, (& moi entr'autres) ne feront jamais : car partout où je verrai un arrangement merveilleux & un ordre conſtant, je ne pourrai m'empêcher de reconnoître une Intelligence.

Que faire donc dans ces perplexités ? Prendre le parti le plus ſûr, comme on nous le propoſe ? Nos Philoſophes, qui penſent bien à tout cela, ne le font pas. Ils croient pouvoir, ſans folie, demeurer tranquilles, aller toujours leur train, débiter leur Syſtême & leur Morale, agir à peu près, autant qu'ils peuvent, en conſéquence, & courir gaiment le riſque de tout ce qui pourra en arriver. Or comment croirai-je que des hommes, qui ſont des *Sages* dans le raiſonnement, fuſſent des fous & des frénétiques dans la conduite ?

Quant au ſecond article, que j'ai propoſé plus haut, je n'ai rien à dire, qu'à témoigner le ſouhait que je forme, pour que les Philoſophes mes freres s'attachent à démontrer, que la queſtion de l'Immortalité de l'ame eſt indifférente à la vertu des particuliers & à la tranquillité publique. La tâche eſt trop forte pour moi, & je me garderai bien de l'entreprendre.

J'ai été tout ſurpris, en liſant cet article,

de voir le ſombre & le ſérieux qui y régnent. On ne peut pas rire, quand on parle de cette *Immortalité de l'ame.*

Intérêt. Ce terme, pris dans toute ſon étendue, ne ſignifie autre choſe que l'amour propre, l'amour de ſoi-même, amour contre lequel on a pendant ſi long-tems précautionné les hommes; & qui eſt, ſelon nos *Sages*, la loi générale de la nature. On faiſoit paſſer l'*Intérêt* pour la peſte & la ruine des Mœurs, & nous en avons fait la baſe & le principe. Il étoit ci-devant, dans l'opinion des hommes, la ſource ordinaire des déſordres & des crimes, & nous l'avons fait le Pere des vertus.

Oui, (*a*) « ſi l'univers phyſique eſt ſou-» mis aux loix du mouvement, l'univers mo-» ral ne l'eſt pas moins à celles de l'intérêt. (*b*) » C'eſt ce qui doit faire ſentir aux Légiſlateurs » la néceſſité de fonder les principes de la » probité ſur la baſe de l'intérêt perſonnel. (*c*) » Eh ! quel autre motif pourroit déterminer » un homme à des actions généreuſes ? »

Pauvre Humanité ! comme on te traitoit autrefois ! On te faiſoit & trop d'honneur, & trop de tort; mais un honneur qui t'étoit à

(*a*) L'Eſprit, p. 33.
(*b*) Ibid. p. 232.
(*c*) Ibid. p. 73.

charge, & un tort qui te privoit de tes droits les plus précieux ; on croyoit que les hommes étoient capables de désintéressement ; & on mettoit la grandeur d'ame & la générosité à s'oublier pour les autres, & à s'immoler au bien public. Cet amour de la vertu pour la vertu même, étoit la chimere des ames bien nées. Insensés, vous ne saviez pas qu' (*a*) « il » est aussi impossible à l'homme d'aimer le » bien pour le bien, que d'aimer le mal » pour le mal. » Si l'on vous fait honneur des sacrifices que vous paroissez faire au bonheur des autres, n'en tirez pas vanité. Il n'y a pas dans vous de mérite à cela ; & ce qu'on appelle dans vous désintéressement, générosité (*b*) « n'est que la rencontre heureuse de » vos actions » (& conséquemment de votre intérêt) « avec l'intérêt public. »

Ce qu'il y a d'avantageux dans ce principe de l'intérêt, c'est qu'il est fort clair & connu de tout le monde. Les plus grossiers, & ceux-là-mêmes qui n'entendent rien autre chose, entendent à merveille leurs intérêts. Cette seule notion sera donc l'abrégé de toutes les instructions, & nous n'avons plus besoin de *Catéchismes de Probité.*

(*a*) Ibid.
(*b*) Ibid. p. 90.

Quelle idée on avoit autrefois des Hommes! On les appelloit méchans, ſcélérats, infâmes, lorſqu'ils ſuivoient la loi puiſſante de la nature, & la voix étourdiſſante de l'amour d'eux-mêmes; (*a*) « non, les hommes ne » ſont point méchans, mais ſoumis à leurs » intérêts. » Eſt-ce qu'on s'imagine qu'un voleur arrache la bourſe à ſon ſemblable, & pille ſa maiſon, pour lui faire de la peine? Non, c'eſt pour ſon plaiſir & pour ſon intérêt de lui. Un Aſſaſſin, qui tue après avoir volé, épargneroit la vie du voyageur, ſi ſa mort n'étoit néceſſaire ou utile à ſa ſûreté : car il a ouï dire que les morts ne parlent point. Ce Néron lui-même, dont le nom eſt celui de la méchanceté, Néron n'étoit point méchant, il étoit ſoumis à ſon intérêt. Quand il fit mourir ſa Mere, c'eſt qu'il ne pouvoit plus la ſouffrir, elle lui étoit à charge. Et puis elle avoit fait de certaines menaces qui faiſoient tout craindre de ſa part. Il fit mettre un jour le feu dans Rome; mais c'eſt qu'il crut que le ſpectacle en ſeroit fort divertiſſant; & en effet il s'amuſa beaucoup à voir tout ce tapage.

Concluons que ſi un Philoſophe étoit *aſſez*

(*a*) Ibid, p. 73.

malheureuſement né, pour ne pouvoir être heureux que par des actions qui menent à la grève, avec ce ſeul article de la Sageſſe moderne, il embarraſſeroit fort ſes Juges; & je ne voudrois pas être le Commiſſaire chargé de l'interroger. Du moins je me contenterois de lui dire : Vos raiſons ſont bonnes, vous n'êtes point méchant, mais malheureux. Il eſt fâcheux que vos actions ne ſe ſoient pas heureuſement rencontrées avec l'intérêt public. Vous m'inſpirez de la compaſſion, non de l'horreur. Je vous plains bien ſincérement; vous avez fait votre charge; vous avez obéi à la loi générale de la nature; c'eſt à nous à obéir, en gémiſſant, à cette loi. Tant de vols étoient dictés par votre intérêt : un grand nombre d'hommes que vous aviez dépouillés, vous les avez immolés à votre ſûreté perſonnelle : mais votre mort importe auſſi à l'intérêt de la Société; & nous allons, ſans vous regarder comme criminel, vous immoler à la ſûreté publique. Vous avez raiſon, & nous n'avons pas tort.

Juste, Injuste. Idées factices, notions arbitraires, devoirs & crimes de convention, au dire de nos *Sages.* (*a*) « Il n'y a en ſoi

(*a*) Diſcours ſur la vie heureuſe.

» ni vice, ni vertu, ni bien, ni mal moral;
» ni juſte, ni injuſte. Tout eſt arbitraire &
» fait de main d'homme. Ce qui n'étoit qu'une
» chimere eſt devenu un bien réel par con-
» vention, & parce qu'on a remué l'imagina-
» tion des hommes. »

Peu de gens ſentiront toute l'étendue de ce principe; & il faut être Philoſophe pour comprendre qu'il tient à tout dans la Morale. Mais ceux qui en pénétreront toutes les conſéquences, pourront juger du ſervice que la Philoſophie peut rendre à la Société, & du zèle avec lequel elle travaille au bonheur de l'humanité. On en jugera encore mieux par l'aſſertion ſuivante, qui eſt d'un autre de nos Sages, & d'un des plus célèbres.

(*a*) « L'ancienne maxime, grand pivot de
» la Morale, maxime ſublime de *Juſtice* rai-
» ſonnée, étoit celle-ci : *Fais à autrui comme*
» *tu veux qu'on te faſſe.* Un de nos Sages
» veut qu'on lui ſubſtitue cette autre maxime
» de *bonté* naturelle : *Fais ton bien avec le*
» *le moins de mal d'autrui qu'il t'eſt poſſible.* »

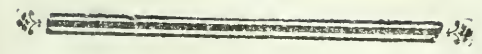
Pour moi je voudrois qu'on gravât cette derniére maxime ſur tous les coins des carrefours, & ſur tous les murs des cabarets &

(*a*) Diſcours ſur l'inégalité des conditions.

des tavernes. Ceux qui fréquentent ces honnêtes lieux, & qui ſont ſouvent gens de ſac & de corde, pourroient, à force d'y réfléchir & de ſe communiquer leurs idées, trouver le moyen de *faire leur bien avec le moins de mal d'autrui qu'il ſeroit poſſible*; & la Société y gâgneroit ſans doute. Les Aſſaſſins, par exemple, ſe contenteroient de couper la langue & les mains à ceux qu'ils auroient volés, pour les empêcher de parler & d'écrire; & ils n'auroient plus beſoin de les tuer. Les voleurs s'exerceroient à dérober avec moins de dommage, & ils ſe garderoient bien de gâter ce qu'ils ne pourroient emporter. Les Empoiſonneurs trouveroient un poiſon plus doux & plus agréable, &c. &c. Pour les Uſuriers, je n'imagine pas de moyen pour diminuer leurs exactions; car leur plus grand bien ſera toujours le plus grand mal d'autrui. Mais quelqu'autre ſera plus habile ou plus heureux que moi.



LIBERTÉ,



L

LIBERTÉ. J'ai toujours été étonné que plusieurs de nos Philosophes s'attaquassent à cette pauvre Liberté, qui ne peut point leur faire de mal. Car pour des hommes qui sont persuadés, que la douleur & le plaisir sont les Moteurs de l'univers moral; que tout ce qui est fait dans la vue de se procurer un plaisir, ou d'éviter une peine, est légitime; que les Législateurs doivent fonder les principes de la Probité sur la base de l'intérêt personnel; que cette Probité elle-même n'est que l'habitude des actions utiles, &c. &c; qui d'ailleurs tiennent que l'ame est mortelle, & qu'une ame mortelle n'a ni devoirs à remplir pendant la vie, ni châtimens à craindre après la mort, &c. &c. &c; je ne vois pas, dis-je, que des Hommes qui ont de tels principes, & qui savent tirer des conséquences pratiques, doivent se mettre beaucoup en peine s'ils sont libres ou non, & que la Liberté puisse leur être fort à charge. Seroit-ce qu'ils se défieroient de la bonté de leurs principes, & qu'ils voudroient

avoir plus d'une corde à leur arc; comptant que plusieurs mauvaises raisons en pourroient faire une bonne ? Mais qui croira que des *Sages* qui parlent avec tant d'assûrance, ne soient pas intimement persuadés & fortement convaincus de ce qu'ils disent ? Il faut donc croire qu'ils ne le sont que par surabondance de droit, ou pour mieux s'éloigner des idées reçues, en quoi ils sont très-Philosophes.

Plusieurs s'allarment des suites que pourroit avoir pour les mœurs & pour le bien de la Société, l'idée que nous ne sommes point libres; (*a*) que nous nous applaudissons de notre liberté; & que cependant une détermination nécessaire nous entraîne; que nous ne voulons pas être esclaves, mais qu'en cela nous sommes des fous, & fous d'autant plus malheureux, que nous nous reprochons sans cesse de ne pas avoir fait ce qu'il n'étoit pas en notre pouvoir de faire.

Mais ce sont-là de vaines allarmes. Il suit de ce principe seulement, que (*b*) le sentiment est l'ame des passions; qu'il n'est point

(*a*) Discours sur la vie heur. p. 72. Voyez aussi l'*Esprit*, p. 37. 53. 571. 618. 574.
(*b*) Mœurs, p. 81.

libre, puiſque ce n'eſt pas parce qu'on le ſent, qu'on aime & qu'on hait, & que par conſéquent *le Sentiment ne peut point être criminel.* C'eſt donc ôter du monde tous les crimes : grand avantage aſſûrément, & grand ſervice rendu à l'Humanité.

D'ailleurs les conſéquences qu'on peut tirer de notre ſyſtême ſur la liberté, ne ſont pas plus fâcheuſes que celles qui ſuivent néceſſairement de nos notions ſur le juſte & l'injuſte, ſur l'intérêt, ſur la Probité, &c. Or nous avons déja dit qu'il n'y a rien à craindre : l'*Eſprit philoſophique eſt le pacificateur des Empires.*

Liberté de penser et d'agir : Elle eſt toute l'ambition du Philoſophe, & il ſera toujours mécontent tant qu'on ne la lui accordera pas : il enviera toujours le ſort du *Peuple libre*, du *Peuple philoſophe*, qui jouit de cette précieuſe Liberté. Le Sage n'a-t-il pas raiſon ? (*a*) « Il n'y a que la Liberté » d'agir & de penſer qui ſoit capable de pro- » duire de grandes choſes. » Que n'a-t-elle pas enfanté de nouveau, de hardi, de ſingulier ? & combien ſeroit-elle féconde en choſes ſurprenantes & inouies cette ineſtimable Liberté, ſi elle étoit abſolue parmi nous ?

(*a*) Tiré en ſubſtance du Diſc. Prélim. du 1er. Tom, de l'Encyclop.

« (*a*) Elle eſt néceſſaire à la Philoſophie » ; & ce que l'on n'auroit pas même imaginé, « la Religion même peut en tirer les plus » grands avantages. Ceux qui voudroient » la proſcrire & lui donner le nom de *li-* » *cence*, ſont des hommes vils & lâches. » Le Public éclairé ſait qu'il eſt utile de tout » penſer & de tout dire. » Le Public de ce ſiécle peut le ſavoir encore mieux. Graces à l'Etre ſuprême, cette précieuſe Liberté de penſer & d'agir a fait d'aſſez grands progrès, & on peut voir dans preſque tous les articles de ce Dictionnaire quels en ſont les merveilleux réſultats pour le bien des Empires & le bonheur des particuliers.

On voudroit empêcher les Philoſophes de fronder le Gouvernement. C'eſt être l'ennemi des hommes & de la félicité des peuples. (*b*) « Vouloir couvrir l'adminiſtration du » voile du ſilence, c'eſt s'oppoſer aux progrès » de la Légiſlation, & par conſéquent au » bonheur de l'Humanité. » Cela eſt clair, & il n'y a pas le plus petit mot à dire. Eh ! qui eſt plus capable & plus digne que les Philoſophes, de donner des leçons aux Princes & à leurs Miniſtres ? qui eſt plus pro-

(*a*) Ibid.
(*b*) Encyclop. au mot *Gouvernement.*

pre à rendre les hommes heureux & les Etats paiſibles, que les maximes de la Philoſophie? Etre ſuprême! quand verrons-nous une République de Philoſophes & de Sages, ſuivant tous l'intérêt perſonnel, obéiſſant tous à la loi de la nature, & n'écoutant tous que la voix du plaiſir. Quel concert! Quelle harmonie! Quelle paix! Quelle union! Quelle tranquillité! Voy. *Amour*, *Concubinage*, *Bonheur*, *Humanité*, *Intérêt*, *Probité*, &c. &c. &c.

Libertinage. Les Philoſophes pratiquent d'une maniére bien généreuſe cette Humanité dont ils donnent de ſi belles leçons. Ils l'exercent même par préférence à l'égard de ceux qu'ils voient être les victimes des *injuſtes* préjugés. Quelle obligation ne leur ont pas les Courtiſannes, les Filles de moyenne vertu, les Femmes galantes, de ce qu'ils travaillent, au péril même de leur honneur, à les laver de l'opprobre dont on les couvre! Il ne tient pas à eux, que tous ces noms odieux, & celui de *Libertinage* qui les renferme tous, ne ſoient abolis, ou même changés en titres honorables.

(*a*) « Si l'on examine, dit un de nos

(*a*) L'Eſprit, p. 158.

» Sages, la conduite des Femmes galantes;
» on verra qu'elles ſont utiles au Public;
» qu'elles font par exemple de leurs richeſſes
» un uſage communément plus avantageux à
» l'Etat que les Femmes les plus ſages. Le
» deſir de plaire, qui conduit la Femme
» galante chez le Rubanier, chez le Mar-
» chand d'étoffes ou de modes, lui fait
» non ſeulement arracher une infinité d'ou-
» vriers à l'indigence, mais lui inſpire en-
» core les actes de la *Charité* la plus éclai-
» rée..... Les Femmes Sages ſont donc
» moins bien conſeillées par leurs Directeurs,
» que les Femmes galantes par le deſir de
» plaire. »

Notre Sage conclud qu' « il n'y a aucune
» proportion entre les avantages auxquels il
» faudroit renoncer pour bannir d'un Etat
» le Libertinage, & le mal infiniment
» petit qu'occaſionnent les foibleſſes de l'a-
» mour. »

Cependant comme il paroît que l'on pourroit aller chez le Rubanier, & le Marchand de modes ou d'étoffes, ſans être une Femme galante, & faire travailler l'artiſan par une *Charité éclairée*, ſans outrer les foibleſſes de l'amour; je trouve que ce Philoſophe a bien fait pour l'honneur des Fem-

mes galantes, & l'avantage du Public, de prendre les choses dans leur racine, & d'attaquer le préjugé dans son principe.

Pour cela, en convenant que (*a*) « le » *Libertinage* est criminel en France puisqu'il blesse les loix du pays, il souhaiteroit qu'il fût parmi nous, comme chez » différentes Nations, *autorisé par les Loix*, » & même *consacré par la Religion*.

(*b*) » Il faut sans contredit défendre aux » hommes tout plaisir contraire au bien général : mais avant cette défense il faut, » par mille *efforts d'Esprit*, tâcher de concilier ce plaisir avec le bonheur public. » Les Hommes sont si malheureux, qu'un » plaisir de plus vaut bien la peine de le » dégager de ce qu'il peut avoir de dangereux pour un gouvernement. »

Que de gens vont s'écrier : Eh! Messieurs les Philosophes, faites-nous vîte quelque *effort d'Esprit*, qui nous assûre nos plaisirs. Consolez-vous : cet *effort d'Esprit* est déja fait. Il consiste à suggérer aux Législateurs d'établir la *Communauté des Femmes*. Car si (*c*) » les Femmes étoient communes, &

(*a*) Ibid. p. 147.
(*b*) Ibid. p. 148.
(*c*) Ibid. p. 147.

» les enfans déclarés *Enfans de l'Etat*, le
» *Libertinage* alors n'auroit politiquement plus
» rien de dangereux. »

Plus rien abſolument, c'eſt trop dire ; car la *Communauté des Femmes* auroit bien quelque petit inconvénient ; mais il feroit bien balancé par les *grands avantages du Libertinage*, & ces légers défauts du ſyſtême n'empêchent pas cet *effort d'Eſprit* d'être digne de celui qui a fait de ſi belles découvertes ſur l'*Eſprit*.



M

MÉTEMPSYCOSE. De toutes les opinions des Anciens, c'eſt ici peut-être la ſeule qui n'ait pas été renouvellée & embellie par nos Sages, & ſur laquelle je n'aie à citer que mes propres penſées. Cependant elle me paroît avoir toutes les qualités d'une opinion Philoſophique. Elle eſt nouvelle, hardie, intéreſſante, propre à expliquer des Phénomènes inexplicables ſur le caractére des Hommes & de leurs ouvrages; & de plus elle a les plus grandes probabilités en ſa faveur. Je ne ſortirai pas de la claſſe des Philoſophes pour le prouver : ce ſont les exemples les plus illuſtres, & que je connois le mieux.

Qui ne feroit frappé, en voyant la reſſemblance parfaite qui ſe trouve entre les goûts, les opinions, la conduite même de nos Philoſophes, & ceux des Philoſophes de l'Antiquité? Eſt-il un ſeul ſentiment, pour ſingulier qu'il puiſſe être, dans les Sages de la Grèce, qui n'ait été renouvellé de nos jours par les Sages de la France? Pourquoi ces *Génies créateurs* ont-ils mieux aimé embellir les idées d'autrui, que de donner les leurs; & faire

valoir des opinions anciennes, que d'en inventer de nouvelles? Pourquoi un tel Philosophe a-t-il un goût si marqué, une prédilection si inexplicable pour telle ou telle opinion? Mes *pourquoi* ne finiroient jamais.

A quoi faudra-t-il attribuer cette ressemblance, si ce n'est à la transmigration de l'ame des anciens Philosophes dans le corps des Sages de notre nation? Nous avons évidemment un *Diogène*, à qui il ne manque que le tonneau. Les *Thalès* & les *Anaximandres* ne seroient pas difficiles à trouver. Pour des *Épicures*, nous en avons à revendre; & des *Démocrites*, combien n'en possédons-nous pas? Il est vrai que bien des gens les trouvent de fort mauvais plaisans; mais ce n'est pas leur faute; & cette circonstance ne fait rien contre mon systême: car cela prouve seulement que l'on est devenu plus délicat en fait de plaisanteries, ou que la langue Françoise ne prête pas autant que la Grecque aux ris & à l'enjoument. Le goût a changé, les génies sont toujours les mêmes.

Il me semble qu'on expliqueroit admirablement bien, dans mon systême, les révolutions des Sciences & de la Philosophie. Il n'y auroit jamais eu dans le monde qu'un certain nombre d'Ames Philosophes. Après avoir paru

dans l'Egypte, elles se seroient montrées dans la Grèce ; de la Grèce elles auroient passé à Rome, lorsqu'elle étoit la maitresse de l'univers. Lors de l'irruption des Gots, ces Ames Philosophes se seroient retirées dans la Chine & dans les Indes, où, selon nos principes, nous devons trouver bien des Sages. Enfin, quand ces Ames illustres ont vu la France & l'Angleterre parvenues au plus haut point de leur grandeur, elles sont venues nous rendre visite. Car elles aiment la belle gloire ces Ames, & elles quittent bientôt un peuple déchu de son ancienne réputation, pour s'envoler chez une nation qui commence à briller dans le monde. Il en a paru quelques-unes en Allemagne, & pas une seule en Espagne. Leur tour viendra : celui des Moscovites est bien venu. Il y auroit quelques lacunes dans l'histoire de ces Révolutions, parce qu'on n'a pas là-dessus tous les mémoires nécessaires : mais, pour remplir ces vuides, on pourroit faire voyager ces Ames Philosophes chez les Hurons & les Iroquois, ou les envoyer à la découverte des terres Australes.

L'opinion de la Métempsycose est encore merveilleuse pour expliquer les variations & les contradictions du même Philosophe. Il en est un fort célèbre, à qui je ne saurois quel

nom donner. Eſt-il Homére ? Eſt-il Sophocle ? Eſt-il Lucien ? Eſt-il Lucrèce ? Diſons qu'il eſt tout cela, & que pluſieurs Ames animent ſon corps. Alors il ſera faux de dire qu'il ſe contredit ; mais on dira qu'un tel jour Sophocle tenoit la plume, & qu'un tel autre jour Lucien ou Lucrèce diĉtoit, &c. &c. D'ailleurs pluſieurs lames doivent plus uſer le fourreau qu'une ſeule ; & cela pourroit expliquer pourquoi ces Ames *tam malè habitant.*

Enfin on trouvera dans cette Métempſycoſe de quoi expliquer, un peu mieux que n'ont fait quelques-uns de nos Sages, l'analogie de l'Homme & de la Bête.

J'ai lieu de croire que cette opinion, qui paroît ſi probable, ne fera point de tort à la gloire de nos Philoſophes. Ils aimeront autant être Thalès, Anaximandre, Platon, Épicure, Démocrite, Lucien, Lucrèce, Diogène, &c. &c. que d'être Mr. T.... Mr. H.... Mr. D'.... Mr. R.... Mr. D.... Mr. V.... Leur ſcience ne ſera qu'une réminiſcence ; mais ils ſe feront pillés eux-mêmes ? N'ont-ils pas droit ?

MODÉRATION DES DESIRS. Expreſſion ſurannée ou pédanteſque. Qui ſont ceux qui la recommandent ſans ceſſe, & qui vou-

droient anéantir les paſſions dans tous les cœurs ? Ce ſont, dit un Philoſophe, (*a*) « des *Pédans* épris d'une fauſſe idée de per-
» fection ; des Déclamateurs ſans eſprit, qui,
» concentrés dans une petite ſphére d'idées,
» rèpétent continuellement ce qu'ils ont en-
» tendu dire à leurs Mies. Rien de plus dan-
» gereux dans un État, que ces gens ſenſés,
» Idoles des gens médiocres. Ils ne ſentent
» pas que leurs préceptes ſeroient la ruine
» des nations qui les adopteroient. »

Quoi de plus capable, en effet, de ruiner une nation, que de voir les hommes réprimer la fougue de leurs deſirs, les aſſujettir aux loix, contraindre leur ambition, vaincre leur cupidité, ſurmonter leur amour pour le plaiſir ? Un peuple compoſé d'Hommes de ce caractére pourroit-il ſubſiſter long-tems ?

MODESTIE. Que les hommes ſont injuſtes ! N'a-t-on pas accuſé les Sages d'être pleins d'orgueil, & d'avoir un ton & des maniéres qui ne reſpirent que la hauteur & la fierté ? Mais fut-il jamais au contraire des Hommes plus humbles & plus modeſtes ? Ils n'oublient rien, pour qu'on les croie au-deſſous de l'Ane qui brait & du Chien qui aboie. N'eſt-ce

(*a*) L'Eſprit, p. 313. & 164.

pas enchérir sur le Fanatisme & la Superstition, & pousser plus loin l'Humilité ?

Il est vrai que les Sages paroissent croire qu'ils sont les seuls dans l'univers qui sachent & qui osent penser : mais ont-ils tort, & n'est-ce pas la pure vérité ? Pensoit-on avant la Révolution Philosophique ? Pense-t-on aujourd'hui même quand on n'est pas Philosophe ? N'est-ce pas la Philosophie qui nous a appris à penser ?

On pense parmi nous, & l'on végète ailleurs.

Que si après cela les Sages traitent un peu du haut en bas ceux qui ne sont pas Philosophes, doit-on les en blâmer ? La qualité d'*Êtres Pensans*, dont ils ont le privilége exclusif, ne les met-elle pas au-dessus des plus grands Monarques, des Héros les plus célèbres, des Savans les plus distingués? Quand on a affaire à un tas d'*Imbécilles* qui ne savent pas penser, & qui ne veulent pas être heureux, prendre des airs de hauteur & un ton décisif, ce n'est pas orgueil, c'est franchise.

Mœurs, Morale. Quand la Philosophie parut parmi nous, la Morale étoit un édifice grand & majestueux, mais d'un goût trop ancien, & qui n'étoit plus à la mode. On auroit bien été d'avis de le raser entiérement,

& de n'en laiſſer pas de veſtige; mais il étoit reſpecté pour ſon ancienneté & pour ſon utilité reconnue. On n'oſa donc toucher à ſes fondemens. Cependant c'étoit ſur-tout, à notre avis, par les fondemens qu'il péchoit. Nos Philoſophes ſe contenterent donc d'en changer la façade, & de la mettre dans le goût moderne. Mais le fond de l'ancien bâtiment reſtoit toujours : les appartemens étoient mal diſtribués ; & ſi vous exceptez qu'ils étoient bien éclairés, on y trouvoit peu de commodités & d'agrémens. Nos Sages ſe ſont laſſés d'y faire des changemens ; ils ont enfin pris le bâtiment par le pied, & ils ont arraché juſqu'aux fondemens, pour en ſubſtituer, ſinon de plus ſolides, du moins de plus conformes à leurs vues.

Ces fondemens ſont l'*Amour de ſoi* ou l'*Intérêt*, ſeule baſe ſur laquelle on puiſſe établir une Morale *utile*. La douleur & le plaiſir ſeront donc dorénavant les ſeuls Moteurs de l'univers moral ; & que de *belles vérités* découlent de ce ſeul principe ! Voyez *Intérêt*, *Amour*, *Crime*, *Libertinage*, &c.

Mœurs. Il ne faut pas juger des *Mœurs* des Philoſophes par leurs écrits; c'eſt un Phi-

losophe qui vous en avertit lui-même. (*a*) « Ils seroient bien fâchés qu'on pût accuser » leur cœur de la licence de leur esprit. En » écrivant contre la loi naturelle, ils la sui- » vent *à la rigueur*. En disputant sur le Juste, » ils sont Justes vis-à-vis de la Société. »

En cela ils donnent des preuves d'une vertu rare ; car les gens sensés & sages des anciens tems avoient bien de la peine, avec leurs bons principes, d'être justes & vertueux. Quoi de plus héroïque que d'avoir de la vertu, même avec de mauvais principes !

Mais n'est-il pas à craindre que cette licence de l'esprit des Philosophes ne passe dans le cœur des Lecteurs vulgaires, qui ne le sont pas ? Peut-on espérer que beaucoup d'hommes seront capables d'une vertu si héroïque ? Oui, si l'on comprend bien en quoi les Philosophes font consister la vertu.

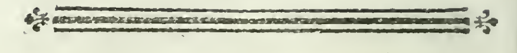
(*a*) Œuvres Philosoph. de la Métrie. Disc. prélim.



N

NATURE. Expreſſion familiére aux Philoſophes, & qu'ils doivent employer plus ſouvent pour rendre le langage plus uniforme. Chacun enſuite y attacheroit le ſens qu'il voudroit, ſelon le ſyſtême qu'il auroit embraſſé. Les uns entendroient par ce mot une Intelligence increéée & toute-puiſſante ; d'autres une cauſe aveugle, dont ils ne connoiſſent que les effets, & dont ils ne peuvent deviner le caractére & les qualités. Mais quelque ſens qu'on y attache, j'ai toujours vu que ce mot faiſoit un bel effet dans les Écrits de nos Sages.





O

ORACLES. La Nature a auſſi les ſiens; &, ſelon nous, ce ſont nos penchans & nos deſirs qui en ſont les interprètes. Vous en conclurez que ces Oracles ne ſauroient jamais être ambigus, ni déſagréables : mais ſont-ils trompeurs ? Les Sages diſent que non; car la Nature ne trompe jamais. Mais le Voleur ? Mais le Meurtrier ? Mais le Parricide ? Mais, Mais ? Toujours des *Mais !*

ORGUEIL. O Homme ! l'Orgueil te dévore; mais les Philoſophes travaillent puiſſamment à t'en guérir. Si tu voulois les en croire, tu te croirois au-deſſous de l'Animal le plus ſtupide. Tu te plains amérement d'un deſſein ſi utile & ſi agréable pour toi, ſi tu ſavois le connoître; tu te révoltes contre le Médecin plein d'humanité, qui veut te guérir. Tu ne peux ſupporter qu'il te dégrade ainſi de la ſublimité de ton origine. Mais d'abord, comment oſes-tu te plaindre ? Le Diſciple n'eſt pas au-deſſus du Maître. Quand le Sage ſe ravale lui-même à la condition des Bêtes, as-tu bonne grace de murmurer de ce qu'il

te donne la même origine & la même destination ?

Que gâgnes-tu à ces belles idées que la R.... C.... te présente ? Elle t'apprend que ton ame est un souffle de la Divinité ; qu'elle a été formée à son image & à sa ressemblance ; qu'elle est destinée à vivre éternellement, à posséder Dieu même, & à régner avec lui ; qu'elle est obligée ici-bas à imiter sa sainteté, & à prendre ses perfections pour modèle. Ces idées te paroissent grandes, nobles, sublimes ; elles élèvent ton ame ; elles aggrandissent ton cœur ; le monde entier te paroît indigne de toi, & tu aspires à quelque chose de plus grand. Mais que t'en reviendroit-il pour cette vie, de ces sentimens sublimes ? des devoirs austéres, des remords & des craintes, si tu ne remplis pas ces devoirs, &c. &c.

La Philosophie au contraire t'abaisse & te dégrade en apparence ; mais c'est pour te rendre heureux. Elle t'apprend que ton ame est de la même pâte que celle des animaux ; que tu meurs comme le chien fidèle ; que ta destination est bornée à la félicité des sens & aux plaisirs grossiers de cette vie. Tout cela te paroît bien honteux ; mais un peu de honte est bientôt passée. Quoi de plus charmant

d'ailleurs que les conséquences de ce systême! Imiter les Animaux, penser au corps plutôt qu'à l'ame, procurer à son corps toutes les commodités, ne point se priver de ce qui fait plaisir, donner à la raison la nature pour guide, penser qu'une ame mortelle n'a point de devoirs, &c. &c. &c; tout cela ne dédommage-t-il pas de ce que notre systême peut avoir de peu satisfaisant pour l'orgueil & l'amour propre? Est-il un systême meilleur pour cette vie?

Mais pour l'autre vie, diras-tu, si elle existe? Oh! certes, c'est autre chose: ne confondons pas les objets; il ne s'agit pas de cela ici.



P

PARADOXES. C'eſt ici la patrie & l'empire du Philoſophe ; c'eſt ici où il habite, où il triomphe, où il régne. Perſuadé qu'il eſt que les opinions les mieux établies ſont des préjugés, il doit prendre le contrepied des idées reçues. Plus une opinion a pour elle de preuves & d'autorités, plus il eſt glorieux au Philoſophe de s'en écarter, & de penſer autrement que le vulgaire. C'eſt dommage que le peuple croie qu'il eſt jour en plein midi, & qu'on ne puiſſe le nier.

Jeune-homme, ſouviens-toi que tu dois juger de tes progrès dans l'étude de la Sageſſe, par le plus ou le moins de goût que tu as pour les Paradoxes.

PARJURE. Un de nos Philoſophes penſe que (*a*) « c'eſt être Superſtitieux, que de » mettre de la différence entre le menſonge » & le parjure. » Et en cela il raiſonne conſéquemment dans le ſyſtême où il n'y auroit point de Dieu, ou dans celui où il n'y auroit point d'autre vie, ni de Providence. Si

(*a*) Mœurs, pag. 288.

Dieu ne se met point en peine de nous, que lui importe qu'on se serve de son nom pour attester un mensonge ?

Voilà encore un nouveau service rendu aux hommes, un nouveau crime ôté du monde. Personne n'a jamais rendu la vertu plus facile, que nos Sages.

Passions. Objet des invectives des Sages de tous les tems, jusques aux Sages de nos jours exclusivement. On les regardoit comme un cheval sans frein, comme un torrent sans digues, comme un feu qui ravage tout, quand au lieu d'en arrêter les fureurs, on lui fournit des alimens. Erreur ancienne ! Erreur consacrée ! Les Philosophes t'ont immolée avec tous tes Partisans à la risée & au mépris.

Les Passions, bien loin d'être ennemies de la vertu, (*a*) « sont au contraire le feu » qui vivifie le monde moral. (*b*) Il n'y » a que l'homme fortement passionné, qui » pénètre jusqu'au Sanctuaire de la vertu. » (*c*) Si l'Humanité doit aux passions ses vi- » ces, & la plupart de ses malheurs, ces » malheurs ne donnent point aux Mora-

(*a*) L'Esprit, p. 319.
(*b*) Ibid. p. 368.
(*c*) Ibid. p. 319. & 320.

» listes le droit de condamner les passions & » de les traiter de folie. La *Sublime Vertu* » & la *Sagesse éclairée* sont deux assez belles » productions de cette folie, pour la rendre » respectable aux yeux de l'univers. »

Il ne faut pas au reste appliquer ces deux différens Tableaux à deux espèces différentes de Passions, attribuant les *Vices* & les *Malheurs* des Hommes aux Passions effrénées & déréglées, & la *Sublime Vertu*, avec la *Sagesse éclairée* aux Passions bien réglées. Ce seroit donner aux paroles d'un grand Philosophe un sens qui seroit indigne de lui. Il auroit parlé alors comme les Moralistes que pourtant il condamne. Car les Moralistes ne traiteront jamais de folie l'Amour de la gloire bien réglé, l'Amour de la Patrie, l'Amour conjugal, l'Amour filial, l'Amour Paternel, toutes *Passions*, si on veut leur donner ce nom, aussi vives & aussi capables de grandes choses, que les Passions les plus déréglées. Il faut donc entendre les belles paroles de ce Sage de ces derniéres Passions, pour ne pas lui attribuer la honte d'avoir dit avec tant d'emphase une chose ancienne & triviale.

Patrie. Nom qui a excité autrefois tant

de tranſports, & qui a fait faire des choſes ſi célèbres. Ne nous laiſſons pas éblouir par la grandeur des noms & par l'éclat des actions.

L'*Homme a-t-il une Patrie ?* Jeune, il n'en a point, il ne naît ſujet d'aucun gouvernement. Homme fait, ſa Patrie eſt le pays qu'il a choiſi. S'il ne ſe fixe à aucun, ſa Patrie c'eſt l'univers, & il a pour concitoyens tous les Hommes. Pour le Philoſophe, ſa Patrie c'eſt le pays où il eſt libre. La mienne donc c'eſt mon cabinet. Voy. *Gouvernement.*

PENSÉE. Voy. *Ame*, *Animaux*, *Immortalité*, *Eſprit*, &c.

PENSER. J'ai vu bien des gens s'étonner que les Philoſophes demandaſſent avec tant d'empreſſement la *Liberté de penſer*, & qu'ils ſe plaigniſſent ſi amérement qu'on la leur refusât. Quoi, diſent-ils, quelqu'un empêche-t-il ces Philoſophes de penſer tout ce qu'il leur plaît ? & quel pouvoir humain peut s'étendre juſques ſur leurs penſées ? Les innocens ! Ils n'entendent pas le François ; & qui s'embarraſſeroit de penſer, s'il ne pouvoit communiquer ſes penſées ? *La Liberté de penſer* eſt la Liberté de parler & d'écrire ;

d'écrire

d'écrire ſur-tout, car on dit aſſez ce qu'on veut.

Or cette Liberté eſt fort utile aux Etats, comme il paroît par les belles découvertes & les maximes admirables conſignées dans ce Dictionnaire. Cette Liberté eſt encore utile à chaque Philoſophe en particulier, non pas comme l'ont prétendu des ennemis de la Philoſophie & des Philoſophes, parce qu'elle fait vendre des livres, qui ne ſe ſeroient jamais vendus, & que par-là elle fait bouillir la marmite du Sage; mais parce qu'en ſe communiquant ainſi ſes idées, on ſe fortifie l'un l'autre ſur des objets où il faut du courage pour ſurmonter certaines craintes, fruits de l'éducation & des préjugés, & où le courage de chaque Philoſophe ne ſuffiroit pas, quoiqu'ils ſoient, dans un ſens très-vrai, les plus courageux des Hommes : car, pour le dire en paſſant, les Héros guerriers ne bravent que la mort, & nos Héros affrontent hardiment quelque choſe de plus terrible encore.

Philosophie, Philosophiques. Les Philoſophes de ce ſiécle ont enfin reconnu le véritable objet des études du Sage, qui eſt de tout diriger à la perfection des Mœurs. Hiſtoire, Chronologie, Géographie, Phyſique, Hiſtoire naturelle, Loix, tout a été de leur

reſſort ; ils ont fait des recherches ſur tout. Mais dans toutes les recherches ils ont eu pour but, non de perfectionner les Arts, la Navigation, le Commerce, la Politique, la connoiſſance des Tems ; mais de détruire les anciens préjugés en fait de Religion ou de Mœurs, & de parvenir à l'établiſſement d'une Morale utile. S'ils écrivent l'Hiſtoire, ils ne font guères remarquer que ce qui peut décrier les adverſaires de la Philoſophie. S'ils travaillent ſur la Chronologie, c'eſt pour tâcher de prouver que ſes calculs ne s'accordent pas avec une Hiſtoire à leur avis trop reſpectée. S'ils tâchent de découvrir la Théorie de la Terre, c'eſt pour faire entendre que le monde eſt plus vieux qu'on ne penſe, & l'on voit où cela va. S'ils étudient les animaux, c'eſt pour parvenir à prouver leur reſſemblance entiére avec l'Homme, & aſſûrer à celui-ci l'eſpoir de mourir comme ceux-là. S'ils recueillent les loix des différens peuples, c'eſt pour établir que les notions du juſte & de l'injuſte dépendent plus des cauſes phyſiques que des morales. S'ils font la deſcription des mœurs & des uſages des peuples éloignés de nous & peu connus, c'eſt pour y trouver des preuves de cette ſtupidité de l'Homme naturel, qui peut avoir de bonnes conſé-

quences pour connoître l'origine des loix, & la ſource de l'idée qu'on s'eſt formée des vices & des vertus, &c. &c. &c.

Il eſt vrai que les recherches n'ont pas eu de grands ſuccès. Cet eſprit de conjecture porté dans l'Hiſtoire, dans la Phyſique, &c. n'eſt pas encore du goût de la multitude. On penſe encore qu'en conjecturant de la ſorte, on peut aiſément dire le pour & le contre avec autant de vraiſemblance. On a même voulu ſoupçonner nos Philoſophes de peu de ſidélité & de bonne foi dans leurs relations. Mais ce ſont ſans doute les ennemis de la Philoſophie, qui répandent ainſi des ſoupçons ſur les intentions les plus droites. Quoi qu'il en ſoit, ſi le zèle de nos Sages, qui a porté ainſi l'Eſprit philoſophique dans toutes les branches des connoiſſances humaines, n'eſt pas encore accueilli comme il le mérite, il eſt aſſûré du ſuffrage de la poſtérité, & il a déja pour lui celui des Hommes qui *penſent*.

Les projets des Philoſophes ſont vaſtes: ils ne ſe propoſent rien moins que de bannir les erreurs de toutes les ſciences. Nous n'avons, dit éloquemment un d'entr'eux, (*a*)

(*a*) Interpr. de la Nature, p. 52.

« nous n'avons qu'une expérience lente & » une réflexion bornée : mais avec ces deux » leviers, la Philoſophie s'eſt propoſé de » remuer le monde. »

L'Esprit Philosophique eſt le Pacificateur des Empires. Voyez-en la preuve aux mots, *Eſprit*, *Gouvernement*, *Autorité*, *Crimes*, *Intérêt*, *Punitions*, *Libertinage*, *Bonheur*, *Pudeur*, &c. &c. &c.

Plaisir. Le Plaiſir, objet éternel des invectives des anciens Moraliſtes, eſt monté enfin ſur le trône que la nature lui a dreſſé ; & il régne enfin dans la Morale, d'où depuis tant de ſiécles on l'avoit banni. Graces à nos Sages qui l'ont rétabli dans ſes droits, (*a*) « il partage aujourd'hui avec la douleur l'em- » pire de l'univers moral. » *Diviſum imperium cum Jove Cæſar habet.*

De ce principe lumineux que de conſéquences pratiques ! mais conſéquences auſſi agréables qu'utiles. Car de-là (*b*) « Tout ſen- » timent qui naît en nous de la crainte des » ſouffrances, ou de l'amour du plaiſir, eſt » *légitime* & conforme à notre inſtinct. » De-là il ſuit qu' (*c*) » Il faut ſonger au

(*a*) L'Eſprit, p. 230.
(*b*) Mœurs, p. 82.
(*c*) Diſcours ſur la vie heureuſe, p. 148.

» corps avant que de ſonger à l'ame ; pro-
» curer à ſon corps toutes les commodités ;
» ne point ſe priver de ce qui fait plaiſir ;
» donner à la raiſon la nature pour guide,
» &c. » De-là ſuivent, en un mot, *tous ces lieux communs de Morale lubrique, que Lully réchauffa des ſons de ſa Muſique*, & qui doivent mettre Quinaut & tant d'autres Poëtes au nombre des plus grands Philoſophes.

Ce qu'on avoit encore moins imaginé, & ce qui fait encore plus d'honneur à la ſagacité de nos Philoſophes, c'eſt que le Plaiſir, premier moteur de l'univers moral, bien loin de nuire à la vertu, eſt le moyen le plus puiſſant pour nous la faire pratiquer. Voyez-en la preuve au mot *Vertu*, & vous conclurez avec le Sage que je viens de citer : *Soyons Hommes ſeulement, & nous ſerons vertueux.*

Qui mérita donc mieux que les Philoſophes de notre ſiécle le titre auguſte de *Bienfacteurs de l'Humanité* ? Qui travailla plus efficacement pour le bonheur des particuliers, & pour la proſpérité des Empires ? Cependant nous ne travaillons que pour des ingrats. Exceptez quelques jeunes Débauchés, quelques Femmes galantes, quelques Comédiens, quelques, &c. &c ; parmi les autres, les uns nous abhorrent, les autres nous ſifflent ; ceux-ci nous regardent

comme des ſcélérats, ceux-là comme des fous. Tantôt on voudroit qu'on nous traitât comme des Incendiaires, des Empoiſonneurs publics, des Ennemis de l'État, & tantôt comme on traite les Juifs à Lisbonne. Les plus modérés nous condamnent aux Petites-Maiſons.

Nous travaillons à rendre les Hommes heureux, & les Hommes ne veulent pas être heureux ; c'eſt bien eux qui ſont les fous : ô ! ſi leur bonheur vouloit que nous euſſions du pouvoir, nous les traiterions comme on traite les malades dans le délire ; nous les forcerions à être heureux malgré eux. Aujourd'hui nous n'avons que la voix de l'exhortation ; mais fût-elle encore plus mépriſée cette voix, l'amour de l'Humanité en dirigera toujours les accens.

PRÉJUGÉS. Victimes que la Philoſophie immole journellement à la raiſon & au bonheur des hommes. Plus ces victimes ſont reſpectées, plus le ſacrifice doit en être glorieux au Philoſophe. On ne les ſacrifie pas toutes avec la même facilité. Les unes vont à l'autel d'aſſez bonne grace : les autres réſiſtent aſſez longtems ; & quand on croit leur avoir donné le coup mortel, on les voit tout d'un coup reprendre leurs forces, & faire ſouvent repentir

le Sacrificateur de ſa témérité. Tels ſont ſur-tout les Préjugés de la Religion & des Mœurs. Je prévois qu'ils donneront long-tems de l'occupation au courage & à l'habileté des Philoſophes.

PROBITÉ. Nous avons dit en pluſieurs articles de ce Dictionnaire, que *la Probité n'eſt que l'habitude des actions utiles*; mais on ne ſauroit répéter trop ſouvent une vérité ſi importante. Avec elle ſeule on aura une règle de conduite infaillible, & l'on pourra ſe paſſer de maître & de conſeil; chacun ſait trop bien ce qui lui eſt utile. Quel ſervice rendu à l'Humanité, & que de gens ſe trouveront de la Probité, qui ne s'en doutoient pas! Voy. *Intérêt*, *Vertus*, *Crimes*, &c.

Catéchiſme de Probité. Voyez *Catéchiſme.*

PUDEUR. Vertu, qui, ſelon la penſée de nos Sages, n'eſt bonne que pour le beau Sexe, parce qu'elle en relève les agrémens, & qu'elle augmente les plaiſirs par des réſiſtances bien ménagées. Dans les Hommes, c'eſt une puérilité, ce n'eſt pas une vertu.

Un Philoſophe ne rougit de rien, ou s'il rougit, c'eſt par un ſentiment non de pudeur, mais d'urbanité. (*a*) « Il n'entend point

(*a*) Mœurs, p. 180.

» exclure des converſations les maniéres ga-
» lantes, il ne veut qu'indiquer le ton ſur
» lequel il convient d'en parler. »

Bien loin de ſe faire un ſcrupule d'étaler aux yeux de tout le monde des tableaux licentieux & des peintures obſcènes, il regarde ceux qui les cachent comme les ennemis des Arts. Cet homme, qui conſeilla à un Prince d'Italie de faire voiler des Tableaux & des Statues qui repréſentoient des objets très-indécens, qu'étoit-il aux yeux des *Sages?* (*a*) « Un Moine, qui lui ſeul fit plus de mal
» qu'une armée de Goths & de Vandales,
» ces deſtructeurs des prodiges de l'Art; »
& ces maîtres prétendus zèlés pour l'éducation de la Jeuneſſe, qui ont fait dans les *Horaces*, les *Ovides*, les *Juvenals* (*b*) « des ſup-
» preſſions monachales; ce ſont des hommes
» qui, s'ils étoient écoutés, nous feroient
» perdre tous les tréſors de l'antiquité. »
Grande perte aſſûrément!

Et certes la moindre mignature, ſur-tout ſi elle eſt obſcène, le moindre marmouſet, ſur-tout ſi c'eſt une nudité, la moindre épigramme licentieuſe des Anciens n'eſt-elle pas préfé-

(*a*) 22e. des Lettres Juiv.
(*b*) 53e. des Lettres Juiv.

rable aux mœurs & à l'innocence d'un million d'Hommes ?

Et d'ailleurs, dès que le Plaiſir eſt le moteur de l'univers moral ; dès qu'on eſt vertueux, quand on eſt capable d'aimer ; ces tableaux, ces diſcours, ces poëſies, plus ils feront libres & obſcènes, plus ils feront un puiſſant encouragement à la vertu. Voy. *Vertu.*

Enfin la commodité & la mode miſes à part, nos Philoſophes ne jugent pas qu'il y eût aucun inconvénient à ce qu'on imitât certains peuples ſauvages, & qu'on ſe paſſât de vêtemens ; & ils confirment leur dire & par des raiſonnemens & par des exemples.

D'abord (*a*) « il eſt clair que le premier » qui ſe fit des habits, ſe donna en cela une » choſe peu néceſſaire. » Enſuite (*b*) « pourquoi (diſent les Bramines) aurions-nous » honte d'aller nuds, puiſque nous ſommes ſortis nuds du ventre de notre Mere ? » Cette raiſon n'eſt-elle pas déciſive ? Nos Dames Françoiſes ſont-elles plus vertueuſes que les Femmes Siamoiſes ? Mais celles-ci (*c*) « ne » paroiſſent-elles pas dans cet état portées ſur » des Palanquins dans les rues ? » Liſez le

(*a*) Diſcours ſur l'inégalité des conditions.
(*b*) L'Eſprit, p. 142.
(*c*) Ibid, p. 147.

livre de l'Esprit, & vous verrez combien cette coutume est sage. (*a*) « Et les jeunes Lacédé-» moniennes ne dansoient-elles pas décou-» vertes dans les Fêtes solemnelles? & n'est-ce » pas un des moyens que le fameux *Licurgue* » employa pour porter dans le cœur de ses » concitoyens l'enthousiasme, & pour ainsi » dire la *fiévre* de la vertu? » Ce *Licurgue* étoit un habile homme d'avoir su imaginer ce moyen de rendre les hommes vertueux, & c'est bien dommage que nos Philosophes n'en aient pas la *Paire de gans*. Voy. *Vertu*.

On objecte que les Sauvages même, au moins pour la plupart, couvrent certaines parties de leurs corps; mais, répondent nos Philosophes, (*b*) » ce n'est point dans eux l'effet d'une *Pudeur* naturelle, mais de la crainte de se blesser en traversant les bois & les halliers.

Ce qui prouve sur-tout que ces idées de pudeur ne sont que des idées factices, c'est qu' (*c*) « Il est des Peuples entiers (qu'on » ne nomme pas) qui n'ont pas moins de honte » d'un vêtement, que nous en aurions de la » nudité.» Nos François, avec leur vivacité

(*a*) Ibid. p. 362.
(*b*) Ibid. p. 142.
(*c*) Ibid.

ordinaire, se presseront de conclure qu'ils ont tort, & que nous avons raison; que ce sont des Sauvages, & que nous sommes des Peuples policés. Oh! que de choses il y auroit à dire sur ce beau chapitre! Présomption! Préjugé! Vieilles idées!

PUNITIONS. Si l'on a bien entendu ce qui a été dit dans ce Dictionnaire, de la *Liberté*, des *Crimes*, de l'*Intérêt*, du *Plaisir*, &c; on conclura aisément que la coutume de punir, & sur-tout de punir de mort ce qu'on appelle les *Criminels* & les *Malfaiteurs*, est une coutume barbare. Cependant, comme il n'y a pas à espérer qu'on la change, & qu'elle paroît nécessaire à la sûreté du Philosophe lui-même, il falloit la justifier. Des Sages ont trouvé pour cela une bonne raison: ils disent que les punitions n'ont pas été établies pour punir le mauvais usage de la liberté, mais que ce sont des moyens méchaniques pour frapper les sens, & pour détourner les hommes du crime, comme on empêche les animaux de faire du mal en leur montrant le fouet. O Homme! si tu as de l'orgueil, ce n'est pas la faute des Philosophes; ils travaillent bien sérieusement à t'en guérir. Te voilà encore réduit à la condition des Bêtes.

Un autre Sage ne goûte pas apparemment cette raiſon : il n'approuve pas qu'on (*a*) « ſéviſſe contre les malfaiteurs, tels que les » Voleurs & les Meurtriers. Je ne vois pas, » dit-il, que la Loi naturelle, cette Loi ſainte, » ſouffre qu'on réprime les méchans par des » méchancetés, & qu'on puniſſe les homicides » par le meurtre. Je n'ai jamais été perſuadé » que Dieu ait permis aux hommes de ſe » détruire les uns les autres. Un citoyen trou- » ble la police de l'État ; empêchez-le de le » faire ; vous le pouvez, ſans l'attacher au » gibet. »

On demandera peut-être par quels moyens, en ſupprimant le gibet, on pourra empêcher les citoyens de troubler la police de l'Etat, puiſque les gibets & les roues peuvent à peine y ſuffire ? Sans doute que ce Philoſophe les ſait ces moyens, puiſqu'il dit avec tant d'aſſû- rance : *Vous le pouvez*. S'il n'en a pas fait le détail, c'eſt apparemment pour de bonnes raiſons.

(*a*) Mœurs, p. 498.



R

RAISON. La vieille Philofophie déclamoit avec force contre les Paffions, & ne fe laffoit pas de vanter la Raifon. Nous avons changé tout cela ; & (*a*) « nous ne » craignons pas d'avancer au contraire, que » ce font nos Paffions qui font innocentes, » & notre Raifon qui eft coupable. Voy. » *Paffions*. »

RELIGION. C'eft la grande ennemie de la Philofophie : mais il vaut mieux l'attaquer par des plaifanteries, que par des raifonnemens. Outre que cela eft plus facile, c'eft que cette méthode nous réuffira toujours mieux, fur-tout en France, où l'on aime à rire.

RELIGION NATURELLE : Abus des termes. Il n'y a point de Religion, où il n'y a point de culte, & nous fommes convenu que le culte n'eft que de bienféance. Dans les commencemens de la Révolution philofophique, on étoit fou de ce mot *Religion* : il en falloit une à quelque prix que ce fût. On donna donc à la Philofophie même le nom de fon ennemie, & on l'appella *Religion Na-*

turelle. Aujourd'hui il femble qu'il faudroit réformer fur cet article le langage philofophique, & fe fervir toujours du mot *Philofophie.* Car je défie tous les Philofophes de m'affigner un feul exercice de cette *Religion Naturelle*, & de me dire en quoi confifte cette adoration de l'Etre Suprême. Un Sage ne fe paye point de lettres & de fyllables.

REMORDS. O Homme, fi tu commences à être Philofophe, & que te bornant à la félicité telle quelle de ce monde, tu veuilles être heureux, (*a*) « Tu n'as qu'à étouffer les *Re-*
» *mords.* » Ils font inutiles avant le crime, »
(fi tu n'es pas libre.) « Ils ne fervent pas
» plus après que pendant qu'on le commet, »
(fi tu n'as rien à craindre que des loix & des hommes.) « La bonne Philofophie fe
» déshonoreroit en pure perte, en réali-
» fant des fpectres » (qui ne font les fruits que de la raifon & de la Religion) (*b*) « en
» s'occupant de ces fâcheufes réminifcen-
» ces » (qui font quelquefois trembler les plus hardis,) « (*c*) & en s'arrêtant à ces
» vieux prejugés, » (qui font ridicules dans un fyftême où le Plaifir eft le moteur de

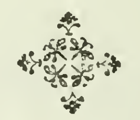
(*a*) Difcours fur la vie heureufe, p. 63.
(*b*) Ibid.
(*c*) Ibid.

l'univers moral, & où toute action, produite par l'envie de se procurer du plaisir, est une action légitime.

RENVOI. Dans un Dictionnaire, où l'on veut insérer beaucoup d'articles opposés aux anciens préjugés, qu'on est obligé de respecter encore, les *Renvois* sont merveilleux. (*a*) « Prévus de loin & préparés avec adresse, » ils ont la double fonction de confirmer & » de réfuter, de troubler & de concilier. L'ou- » vrage entier en reçoit une force interne » & une utilité secrette, dont les effets sourds » sont nécessairement sensibles avec le tems: » Toutes les fois, par exemple, qu'un pré- » jugé nationnal mérite du respect, nous » l'exposons à son article particulier respec- » tueusement, avec tout son cortége de vrai- » semblance & de séduction; mais nous ren- » versons l'édifice de fange; nous dissipons » un vain amas de poussiére, en renvoyant » aux articles, où des principes solides ser- » vent de base aux vérités opposées. Cette » maniére de détromper les Hommes, opére » très-promptement sur les bons Esprits, & » elle opére infailliblement & *sans aucune* » *fâcheuse conséquence*, sécrettement & sans » éclat, sur tous les Esprits. »

(*a*) Encycl, au mot *Encyclopédie.*

C'eſt bien là une preuve de la bonne foi des Philoſophes, du reſpect même qu'ils ont pour la Religion du pays, de leur averſion pour le bruit & l'éclat, vertus pourtant qu'on oſe leur conteſter. Ils ont ſur-tout grand ſoin d'éviter les *fâcheuſes conſéquences*, & on voit aiſément de quelles conſéquences ils veulent parler. Mais on leur a fait mille injuſtices & on leur en fera bien encore. On prétendoit, par exemple, & on le prétend encore aujourd'hui, que dans cet article que je viens de citer, ils juſtifioient toutes les accuſations de leurs ennemis, & qu'ils avoient mauvaiſe grace après cela de tant crier à la perſécution & à la calomnie : mais tout Juge impartial jugera de la ſolidité de cette prétention.



S.

SOCIÉTÉ. Les Anciens Philoſophes paſſoient pour des Animaux ſauvages & farouches. Les Modernes, exceptez-en un ſeul, ſont des Animaux très-*Sociables.* Ils ont fort à cœur la *Société.* Ils n'ont à la bouche & au bout de la plume que le mot de *Société.* Vous n'avez qu'à prendre leurs ouvrages, à l'ouverture du livre vous ne pouvez manquer de tomber ſur le mot de *Société.* Il n'y a pas une page où il ne ſe trouve. Mais ce qui eſt bien plus important encore, c'eſt qu'ils poſent les principes les plus utiles à la *Société.* Si vous voulez vous rappeller ces principes, conſultez preſque tous les articles de ce Dictionnaire, mais ſur-tout les mots, *Amour*, *Bonheur*, *Bien*, *Concubinage*, *Conſcience*, *Crimes*, *Divorce*, *Humanité*, *Intérêt*, *Liberté*, *Libertinage*, *Morale*, *Paſſions*, *Plaiſirs*, *Probité*, *Punitions*, *Raiſon*, *Remords*, *Suicide*, *Vertu*, *Vice*, &c.

SUICIDE. Les Philoſophes ont une compaſſion particuliére pour les malheureux Protecteurs des Débauchés, des Femmes galantes ou infidelles, des Meurtriers même & des Voleurs; ils ont étendu leur commiſération ſur ceux de

leurs ſemblables, qui las de vivre, n'oſeroient ſe délivrer de leurs peines, & ſe feroient un ſcrupule de conſcience de ſe donner la mort.

Il paroît à un Sage que (*a*) les loix de l'Etat « (qui flétriſſent les Suicides) ſont » bien injuſtes. Quand je ſuis accablé de dou- » leur, de miſére, de mépris, pourquoi veut- » on m'empêcher de mettre fin à mes peines, » & me priver *cruellement* d'un remède qui » eſt en mes mains? Pourquoi veut-on que » je travaille pour une Société, dont je con- » ſens de n'être plus? Lorſque la Société me » devient odieuſe, qui m'empêche d'y renon- » cer? Troublé-je l'ordre de la Providence, » lorſque je change les modifications de la » matiére, & que je rends carrée une boule » que les premiéres loix avoient faite ronde? » Lorſque mon ame ſera ſéparée de mon » corps, y aura-t-il moins d'ordre & moins » d'arrangement dans l'univers?

Un autre Sage conclut de ces principes, que (*b*) ceux qui ſe donnent la mort par dégoût de la vie, *ne péchent donc pas*; mais ils méritent preſqu'autant le nom de *Sages* que de *Courageux*. Concluſion vraiment philoſophique, puiſqu'elle eſt très-oppoſée aux idées & aux opinions communes. Il ne faut pas man-

(*a*) 74[e] des Let. Perſ.
(*b*) L'Eſprit, p. 450.

quer de l'inférer dans le *Catéchifme d'Humanité.*

Quand les ouvrages de nos Philofophes ne changeroient pas la Jurifprudence fur cet article, le point effentiel, c'eft qu'ils ont décidé le cas de confcience, & qu'il eft fûr que les Suicides *ne péchent point.* Cela étant, ils fe tueront tranquillement; & qu'on faffe enfuite *ronde* une *boule quarrée*, en changeant la configuration de leur corps après leur mort, par une cérémonie qui ne peut lui faire ni bien ni mal, c'eft de quoi ils fe mettront peu en peine, pourvu, comme les Sages les en affûrent, que flétris où ils ne font pas, ils ne foient pas punis là où ils feront.

SUPERSTITION. Mot heureufement inventé & d'un merveilleux ufage en Philofophie. Il fert à attaquer fous un nom étranger des Ennemis encore trop refpectés, qu'il feroit quelquefois odieux, quelquefois dangereux d'attaquer fous leur nom propre. Le nom de *Fanatiques* les livre à la haine, & celui de *Superftitieux* les immole au ridicule. La *Superftition*, comme le *Fanatifme*, eft l'abus de la Religion. On peut l'attaquer fous ces noms avec d'autant plus de fuccès, que les couleurs dont on les peindra, pour fortes qu'elles puiffent être, feront avouées par la Religion même. Voy. *Fanatifme.*

V

VÉRITÉS. Les Philoſophes ont détruit une foule d'erreurs, & découvert un grand nombre de *Vérités* ; & il eſt pourtant encore douteux s'il y a des *Verités*, & s'il peut y en avoir. Voy. *Certitude*.

La *Verité* eſt-elle une ? Ne peut-elle pas ſe trouver dans deux Propoſitions contradictoires ? C'eſt ce qu'on avoit aſſûré hardiment juſqu'à préſent. Les Philoſophes prouvent évidemment le contraire : car ils ont tous trouvé la *Vérité*, ils ſuivent tous pour guides la raiſon & la nature qui ne trompent point ; cependant ils ſe contrediſent eux-mêmes. Voy. *Conſéquent*, *Contradiction*, *Couleuvres*.

VERTU, VICE. Je ris à part moi, mais je ris de bon cœur, quand, ſongeant à la révolution entiére que la Philoſophie fera un jour dans les eſprits, je penſe au grand nombre de termes & de mots qui vont être abolis, ou recevoir une ſignification toute différente de celle qu'ils ont eue pendant pluſieurs mille ans. Que d'Ouvrages fameux & reſpectés vont devenir inintelligibles & ſurannés ! Que de

Dictionnaires & de Traités qu'il faudra refaire en entier ! A moins d'une refonte générale, on ne s'entendra plus.

Les termes de *Vertu* & de *Vice*, fur lefquels tant d'Auteurs fe font exercés, font ceux qui fouffriront le plus du fuccès de la révolution. *Vertu* & *Vice* portent avec foi un rapport effentiel aux loix, foit divines, foit humaines. Ces loix une fois abolies, les idées de *Vice* & de *Vertu* vont périr avec elles; & fi l'on conferve encore ces mots, ils auront un tout autre fens que celui qu'ils préfentoient.

QU'EST-CE QUE LA VERTU dans le fyftême moral Philofophique? D'abord (*a*) « il n'y » a en foi ni Vice, ni Vertu, ni Bien, ni » Mal moral; tout eft arbitraire & fait de » main d'homme. (*b*) La Vertu n'eft que » l'effet de la conduite habile des rufes poli- » tiques. Plus nous examinerons de près la » nature de l'Homme, plus nous nous con- » vaincrons que les Vertus morales font des » productions politiques, que la flatterie en- » gendra de l'orgueil. (*c*) La convention fait

(*a*) Difcours fur la vie heureufe, p. 11.
(*b*) Fables des Abeilles, T. 2. p. 16.
(*c*) Difcours fur la vie heureufe, p. 33.

» tout le mérite & démérite de ce qu'on » appelle *Vice* & *Vertu*. »

Ensuite (*a*) « l'utilité publique est le prin- » cipe de toutes les Vertus humaines. C'est » à ce principe qu'il faut sacrifier tous les » sentimens, jusqu'aux sentimens mêmes de » l'Humanité. » Or, comme d'un autre côté le plaisir & l'intérêt personnel sont les moteurs de l'univers moral pour chaque particulier, & que la Probité n'est que l'habitude des actions utiles, (*b*) « l'Homme *Vertueux* » n'est point celui qui sacrifie ses habitudes » & ses plus fortes passions à l'intérêt public; » puisqu'un tel homme est impossible; mais » celui dont la plus forte passion est telle- » ment conforme à l'intérêt général, qu'il est » presque toujours *nécessité à la Vertu*. »

Vous donc, à qui le nom d'*Hommes Vertueux* est si cher, félicitez-vous, ne vous glorifiez pas; la Vertu est dans vous un bonheur, elle n'est pas un mérite : vous n'êtes pas estimables, vous êtes heureux. Et vous à qui l'on prodigue les noms de *Scélérats* & de *Monstres*, hommes vicieux & criminels, vous qui êtes assez malheureusement nés, pour ne pouvoir être heureux que par des actions qui con-

(*a*) L'Esprit, p. 80.
(*b*) Ibid. p. 375.

duisent à la grève, plaignez-vous ; mais ne rougissez pas ; vous n'êtes pas coupables, vous n'êtes que malheureux ; il ne vous manque, pour avoir de la vertu, que l'heureuse rencontre de vos intérêts & de vos passions avec l'intérêt public. Et certes, dit le même Sage, « (*a*) la diversité de nos passions & de nos » goûts décide de nos Vertus & de nos Vices. » Sans mépriser le vicieux, il faut le plain- » dre, & remercier le Ciel de ne nous avoir » donné aucun de ses goûts & de ses passions, » qui nous eussent forcé de chercher notre » bonheur dans l'infortune d'autrui. »

MOYENS POUR ACQUÉRIR LA VERTU. Il n'est pas étonnant qu'avant ce siécle philosophe, il y ait eu si peu de Vertu dans le monde ; c'est qu'on ne connoissoit pas le plus puissant encouragement à la Vertu ; & c'est ici une des belles découvertes de la Philosophie, qui seule lui mériteroit des autels. Ce moyen consiste à proposer pour récompense aux hommes qui seront vertueux, les voluptés qu'on croyoit autrefois si opposées à la Vertu. (*b*) « Qu'on ouvre l'Histoire, & l'on » verra que dans tous les pays où certaines

(*a*) L'Esprit, p. 53.
(*b*) Ibid. p. 361.

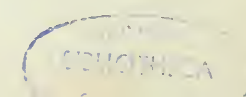
» Vertus étoient encouragées par l'eſpoir des » plaiſirs de l'Amour, ces Vertus ont été les » plus communes & ont jetté le plus grand » éclat. (*a*) C'eſt que la force de la Vertu » eſt toujours proportionnée aux dégrés de » plaiſirs qu'on lui aſſigne pour récompenſe.

» (*b*) Oui, les plaiſirs des ſens peuvent » nous inſpirer toute ſorte de ſentimens & » de Vertus. (*c*) Ce ſont ces plaiſirs qui » font agir & penſer les Hommes, & qui » peuvent ſeuls mouvoir le monde moral : » (*d*) ils ſont les plus propres à élever l'ame, » & la plus digne récompenſe des Héros & » des Hommes vertueux. (*e*) C'eſt de ce » germe que ſont ſorties toutes nos Vertus. »

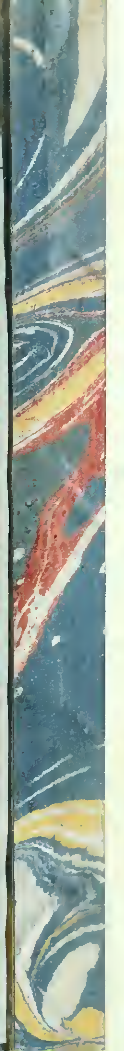
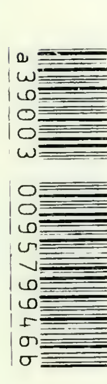
Ici je ſupprime toute réflexion. Tout cet article eſt aſſez clair. Je m'écrierai ſeulement en finiſſant :

HEU ! UBI PRISCA FIDES ?

(*a*) Ibid. p. 364.
(*b*) Ibid. p. 365.
(*c*) Ibid. p. 366.
(*d*) Ibid. p. 361.
(*e*) Ibid. p. 228.







a39003 009579946b
